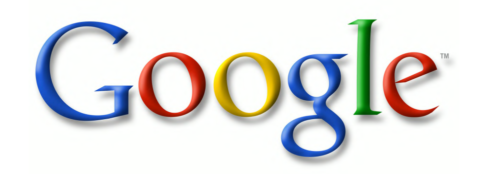
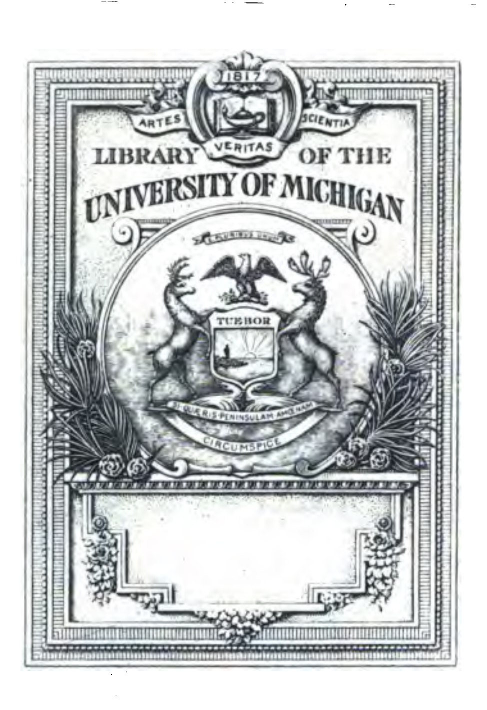



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

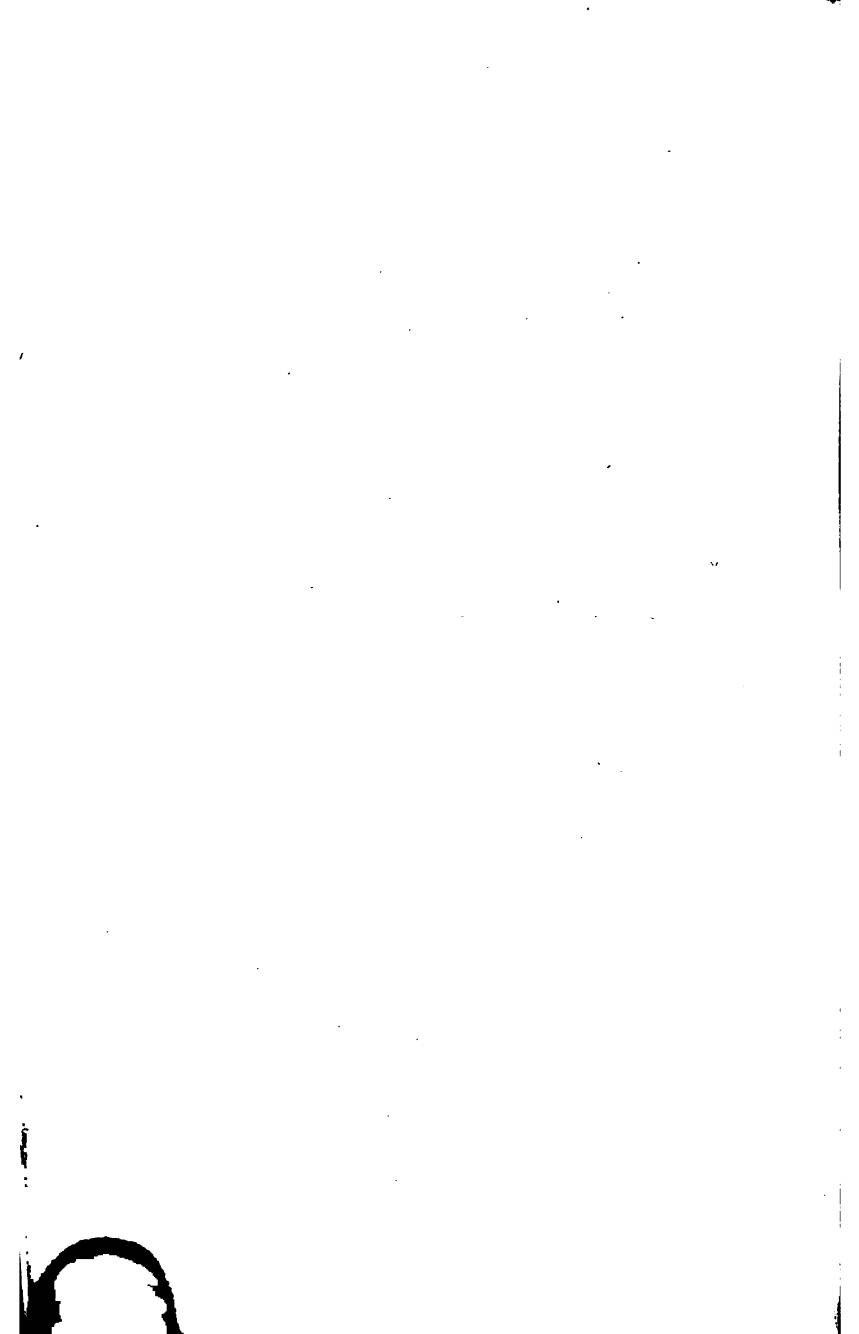
14

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

VOLTAIRE

PAR

G. LANSON



VOLTAIRE

VOLUMES DE LA COLLECTION DÉJÀ PARUS

DANS L'ORDRE DE LA PUBLICATION

VICTOR COUSIN, par M. *Jules Simon*, de l'Académie française.

MADAME DE SÉVIGNÉ, par M. *Gaston Boissier*, secrétaire perpétuel de l'Académie française.

MONTESQUIEU, par M. *Albert Sorel*, de l'Académie française.

GEORGE SAND, par M. *E. Caro*, de l'Académie française.

TURGOT, par M. *Léon Say*, de l'Académie française.

THIERS, par M. *P. de Rémusat*, de l'Institut.

D'ALEMBERT, par M. *Joseph Bertrand*, de l'Académie française.

VAUVENARGUES, par M. *Maurice Paléologue*.

MADAME DE STAEL, par M. *Albert Sorel*, de l'Académie française.

THÉOPHILE GAUTIER, par M. *Maxime Du Camp*, de l'Académie française.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, par M. *Arvède Barine*.

MADAME DE LA FAYETTE, par M. le comte *d'Haussonville*, de l'Académie française.

MIRABEAU, par M. *Edmond Rousse*, de l'Académie française.

RUTEBEUF, par M. *Clédat*, professeur de Faculté.

STENDHAL, parM. *Édouard Rod.*

ALFRED DE VIGNY, par M. *Maurice Paléologue*.

BOILEAU, par M. *G. Lanson*.

CHATEAUBRIAND, par M. *de Lescure*.

FÉNELON, par M. *Paul Janet*, de l'Institut.

SAINT-SIMON, par M. *Gaston Boissier*, secrétaire perpétuel de l'Académie française.

RABELAIS, par M. *René Millet*.

J.-J. ROUSSEAU, par M. *Arthur Chuquet*, professeur au Collège de France.

LESAGE, par M. *Eugène Lintilhac*.

DESCARTES, par M. *Alfred Fouillée*, de l'Institut.

VICTOR HUGO, par M. *Léopold Mabilleau*.

ALFRED DE MUSSET, par M. *Arvède Barine*.

JOSEPH DE MAISTRE, par M. *George Cogordan*.

FROISSART, par Mme *Mary Darmesteter*.

DIDEROT, par M. *Joseph Reinach*.

GUIZOT, par M. *A. Bardoux*, de l'Institut.

MONTAIGNE, par M. *Paul Stapfer*, professeur de Faculté.

LA ROCHEFOUCAULD, par M. *J. Bourdeau*.

LACORDAIRE, par M. le comte *d'Haussonville*, de l'Académie française.

ROYER-COLLARD, par M. *E. Spuller*.

LA FONTAINE, par M. *Georges Lafenestre*, de l'Institut.

MALHERBE, par M. le duc *de Broglie*, de l'Académie française.

BEAUMARCHAIS, par M. *André Hallays*.

MARIVAUX, par M. *Gaston Deschamps*.

RACINE, par M. *Gustave Larroumet*. de l'Institut.

MÉRIMÉE, par M. *Augustin Filon*.

CORNEILLE, par M. *Gustave Lanson*.

FLAUBERT, par M. *Emile Faguet*, de l'Académie française.

BOSSUET, par M. *Alfred Rébelliau*.

PASCAL, par M. *Émile Boutroux*, de l'Institut.

FRANÇOIS VILLON, par M. *G. Paris*, de l'Académie française.

ALEXANDRE DUMAS père, par M. *Hippolyte Parigot*.

ANDRÉ CHÉNIER, par M. *Em. Faguet*, de l'Académie française.

LA BRUYÈRE, par M. *Paul Morillot*.

FONTENELLE, par M. *Laborde-Milaà*.

CALVIN, par M. *Bossert*.

Chaque volume, avec un portrait en héliogravure . . . . . . 2 fr.

744-06. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 10-06.



VOLTAIRE

REPRODUCTION DU PASTEL DE LATOUR

LTAIRE

AR

USTAVE LANS

PARIS
AIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1906



LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

VOLTAIRE

PAR

GUSTAVE LANSON

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1906

AVERTISSEMENT

J'ai tâché dans ce petit ouvrage de parler de Voltaire exactement, historiquement, sans apothéose et sans caricature, sans regarder les préoccupations ni l'actualité contemporaines, en rapportant toujours l'idée ou l'expression de Voltaire aux choses de son temps.

J'ai essayé de dégager les directions principales de sa mobile pensée. On se perd, dès qu'on lit cette œuvre éparse et multiple, dans toutes sortes de contradictions, qui se résolvent en partie, si l'on a soin de dater les textes et de chercher le sens propre, relatif, précis que chaque morceau reçoit des circonstances de sa composition. Il importe de distinguer ce qui est écrit pour le public ou correspondance privée, philosophie réfléchie ou échappement d'humeur, vue générale d'ordre social ou manège occasionnel d'intérêt personnel ; il faut évaluer toutes les modifications de rédaction qui résultent de la destination de chaque ouvrage, selon qu'il répond à quelque chose ou vise quelqu'un, et de sa forme littéraire, selon que Voltaire est sérieux ou persifle, selon qu'il parle en son nom ou prend un masque qui impose un accent, des sentiments, des idées d'un certain genre. Il faut, dans les affirmations qui se contrarient, cher-

cher ce qui est opinion de l'auteur, ou concession à l'opinion commune, et donner des valeurs différentes aux idées, selon qu'elles sont l'objet même de la discussion actuelle, ou bien seulement accessoires et entraînées par le cours du raisonnement : en ce dernier cas, Voltaire, pour limiter le champ de bataille, prend autant qu'il peut les expressions qui pourront échapper à la contestation, quitte à revenir livrer bataille sur cet autre terrain le lendemain.

Ces réductions nécessaires sont délicates à faire; on ne saurait prendre trop de précautions ni user de trop de scrupule pour y garder la mesure et n'y pas introduire de partis pris ou de sentiments personnels. Je n'oserais me flatter d'y avoir toujours et partout réussi.

Je remercie MM. les bibliothécaires de la Bibliothèque nationale et de l'Arsenal dont la complaisance a été infinie au cours de mes études sur Voltaire en ces dernières années. Je remercie aussi M. et Mme de Salignac-Fénelon, qui m'ont très gracieusement facilité la visite de leur château de Cirey, moins fréquenté que Ferney et qui ne mériterait guère moins d'être vu : le site charmant et qui jadis parut sauvage, la galerie de Voltaire avec sa porte ornée, le théâtre avec sa petite loge et son escalier dérobé qui descend à la chambre de la belle Émilie, tout le cadre de dix ans de la vie voltairienne subsiste et donne un soutien précis à l'imagination du lecteur des lettres de Voltaire, de Mme du Châtelet et de Mme de Graffigny.

VOLTAIRE

CHAPITRE I

LA JEUNESSE DE VOLTAIRE[1]

François-Marie Arouet, qui fut Voltaire, naquit le 21 novembre 1694 à Paris, sur la paroisse Saint-André-des-Arcs : on ne peut guère douter aujourd'hui du lieu ni de la date. Il avait sept ans quand son père, ancien notaire au Châtelet, devint payeur des épices et receveur des amendes à la Chambre des comptes, et, en cette qualité, eut un logement dans la « Court vieille du Palais », vis-à-vis la Sainte-Chapelle. Il avait sept ans aussi quand il perdit sa mère Marguerite Daumard : on peut raisonner des conséquences qu'eut l'absence d'une mère sur la formation morale de Voltaire.

Des cinq enfants du ménage Arouet, trois seule-

1. G. Desnoiresterres, *la Jeunesse de Voltaire*. — *Voltairiana*. — *Œuvres complètes de Voltaire*, éd. Moland, t. I. — Al. Pierron, *Voltaire et ses maîtres*. — H. Beaune, *Voltaire au collège*. — Pour les citations de Voltaire, je renvoie à l'édition Moland.

ment vécurent : Armand qui succéda dans la charge du père, une fille qui fut Mme Mignot, et ce dernier-né, chétif et malingre d'aspect, pourtant de constitution robuste au fond, comme la suite le prouva, et doué d'un magnifique appétit de vivre.

Les Arouet et les Daumard venaient du Poitou : les Arouet, marchands, tanneurs, drapiers, enfin élevés aux professions libérales en la personne du notaire et payeur des épices; les Daumard, plus avancés dans leur ascension de l'échelle sociale, récemment nobles, famille de petite robe. Des deux côtés, Voltaire est purement bourgeois; il sort à peu près de la même couche sociale que Boileau.

De cette franche origine, il a reçu une certaine forme de conscience, certaines façons de voir la vie. La bourgeoisie, à la fin du XVIIe siècle, commence à contester le privilège de la naissance, mais c'est pour envahir, non pour détruire, le privilège de la noblesse. Elle entend que le mérite personnel, le travail, et le signe du mérite et du travail, la richesse, partagent avec la naissance les avantages sociaux. Elle n'est pas révolutionnaire : tout bourgeois qui réussit veut être noble et faire ses enfants nobles, par la robe ou par l'épée. Deux fils de Corneille sont officiers; le fils aîné de Racine va dans les ambassades. Le fils d'un négociant de Rouen épouse la fille du lieutenant de police d'Argenson et devient maréchal de camp. Le fils d'un libraire est fermier général et fait de son fils un conseiller au Parlement : ce sera le président Hénault, qui finira dans une charge de cour, surintendant de la maison de la reine.

Il n'y a rien d'étonnant à ce que le père Arouet, officier subalterne à la Chambre des comptes, ait voulu faire de son fils un avocat du roi : c'était pour la famille un avancement régulier. Si le jeune homme refusa, il retint pourtant la maxime de sa classe, qu'il n'y avait dans la bourgeoisie que les sots qui restaient bourgeois. Il en retint aussi le sentiment qu'il fallait élargir la distance qui séparait sa classe de la basse bourgeoisie, du peuple des métiers : de là les airs avec lesquels il rappelle que le père de Jean-Baptiste Rousseau faisait des souliers pour le sien ; c'est la même hauteur avec laquelle le duc de Saint-Simon remarque que ce Voltaire, devenu une manière de personnage, est le fils du notaire de son père.

Le déclassement, pour un homme adroit, devenait plus aisé, maintenant que la vie de société mêlait toutes les conditions et effaçait les empreintes professionnelles. Les magistrats, malgré les édits, quittent les habits noirs, les manteaux et les collets, paraissent aux théâtres et aux bals, prennent des façons de courtisans. Les médecins se font hommes du monde. Les marchands même se polissent, commencent à mettre dans leur vie un peu d'élégance et de luxe, à goûter les plaisirs de la société[1].

L'amour des lettres est une partie de la politesse, M. Jourdain et Turcaret se dégrossissent. Les gens de lettres hantent leurs maisons, en égaux, en amis, ni méprisés, ni méprisants. Poètes, philosophes et

1. *La Bruyère*, chap. III et VII. *Siècle de Louis XIV*, chap. XXIX.

savants, ayant dépouillé ou masqué la rogue cuistrerie du bel esprit, moins strictement attachés à la domesticité des grands, circulent dans le monde, et sont les ferments de la bonne compagnie.

Arouet le père n'était pas un notaire à l'ancienne mode. Il avait été marié à une agréable personne dont il ne faudrait pas croire du mal par la seule raison qu'on en a un peu médit. Il entretenait d'excellentes relations avec ses très nobles clients les Saint-Simon et les Richelieu, plus familières sans doute avec ceux-ci, puisque le fils du notaire et le fils du duc en restèrent liés pour la vie. Caumartin de Saint-Ange, Ninon de Lenclos, l'abbé de Châteauneuf, parrain de François-Marie, l'abbé Gedoyn, le chansonnier Rochebrune venaient en amis dans sa maison. Il avait connu Corneille et Boileau, et fréquentait la Comédie.

Ainsi, sans sortir du logis paternel, l'enfant qui devait être Voltaire mettait le pied dans trois mondes : celui des grands seigneurs, celui de la noblesse parlementaire, et celui des gens de lettres. Une conscience confuse et complexe s'ébauchait en lui.

A dix ans, François-Marie fut mis chez les jésuites, au collège Louis-le-Grand. Neuf ans plus tôt le père avait donné son aîné aux jansénistes de Saint-Magloire. Cette contradiction s'explique peut-être simplement par le mauvais état où étaient en 1704 les affaires du jansénisme, après le *cas de conscience*. L'aimable homme, un peu léger, qu'était Arouet, ne devait pas se roidir contre les courants.

Il eut sûrement, en confiant son cadet aux jésuites,

la pensée de lui assurer pour l'avenir de belles relations. En effet Voltaire connut au collège les neveux du cardinal de Tencin, d'Argental et Pont de Veyle, Cideville, qui sera conseiller au Parlement de Rouen, Fyot de la Marche, qui sera président au Parlement de Bourgogne, les deux d'Argenson, fils du lieutenant de police, qui tous les deux seront ministres.

Il eut pour maîtres le P. Thoulié, préfet des études (plus tard abbé d'Olivet), les Pères Lejay, Tournemine, Porée, Carteron. Il est difficile de faire la part de la vérité dans les anecdotes qui ont cours sur ses années de collège : on ne peut guère douter du fond qu'elles revêtent, et qui se réduit à deux points, la précocité d'intelligence et la précocité d'impertinence de Voltaire.

Les jésuites ou ne purent ou ne surent donner à leur élève une piété fervente. Et ils ne réussirent pas davantage à lui donner la solidité morale. Je ne sais pas ce que les jansénistes auraient fait d'une pareille nature ; mais les honnêtes jésuites de Louis-le-Grand ne pouvaient former des êtres moraux qu'en faisant des dévots soumis ; là où ils ne plantaient pas la foi obéissante qui ne raisonne pas, le fondement de la moralité manquait ; il ne restait que des habitudes de complaisance au monde, de compromis avec les mœurs du siècle et les tentations intérieures, toute cette pratique relâchée dont leur adroite religion savait faire un pieux usage, à la gloire de Dieu et au profit de l'Église. Qui ne sortait pas bon catholique de leurs mains, n'en pouvait sortir profondément, gravement moral ; et certains

fléchissements de Voltaire ont peut-être leur origine dans l'incapacité de ses éducateurs à séparer la morale du catéchisme.

Il faut d'ailleurs ajouter que, dans ce début du XVIIIe siècle, les Pères, fins rhéteurs, humanistes excellents, s'appliquaient mieux, quoique très pieux eux-mêmes, à former le bon goût que la piété. Ils semblaient se contenter de fabriquer des lettrés qui n'auraient pas un grain de jansénisme, et garderaient une soumission extérieure à l'Église.

De là l'indulgence souriante avec laquelle ils virent éclore chez eux Voltaire : *puer ingeniosus, sed insignis nebulo*, dit l'une de leurs notes. Les marques précoces de son talent les enchantaient, une épigramme, un impromptu, une traduction en vers français d'une ode latine d'un de leurs Pères. A leur distribution des prix, en 1710, l'un d'eux signalait à J.-B. Rousseau « un petit garçon qui avait des dispositions étonnantes pour la poésie », et le poète regardait curieusement ce « jeune écolier... d'assez mauvaise physionomie, mais d'un regard vif et éveillé ».

Pendant plus de trente ans, jusqu'aux heures chaudes de la bataille encyclopédique, les relations ne se rompront pas entre Voltaire et les jésuites. Ceux-ci furent lents à désespérer de mettre de leur côté un bel esprit de cet éclat; ils lui savaient quelque gré d'être si mal avec les jansénistes. Et lui, de son côté, se sentait profondément redevable à de tels maîtres : malgré tout ce qui le séparait d'eux, malgré son antipathie pour la politique et la doctrine de leur Compagnie, malgré même le manège inté-

ressé de ses protestations à certains jours, il gardait réellement un cher souvenir aux PP. Tournemine et Porée, une affectueuse estime pour la manière dont les jésuites instruisaient la jeunesse dans leurs collèges. Il savait bien qu'il leur devait son goût. Il leur en devait la sûreté, la finesse; il leur en devait les préjugés et les limites. Si forte fut la prise qu'il ne put jamais se libérer.

Le parrain du petit Arouet, l'abbé de Châteauneuf, l'introduisit dans le monde. Il l'avait présenté à la vieille Ninon, qui, séduite par sa vivacité, lui légua, nous dit-il, deux mille écus pour acheter des livres. Il le mena dans la société du Temple, il lui fit connaître tous ces épicuriens, Chaulieu, Courtin, l'abbé Servien, M. de Sully : compagnie faite pour aiguiser chez ce petit bourgeois deux appétits qu'il avait naturellement, celui du plaisir et celui de l'esprit. De là, les premières difficultés avec le père Arouet, qui voulait bien du plaisir et de l'esprit, mais avec mesure, c'est-à-dire sans compromettre le solide. Le solide, c'était une charge de robe. François-Marie n'en voulut pas : il manquait totalement de gravité et ne se plaisait qu'aux folies. Il rentrait tard, faisait danser les écus, quand il en avait, s'endettait pour en avoir. Il faisait des vers et ne voulait pas faire autre chose; il avait une tragédie dans ses tiroirs, envoyait une ode au concours de l'Académie française. Le père admettait les vers, mais comme un agrément de la société, non pas comme une carrière.

Il décida de dépayser son garnement de fils. Le marquis de Châteauneuf, qui s'en allait représenter

le roi auprès des Provinces-Unies (sept. 1713), emmena le jeune Arouet parmi ses pages. A La Haye vivait une réfugiée, Mme Dunoyer, aventurière qui se piquait d'écrire, et mère d'une fille jolie et délurée. Olympe Dunoyer — Pimpette pour les amis — fort brusquement quittée par l'ancien chef des Camisards, Jean Cavalier, qu'elle avait dû épouser, avait été mariée à un certain comte de Winterfeld : elle tourna la tête aux dix-neuf ans du page. Ce polisson n'était pas l'amant sérieux que Mme Dunoyer pouvait souhaiter pour sa fille, il n'avait pas le sou. Elle alla faire du bruit à l'ambassade; les deux amoureux furent séparés. Arouet écrivit à *son cher cœur* des lettres d'une jolie couleur, grisées et mutines, telles qu'en devaient écrire les Dorante et les Chérubin [1]. Pimpette voulut bien se faire enlever; il lui envoya des habits d'homme. Alors l'ambassadeur renvoya son page pour Paris (déc. 1713) : mais l'enragé ne perdit pas encore courage, et il essaya d'intéresser le P. Tournemine et l'évêque d'Évreux à la bonne œuvre catholique de ramener en France une jeune huguenote. A la fin, Pimpette resta en Hollande, et se consola, dit-on, avec Guyot de Merville. Arouet ne garda pas plus de fidélité que de rancune au *cher cœur*.

Cependant maître Arouet, après avoir sollicité une lettre de cachet pour faire enfermer son coquin de fils, après avoir songé à l'embarquer pour les Iles, se radoucit à le mettre clerc chez Maître Alain, procureur au Châtelet, « près les degrés de la place

1. T. XXXIII, p. 9-28.

Maubert ». Il y trouva un camarade, aussi dégoûté que lui de la procédure, aussi épris de plaisir et de poésie : ils devinrent amis pour la vie. C'était ce bon garçon de Thiériot, égoïste, paresseux, ami de ses aises et de son repos jusqu'à la trahison et l'improbité ; il vécut aux crochets de Voltaire qui ne se lassa jamais de le servir et de lui pardonner.

Autre disgrâce. L'Académie ne couronne pas l'ode sur le vœu de Louis XIII. Le crédit de La Motte fait attribuer le prix au vieil abbé du Jarry. Le sang d'Arouet bout à ce déni de justice : une satire contre l'illustre M. de La Motte part, fait scandale, réchauffe la colère du père contre ce gamin qui ne fait que des sottises. Heureusement M. de Caumartin l'emmène à Saint-Ange jusqu'à ce que le bruit soit assoupi. Dans cette jolie région du Loing, auprès d'un homme d'esprit qui avait dans la tête tout le XVIIe siècle, les grandes affaires et les anecdotes, Arouet, pour la première fois, prend des idées sérieuses ; il reçoit les germes tout à la fois de la *Henriade* et du *Siècle de Louis XIV*.

Le grand roi meurt, et dans la joie de la délivrance, dans celle de la paix rétablie, éclate la fête de la Régence. Révolte contre la tristesse bigote et le lourd despotisme du dernier règne ; étalage débraillé de cynisme, de scepticisme et de débauche ; fureur de jeu, d'amour, de luxe ; bouillonnement hardi d'esprit, de rire et de satire ; mais aussi avidité d'argent et fièvre de spéculation : il faut de l'argent pour le plaisir ; pas de grand nom qui ne trafique et n'agiote. Voilà le milieu où Voltaire s'agite au retour de Saint-Ange. Il fréquente les compagnies

les plus libres, qui sont celles aussi où l'esprit dispense de tout et rachète tout, au Temple chez le grand prieur de Vendôme, à Sceaux chez la duchesse du Maine.

Il rencontre au Temple Chaulieu, l'abbé de Bussy, le chevalier d'Aydie, le bailli de Froulay, le chevalier de Bouillon, le président Hénault; à Sceaux, le cardinal de Polignac, M. de Malezieu, Mlle Delaunay. M. de Sully l'emmène à Sully, où viennent le duc de La Vallière et Mme de Gondrin, la future comtesse de Toulouse. Il se coule comme une anguille dans tous les endroits où la vanité et le plaisir trouvent leur compte : à Maisons, chez le Président dont le fils est son cher ami, à Vaux chez le glorieux maréchal et la belle maréchale de Villars, à Paris et à Châtillon chez le banquier Hoguère, où il trouve les poètes Danchet et Crébillon, et l'aventurier Gœrtz, le ministre brouillon de Charles XII. On le voit à Richelieu en Poitou, tenant compagnie au jeune duc exilé, à la Source près d'Orléans, chez Bolingbroke, à Ussé en Touraine où fréquente le poète grivois Grécourt, à la Rivière-Bourdet en Normandie et rue de Beaune à Paris, chez la présidente de Bernières. L'honnête marquise de Mimeure est de ses amies : c'est chez elle qu'il a son premier duel d'esprit avec le salé Bourguignon qu'est Piron. La rousse et mûre Rupelmonde l'emmène en Hollande; il passe onze jours à La Haye avec le poète Jean-Baptiste Rousseau que jusque-là il avait honoré comme un maître : ils se quittent brouillés à mort.

Il se déploie à l'Opéra, à la Comédie, dans les loges des actrices. Il perd ses peines avec la Duclos.

Il a la jolie Suzanne de Livry que lui souffle son cher Génonville, à qui il n'en voudra pas. Il est tout à fait bien avec la Lecouvreur.

De la Bastille où le Régent l'a fait mettre, il ne sort que pour prendre pied au Palais Royal, chez le Régent : il se fait accueillir de Dubois, et il est l'ami du roué Canillac. Il se lie avec Mme du Deffand, avec le chevalier des Alleurs. Il soupe avec le prince de Conti.

De petite santé, souvent malade, et se croyant toujours plus malade qu'il n'est, il prend du lait d'ânesse, il « chipe » les pilules de Mme de Rupelmonde; il va prendre les eaux de Forges : il y trouve Mme de Prie, la maîtresse de M. le duc (de Bourbon), prince du sang et premier ministre après la mort du duc d'Orléans. Elle l'invite chez elle à Bélébat, à Fontainebleau chez le roi. Il pénètre à la cour; la jeune reine Marie Leczinska prend du goût pour ce poète amusant et cajoleur : elle lui dit : « Mon pauvre Voltaire », en toute familiarité. Depuis 1718, il a laissé tomber le nom roturier d'Arouet, il est M. de Voltaire.

Ainsi à vingt ans le fils du payeur d'épices, le clerc de maître Alain a pris pied dans le monde le plus brillant; à trente ans, il a forcé la porte de la cour. Il payait de son esprit, en impromptus, contes, épigrammes, satires, épîtres, monnaie qui ne l'appauvrissait pas. Sans craindre l'indécence, il ne la recherchait pas. Les productions de Grécourt et de Caylus, les parades où s'égayaient La Vallière et Maurepas, font apprécier la délicatesse de Voltaire, la mousse de sa gaieté et l'impertinence de sa fantaisie.

Il y avait de quoi être grisé. Il le fut. Il crut au privilège social de l'esprit. « Sommes-nous ici tous princes ou tous poètes? » demandait-il au prince de Conti. Ce mot traduit sans doute l'aplomb de l'aventurier qui sait qu'on est classé sur ses prétentions dans le monde veule des gens qui s'amusent; mais on y sent aussi une naïveté épanouie qui prend au sérieux sa seigneurie dans l'empire du bel esprit.

Pourtant, dans l'étourdissement de ses succès, la tête ne lui tournait pas tout à fait. Les femmes, entre Pimpette et la belle Émilie, ne le troublaient pas profondément. Plus sensible que passionné, son cœur avait besoin d'amitié plus que d'amour. Il eut des attachements profonds et vifs, pour le jeune Maisons, pour La Faluère de Genonville; il en eut de solides et de constants, comme pour d'Argental; il eut d'inlassables fidélités, et de méritoires, comme avec Thiériot.

Surtout son très bourgeois bon sens, parmi tous les triomphes de vanité et de volupté, ne perdait pas de vue le solide. Ce solide, c'était d'abord la réputation littéraire. Voltaire voulut être autre chose qu'un amuseur de soupers et de nuits blanches. Il avait l'ambition d'être immortel, et en vivant comme Chaulieu ou La Fare, il songeait à marquer sa place à côté de Racine et de Boileau qu'il savait par cœur.

Dès 1715 il travaillait à un *Œdipe*, se flattant d'améliorer l' « ébauche » de Sophocle, et, — ce qui était plus téméraire alors, — de faire oublier la pièce de Corneille. Préparé peut-être par un de ses maîtres jésuites, averti en tout cas par quelques

réflexions de Fénelon et de l'abbé Dubos, il eut l'idée de faire pour son coup d'essai une révolution : il écrivit un *Œdipe* sans galanterie et sans amour. Mais les comédiens ne se laissèrent pas faire la loi par un débutant, et, pour être joué, Voltaire se résigna à faire soupirer le grave Philoctète pour la vieille Jocaste. Son adroite et brillante tragédie fut représentée le 18 novembre 1718, et fit reconnaître le jeune auteur pour l'égal de Campistron et de Crébillon, pour un digne héritier de Corneille et de Racine.

Si la France ne manquait pas de tragédies, elle n'avait pas une bonne épopée. Ronsard et Chapelain avaient accrédité l'opinion que les Français n'ont point la tête épique. Quelle position unique il y avait à prendre en faisant mentir le pronostic! Voltaire, malgré Boileau, s'arrêta à un sujet moderne et national. Guidé par l'abbé Dubos ou séduit par M. de Caumartin, il choisit Henri IV, le seul roi français qui fût réellement populaire, et dont la désastreuse oppression du dernier règne avait commencé à exciter la légende. Le sujet, c'était la crise dont la France actuelle était sortie, dynastie, ordre politique, vie sociale et civilisation : grand et pathétique sujet, patriotique et philosophique; des révolutions, des batailles, des exploits, de l'amour, et, pour tenter un libre esprit, de riches occasions de dire leur fait aux rois, à l'Église et aux moines. Les loisirs forcés de la Bastille appliquèrent Voltaire au travail. Il promena son esquisse de salon en salon, de château en château, recueillant les compliments et les corrections, excitant autour de son entreprise

une curiosité qui d'avance en garantissait le succès.

Il eût bien voulu dédier à Louis XV l'ouvrage qui honorait Henri IV. Mais sa dédicace philosophique parut impertinente. On lui refusa même un privilège pour l'impression. Il fit faire une édition clandestine à Rouen, et le poème de *la Ligue* (c'est le premier titre de la *Henriade*) pénétra dans Paris en fraude dans les fourgons de Mme de Bernières (1723). En dépit des critiques, la France salua son poète épique. Voltaire avait la gloire.

Mais le solide aussi, c'était l'argent. Il était trop bourgeois, il avait bien compris la leçon de la Régence et du Système pour l'ignorer. Maître Arouet mourut trop tôt (1er janvier 1722) pour connaître combien son fils avait au fond de ses idées : il se fût reconcilié peut-être avec lui en voyant comment il s'y prenait pour que sa vocation de poète ne fît pas de lui un meurt-de-faim. Voltaire avait jugé les relations des gens de lettres et de leurs éditeurs, et était bien décidé à ne pas être le pauvre diable aux gages des libraires, exploité par eux et méprisé des honnêtes gens. Il avait compris que, pour frayer avec les Sully et les Richelieu, il ne fallait pas être marchand de vers et de prose, vivant de ce commerce, et que, pour être dans le monde sur un bon pied, quand on n'était pas très noble, il fallait être très riche. C'est à quoi il s'appliqua.

Tout jeune, il avait fait des billets aux usuriers : à vingt ans il a de l'ordre, et déjà sans doute le goût d'être prêteur plutôt que débiteur. Il est coquet et soigné ; mais il sait compter. Il joue par air, mais s'il s'accuse de « perdre son bonnet au biribi », soyez

bien sûr qu'il n'a pas risqué sa chemise : il étale sa perte pour se faire honneur. Il est sobre, et jamais ne compromet sa santé ni sa bourse dans ses folies. Mais l'économie est bonne pour conserver : pour le petit Arouet, le problème fut d'abord d'acquérir.

Il eut des pensions de la cour — c'était la voie indiquée pour un homme de lettres — : 1 200 francs du duc d'Orléans en 1718, 2 000 francs du roi en 1722, et 1 500 francs de la reine en 1725. Il eut l'héritage de son père, 4 250 livres de rente. C'était joli pour un poète, insuffisant pour vivre dans le grand monde. Voltaire spécula. Les financiers qu'il fréquenta lui donnèrent le goût et le sens des opérations de banque et de commerce, la hardiesse réfléchie pour risquer, la sécurité de conscience sur les gros bénéfices. Il essaya de la Compagnie des Indes : il y avait presque tout son bien en 1722. Il s'occupa avec le Président de Bernières d'établir une *caisse de juifrerie*, c'est-à-dire sans doute une compagnie de commerce[1]. Il gagna une fortune, grâce aux frères Paris, dans les fournitures des armées. Il fit une société pour exploiter la loterie du contrôleur général Desforts, où les billets pouvaient se payer en rentes et où les lots étaient payés en argent : il eut une belle part dans le produit de la combinaison. Il acheta et revendit des actions, triplant parfois ses mises[2]. Il mit des fonds *à la grosse aventure* dans le commerce de Cadix avec l'Amérique. Il opéra sur

1. T. XXXIII, p. 62.
2. *Ib.*, p. 196.

les blés de Barbarie. Il brocanta des tableaux, des estampes. Il commença à placer de l'argent chez les grands seigneurs embarrassés, à acheter des rentes viagères. Il avait en poche, pour retourner à Londres, en juillet 1726, une lettre de change de 8 à 9 000 livres sur le juif Medina[1]. Ce n'était pas une bourse de poète. La banqueroute de Medina ne le gêna que momentanément. Il avait déjà les reins solides. En 1735, la faillite de Dumoulin lui fera perdre 20 à 25 000 francs, celle de Michel, en 1740, 30 à 40 000 : il pourra porter ces grosses pertes. Jore lui attribue en 1736, 28 000 livres de rente, et lui en fait saisir 18 500[2].

Toutes ces prospérités n'allaient pas sans amertumes : pertes d'amis, trahisons de maîtresses, sifflets du parterre, chamailleries de beaux esprits, procès, etc. Une des caractéristiques de la vie de Voltaire est sa sonorité : il est vantard et clabaudeur, et crie aux quatre vents le mal et le bien qui lui arrivent. Il est de ces agités bruyants à qui les indifférents sont toujours contents qu'il arrive quelque disgrâce. Il occupe les yeux et les langues. Rien de ce qui le touche ne va sans tapage, et ces résonances trop fréquentes lui ôtent de la considération mondaine en étendant sa renommée.

Mais, jusqu'en 1725, les dégoûts qu'il avait eus n'étaient pas de nature à lui faire prendre en aversion la société où il vivait. Des couplets le faisaient envoyer à Tulle en 1716; mais le bon Régent,

1. Hettier, *Une lettre de Voltaire*, Mém. de l'acad. de Caen, 1905.

2. *Voltairiana*, p. 89.

aussitôt l'ordre signé, l'autorisait à remplacer Tulle par Sully : quelques mois de villégiature au bord de la Loire, dans le château d'un ami. Pour les *J'ai vu* qu'il n'avait pas faits, et le *Puero regnante* qui était bien de lui, il demeurait onze mois à la Bastille (mai 1717-avril 1718) : douce prison d'État, honorable pour un petit garçon obscur, et qui lui donnait de l'importance.

Plus cuisantes à l'amour-propre de Voltaire furent ses affaires avec le comédien Poisson qui le menaça du bâton, et avec l'officier mouchard Beauregard qui le bâtonna effectivement sur le pont de Sèvres. Voltaire agita un moment ses pistolets et son épée, et puis fit un procès à Beauregard. Le public prenait l'impression que ce poète n'était pas un homme qui se battît en duel. D'ailleurs la qualité de ses offenseurs l'avilissait un peu. Un honnête homme n'a pas d'affaires avec un comédien ni avec une « mouche ».

En décembre 1725, un triste grand seigneur, le chevalier de Rohan, avec qui il avait eu quelques paroles à la Comédie-Française, le fit appeler à la porte du duc de Sully chez qui il dînait : des laquais le bâtonnèrent, pendant que le chevalier, de son carrosse, « surveillait les travailleurs ». Rage de Voltaire, plus grande quand il vit que ses bons amis les ducs et les marquis trouvaient l'aventure plaisante : un Rohan bâtonnait un poète, c'était sans conséquence. Cette brutalité dissipa l'illusion où il avait vécu. Pour conserver son « honneur », c'est-à-dire sa position mondaine, il voulut se battre. Il le voulut sérieusement, pendant des mois. Mais il ne se battit pas. Le chevalier de Rohan se déroba. Sa famille et

la cour le couvrirent. Pour le mettre en sûreté, on logea sa victime à la Bastille, avec beaucoup d'égards (17 avril 1726).

Il n'en sortit, au bout d'un mois, que sur la promesse de passer en Angleterre (mai 1726).

Cette fois, il avait fait vraiment l'épreuve de l'ordre social, de l'inégalité et du despotisme. Et bien avisé était le ministère de M. le Duc qui, de crainte qu'il ne fît pas assez de réflexions à Paris, l'envoyait dans le pays de la liberté politique et de la liberté individuelle.

Cette date de 1726 est décisive dans la vie de Voltaire : aussi faut-il nous demander ce qu'il était alors, quelle forme de conscience, quelle philosophie déjà formée il emportait à Londres.

Voltaire est un caractère composite, par la variété naturelle de ses inclinations, mais aussi par l'influence du temps confus où il vit et des milieux divers qu'il a traversés. Il n'est pas méchant, plutôt bon et humain, capable d'élans généreux, haïssant l'injustice, mais enfiévré d'amour-propre, avide de toutes les jouissances, de la jouissance surtout de se sentir être et agir, fastueux, tapageur, impressionnable, irascible, rancunier, enthousiaste, mobile, curieux, insolent, malin, gamin, enfant gâté. Sur ce fond naturel, la vie a brodé. Vers trente ans, Voltaire a du bourgeois l'ambition de s'anoblir, l'amour et l'orgueil de l'argent, de la propriété, des belles relations. Il a une moralité de coulissier, le mépris du petit gain journalier qui s'achète durement, le respect du gros négoce et de la spéculation, une façon de faire des affaires partout, qui lui fait

porter jusqu'à ses générosités au compte de ses obligés comme des créances remboursables en services. Il a le goût de la vie confortable, des beaux meubles, des bijoux, un luxe de parvenu. Au mépris des petites gens et des juifs qui est le préjugé de toutes les classes, il joint des préjugés de gentilhomme, le dédain des gens qui vivent de leur plume. Mais il n'a pas le ressort de l'honneur : ce n'est pas pour lui, c'est pour le monde qu'il veut se battre en duel. Il lui sera possible de vivre sans être vengé. Dégainer est un geste dont son bras de bourgeois n'a pas l'habitude, et dont son esprit de philosophe ne sent pas l'élégance. Il n'a pas l'insouciance de l'argent. Il a du faste par vanité et de l'économie par hérédité. Il n'entendra jamais rien au noble art de se laisser voler; avec des airs de seigneur, il marchande en bourgeois. Il est enfin homme de lettres, hargneux comme Vadius et Trissotin, plus prêt toujours à verser l'injure avec la plume que le sang avec l'épée, et tout pareil en son âcre humeur aux pauvres diables de folliculaires qu'il méprise : indiscret comme un journaliste moderne et se donnant un droit illimité sur la vie, la dignité, l'honneur et la réputation d'autrui. Bref, sa conscience n'est pas moulée sur un type défini. Aucune classe ne reconnaît en lui sa forme héréditaire d'esprit et de mœurs. Il les mêle toutes : de là la disposition qu'elles ont toutes à lui refuser la considération.

Pis encore : il ne se contente pas d'amalgamer dans sa conscience toutes les consciences de son temps; il les réforme ou les critique. Il est libertin et philosophe. Et rien ne rend sa moralité plus sus-

pecte à ses contemporains que trois ou quatre idées généreuses qui ne font pas encore partie de la morale commune des honnêtes gens. Courtisan, et comme tel flagorneur et plat, à genoux devant le roi et les ministres, devant les maîtresses des ministres, et, plus tard, du roi, il ne fait que ce que tout le monde fait. On l'en méprise, d'abord parce qu'il usurpe la bassesse des gens de qualité, ensuite parce qu'il ne se sert pas de ce manège pour pousser seulement sa fortune. Il veut pousser avec lui la philosophie [1], ce qu'on trouve déplacé. Il ne sait se défaire ni de son âme de courtisan ni de son âme de philosophe, et tandis qu'il prend des postures indécentes pour un homme qui pense, les vérités qu'il lâche, sont, chez un homme de cour, des maladresses ou des impertinences.

Mais cette philosophie, quelle etait-elle en 1726 ? Représentons-nous bien à quelles réflexions le temps et le milieu pouvaient porter ce gamin spirituel et irrespectueux.

M. Brunetière a très bien défini l'état de la pensée française bridée au XVIIe siècle par la police du roi et de l'Église : « Pour vingt manières qu'il y avait de démontrer l'immortalité de l'âme ou le droit divin des rois, on n'en souffrait pas une de les nier [2] ». Mais à force d'avoir raisonné sur les matières permises, le XVIIe siècle léguait à son successeur le goût de la raison, une liberté générale de l'esprit, curieux de tout examiner, et peu disposé à se contenter des solutions traditionnelles et autori-

1. Projet de dédicace de la *Henriade* à Louis XV (t. VIII, p. 2, 3).
2. *Etudes critiques*, IV, 134.

taires. Houdart de La Motte, Lesage, Marivaux, Mme de Lambert, Mlle Delaunay nous définissent bien ce type intellectuel, qui ne s'incline plus que devant les convenances du monde, et aussi devant les considérations de la prudence mondaine.

La Régence n'a pas créé le libertinage : elle n'y ajouta que la sécurité et l'affichage public. Toute la doctrine est déjà dans Saint-Evremond. Oter à la raison la connaissance de Dieu et de l'immortalité qui sont déclarées avec un respect ironique *matières de foi*, aimer la tolérance, détester la persécution et la guerre civile par scepticisme, par urbanité, par humanité, régler la vie selon la nature par la raison, c'est-à-dire rejeter le christianisme comme antinaturel, et réhabiliter le corps et ses besoins, garder la mesure dans la poursuite du plaisir, par sagesse pour ne pas se nuire, par bienveillance pour ne pas gêner les autres hommes, voilà la substance diluée dans les trois in-quartos que Desmaizeaux publiait à Amsterdam en 1705 : la bonne compagnie parisienne y conformait sa pratique. En dehors même de l'incrédulité déclarée, générale était la tendance à détacher la vie des fins et des sanctions ultra-terrestres, et à ne s'occuper que de la chasse au bonheur ici-bas.

A la fin du XVIIe siècle, le déisme français commence à se déclarer dans quelques livres qui s'impriment en Hollande, dans la curieuse *Histoire des Sévarambes* de Denis Vairasse (1677), et dans le hardi *Voyage au Canada* de La Hontan (1703) [1]. Locke et

1. Complété et renforcé en 1704 par le *Dialogue avec un sauvage de l'Amérique*.

le déisme anglais commencent à s'infiltrer en France.

Deux hommes surtout firent du libertinage une philosophie. Fontenelle vulgarisait la méthode cartésienne, allégée de la métaphysique où s'enfonçaient Spinoza et Malebranche. Il répétait en formules claires et fines que la raison consiste à douter, et à voir avant de croire, et que le désir ni le besoin de l'homme ne sont arguments de vérité. Il se donnait la peine de démontrer que les oracles des anciens n'étaient point rendus par des démons, et son explication du surnaturel païen, par la fourberie des prêtres et la crédulité des peuples, s'étendait comme d'elle-même au surnaturel chrétien. Il enseignait aux gens du monde l'astronomie nouvelle, celle de Copernic, de Galilée et de Descartes ; il substituait délicatement, sans tapage, dans leurs esprits la notion des lois de la mécanique à l'idée de la Providence, et aux antiques cieux dont le plus haut est le séjour immobile de l'éternelle divinité, une représentation prodigieuse d'espaces infinis peuplés de mondes sans nombre qui n'était guère compatible avec les récits de l'histoire sainte. Il changeait le type de la culture des honnêtes gens ; d'oratoire et poétique, il la rendait scientifique, et menaçante pour la religion qui a besoin pour subsister que l'éducation fasse prédominer les facultés imaginatives et sentimentales.

Plus riche était encore cette autre source de libre pensée, Bayle, avec ses *Nouvelles de la République des Lettres*, ses *Pensées sur la Comète*, et ce *Dictionnaire critique*, quatre in-folios dont onze éditions se succédaient en quarante ans (1697-1740). Bayle faisait aux sorciers une guerre qui menaçait les mira-

cles : les lois de la nature valent également contre les uns et les autres. Il affranchissait la morale de la religion, réclamait les droits de la conscience erronée, rejetait la contrainte et l'autorité en matière de croyance, et la règle même du consentement universel. Il exerçait avec sérénité, sans fanfaronnade, la plus absolue indépendance d'esprit, et donnait l'exemple de la libre critique qui ne connaît pas de domaine réservé et qui soumet à l'examen de la raison tous les mystères, celui de la religion comme celui de la royauté. Le premier, il habitua les gens du monde à employer contre les dogmes de l'Église d'autres armes que celles du bon sens et de la logique. Il mit au service de la raison philosophique l'immense arsenal de la théologie protestante; il lui apprit toutes les difficultés philologiques et historiques qui choquent la théologie romaine, et il lui fit voir que l'étude de la religion fournit les moyens de renverser la religion.

Bayle fut entendu. Il enchanta La Fontaine. Ce bourgeois salé, Mathieu Marais, dans le huis clos de son journal, se déclara « Bayliste ». Il conquit même des dames. Mme de Mérignac le goûtait comme « un esprit sublime, élevé, vif, fort, d'une philosophie très pyrrhonienne ».

La raison s'aventurait même sur le terrain politique et social. Très prudemment, très adroitement, clairement pourtant, La Bruyère traduisait des sentiments déjà répandus dans la bourgeoisie, comme le mépris du courtisan et la haine des financiers : de la peinture des caractères il passait à la critique de quelques abus, qu'il appelait « usages », le pri-

vilège de la naissance et l'achat de la noblesse, le système fiscal, l'organisation judiciaire, les richesses ecclésiastiques. Les désastres de la fin du règne de Louis XIV excitèrent les particuliers à examiner les affaires de l'État : Boisguilbert, Vauban, émus de la misère du peuple, proposaient la réforme de l'impôt, et Fénelon allait jusqu'à dénoncer le despotisme et la folie guerrière.

Les protestants, après la Révocation, mettaient en cause la royauté. Bayle niait qu'il pût y avoir un bon despote. Jurieu élevait le droit du peuple contre le droit du roi, et en vertu du pacte social, déliait du serment de fidélité les sujets opprimés par leur prince.

Après la mort de Louis XIV, tout remuait. La noblesse, le Parlement se redressaient, et cet effort des privilégiés pour disputer aux ministres et aux commis une part du gouvernement faisait l'effet alors d'un mouvement libéral. On en voulait surtout au despotisme, qui si longtemps avait tout courbé pour finir par tout ruiner. De hardis libelles invoquaient contre lui l'antique constitution du royaume, limitaient le pouvoir royal par le contrôle du Parlement, ou le ployaient sous la souveraineté des États généraux. Partout, chez l'abbé de Saint-Pierre, chez le marquis de Lassay, dans Massillon, dans Montesquieu, se manifeste le même idéal de royauté modérée, humaine, bienfaisante et pacifique. Une société même se forme en 1725 pour l'étude des questions politiques : au *Club de l'entresol* (l'entresol de l'abbé Alary, dans l'hôtel du Président Hénault, à la place Vendôme) viennent le

marquis d'Argenson et le président de Montesquieu. Ces assemblées d'hommes épris du bien public seront suspectes au gouvernement, et le cardinal Fleury, en 1731, leur donnera l'avis d'être « circonspects » : ils comprendront et cesseront de se réunir.

L'esprit du début du XVIIIe siècle se définit tout entier par ce petit livre léger et hardi des *Lettres persanes*, livre charmant, voluptueux et persifleur, grave et badin, où prennent leur vol toutes les libertés qu'on désirait alors en littérature, en morale, en religion, en politique.

Le public applaudissait, sans approfondir, à toutes les révoltes contre l'autorité du roi et de l'Église. Peu lui importait que le jansénisme fût intolérant, que le Parlement eût le plus égoïste esprit de corps : ils étaient la résistance au despotisme spirituel et temporel. Cette attitude leur valait une immense popularité.

Voilà l'air que Voltaire huma avec délices dès sa sortie du collège. Son attachement classique aux maîtres du XVIIe siècle ne l'enchaîna pas à leur timide pensée. S'il ne parvint point encore à goûter Rabelais, trop copieux et trop effréné pour son goût, il s'enchanta de Montaigne, ce livre de chevet des libertins. Mais il dépassa le point de vue de la libre pensée du XVIe siècle, à la suite de Bayle, de Fontenelle, de Fénelon, de La Motte, de tous les honnêtes gens qui pensaient. Il se fit de bonne heure une philosophie, qu'on trouve éparse en ses écrits de la vingtième à la trentième année.

« La grande et la seule affaire qu'on doive avoir, c'est de vivre heureux [1]. »

Quelques femmes toujours badines,
Quelques amis toujours joyeux,
Peu de vêpres, point de matines,
Une fille, en attendant mieux,
Voilà comme l'on doit sans cesse
Faire tête au sort irrité,
Et la véritable sagesse
Est de savoir fuir la tristesse
Dans les bras de la volupté [2].

Ajoutez, avec lui, la bonne chère, l'opéra, et du temps pour l'étude [3]. Le cœur a sa place dans ce plan de vie épicurienne. Le monde devient sensible en devenant philosophe. Il commence à savourer le charme des émotions, et la beauté dont elles décorent la vie. Voltaire éprouve déjà ce qu'il exprimera en 1729 en se souvenant de son cher Génonville, mort depuis six ans :

Malheureux, dont le cœur ne sait pas comme on aime,
Et qui n'ont pas connu la douceur de pleurer [4].

La morale est un art d'exploiter pour le bonheur toutes les ressources de la nature.

Le plaisir est l'objet, le devoir, et le but
De tous les êtres raisonnables [5].

La morale chrétienne est écartée avec le dogme chrétien. Dieu même n'est plus qu'une hypothèse :

1. T. XXXIII, p. 62.
2. T. X, p. 221. — Cf. t. XXXIII, p. 35.
3. T. XXXIII, p. 87.
4. T. X, p. 266 (1729).
5. T. X, p. 231.

mais s'il est, c'est un Dieu raisonnable et indulgent, un *Dieu des bonnes gens* qui les bénit d'obéir à l'instinct.

On voudrait savoir si l'incrédulité voltairienne se fit dès lors didactique et agressive, et ce qu'était cette fameuse épître à Julie « marquée au coin de l'impiété la plus noire » qui fit frémir en 1722 le dévot Rousseau. Faut-il, comme on fait d'ordinaire, l'identifier avec l'*Épître à Uranie* qui courut dix ans plus tard et fut imprimée en 1738? Celle-ci est une argumentation rigoureuse contre la religion révélée : l'auteur conclut en disant à Dieu :

Je ne suis pas chrétien, mais c'est pour t'aimer mieux.

Mais il n'est pas sûr qu'il écrivît ainsi en 1722. Pourtant il pensait déjà ainsi :

Nos prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense :
Notre crédulité fait toute leur science [1].

Allez, *s'il est un Dieu*, sa tranquille puissance
Ne s'abaissera point à troubler nos amours.
Vos baisers pourraient-ils déplaire à sa clémence?
La loi de la nature est sa première loi [2].

En avril 1726 un ecclésiastique anonyme le dénonçait à la police, et disait s'en être plaint dix ou douze ans auparavant, comme « prêchant le déisme tout à découvert aux toilettes des jeunes seigneurs... L'Ancien Testament, selon lui, n'est qu'un tissu de contes et de fables; les apôtres étaient de bonnes gens idiots, simples et crédules, et les Pères de l'Église, saint Bernard surtout auquel il en veut le

1. *Œdipe*, a. IV, sc. I.
2. T. X, p. 231.

plus, n'étaient que des charlatans et des suborneurs. » Le bon prêtre conseillait d' « enfermer ce poète entre quatre murailles pour toute sa vie [1] ».

En s'ôtant le refuge de Dieu, Voltaire se créait une nécessité d'énergie. Son épicurisme accepte l'irréparable avec une résignation forte. En aimant l'argent, il s'efforce de vivre joyeux sans argent [2]. Malade, embarrassé dans ses affaires, plaidant contre son frère pour la succession de son père, il écrit :

« La fortune ne me traite pas mieux que la nature : je souffre beaucoup de toutes façons, mais j'ai rassemblé toutes mes petites forces pour résister à mes maux [3]. »

En politique, il n'avait pas encore de griefs personnels contre les institutions, mais l'esprit du temps l'enveloppait. Il n'était ni respectueux ni docile, et recevait d'autant mieux toutes les suggestions de critique ou de révolte que le monde et les lettres lui apportaient. Philoctète philosophait dans *Œdipe* :

Un roi pour ses sujets est un Dieu qu'on révère,
Pour Hercule et pour moi, c'est un homme ordinaire.

Un vain peuple en tumulte a demandé ma tête :
Il souffre, il est injuste, il faut lui pardonner [4].

L'humeur « républicaine » se fait sentir çà et là dans la correspondance :

« On va créer un nouvel impôt pour avoir de quoi acheter des dentelles et des étoffes pour la demoiselle Leczinska.

1. *Arch. de la Bastille*, XII, 132.
2. T. XXXIII, p. 138.
3. T. XXXIII, p. 126.
4. *Œdipe*, II, 4, et III, 2.

Ceci ressemble au mariage du soleil qui fait murmurer les grenouilles [1] » (sept. 1725).

« Il n'y a rien de plus agréable que La Haye, quand le soleil daigne s'y montrer, on ne voit ici que des prairies, des canaux, des arbres verts; c'est un paradis terrestre depuis La Haye jusqu'à Amsterdam. J'ai vu *avec respect* cette ville qui est le magasin de l'Univers. Il y avait plus de mille vaisseaux dans le port. De cinq cent mille hommes qui habitent Amsterdam, il n'y en a pas un d'oisif, pas un pauvre, pas un petit maître, pas un insolent. Nous rencontrâmes le Pensionnaire à pied, sans laquais, au milieu de la populace : *on ne voit là personne qui ait de cour à faire. On ne se met point en haie pour voir passer un prince.* On ne connaît que le travail et la modestie. Il y a à La Haye plus de magnificence et plus de société par le concours des ambassadeurs. J'y passe ma vie entre le travail et le plaisir, et je vis ainsi à la hollandaise et à la française. Nous avons ici un opéra détestable! mais, en revanche, je vois des ministres calvinistes, des arméniens, des sociniens, des rabbins, des anabaptistes qui parlent tous à merveille, et qui, en vérité, ont tous raison [2] » (7 oct. 1722).

Cette lettre hollandaise n'a-t-elle pas bien déjà l'accent des *Lettres Anglaises*?

La *Henriade* découvrit au public la première philosophie de Voltaire. Il faut lire le poème de la *Ligue* de 1723, tout plein de vers hardis, de maximes, de tirades chaleureuses contre l'Église intolérante, contre les guerres et les persécutions religieuses, contre les moines inutiles ou intrigants, contres les mauvais rois et les « fiers conquérants »,

Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu tyrans,
Fléaux du monde entier que leur fureur embrase [3].

L'analyse du fanatisme déchargeait Jacques Clément de la responsabilité individuelle de son acte, et portait le régicide au compte de la religion. Il y

1. T. XXXIII, p. 147.
2. T. XXXIII, p. 74.
3. T. VIII, p. 174 et 193.

avait des traits contre la vénalité des charges de justice et des emplois militaires, contre le poids des impôts, etc. Sous la pression de l'opinion publique et des *Lettres persanes*, Voltaire se révélait parlementaire [1]. De toute cette classique épopée, dont la régularité théâtrale s'enjolivait d'esprit, d'impertinence et de volupté, émanaient, selon un critique contemporain, « des impressions dangereuses, surtout dans un temps où la liberté de juger nous a peut-être menés déjà trop loin [2] ».

Aussi les Anglais penseurs reconnaissaient-ils un des leurs dans le poète de la *Henriade*. Avant qu'il eût passé le détroit, en 1724, Pope déclarait à Bolingbroke sa sympathie pour un tel esprit.

« Il me semble que son jugement de l'humanité, sa façon d'observer les actions humaines d'un point de vue élevé et philosophique, est l'une des principales caractéristiques de cet écrivain, qui, pour être un homme de sens, n'en est pas moins un poète. Ne souriez pas si j'ajoute que je l'estime pour ces honnêtes principes et cet esprit de vraie religion qui brille à travers l'ensemble, et d'où, sans connaître M. de Voltaire, je conclus à la fois qu'il est libre penseur et ami du repos; pas bigot, et pourtant point hérétique; honorant l'autorité et les lois nationales sans préjudice de la vérité où de la charité; plus avancé dans l'étude de la raison que de la controverse, et de l'humanité que des Pères; un homme, en un mot, digne par son tempérament raisonnable de cette part d'amitié et de familiarité dont vous l'honorez [3]. »

On ne peut donc pas dire sans réserves avec M. Morley : « En allant en Angleterre Voltaire était un poète; en revenant, c'était un sage ». L'Angleterre a mûri, armé, excité Voltaire : elle ne l'a pas fait.

1. T. VIII, p. 123.
2. *Réflexions critiques sur un poème intitulé* La Ligue (attr. à Bonneval), 1724, p. 8.
3. Ballantyne, p. 71.

CHAPITRE II

VOLTAIRE EN ANGLETERRE
LES « LETTRES PHILOSOPHIQUES[1] »

Libéré de la Bastille le 2 mai 1726, Voltaire était à Calais le 5. Il débarqua à Greenwich « dans le milieu du printemps[2] », et le soir même couchait à Londres, chez lord Bolingbroke. Quelques semaines après, il revenait secrètement en France, ne réussissait pas à joindre le chevalier de Rohan, et rentrait à Londres à la fin de juillet. Découragé, gêné par la banqueroute du juif Médina, malade, il fut aidé, dit-il, par un « gentilhomme anglais » (c'était le roi[3]), et par le marchand Falkener, qui lui donna l'hospitalité à Wandsworth. Il songeait à se fixer en ce pays « où les arts sont honorés et récompensés, où il y a

1. Desnoiresterres, *la Jeunesse de Voltaire*; *Voltaire à Cirey*. — Churton Collins, *Bolingbroke*, *Voltaire in England*. — Ballantyne, *Voltaire's visit to England*. — *Revue d'Histoire littéraire*, 1906 (L. Foulet). — *Revue de Paris*, 1904 (G. Lanson). Jusserand, *English Essays from a french pen*.
2. T. XXII, p. 18.
3. Bengesco, IV, 25; et Hettier, *art. cité*.

de la différence dans les conditions, mais point d'autre entre les hommes que celle du mérite », en ce pays « où l'on pense librement et noblement[1] ». Des sentiments « républicains » fermentaient en lui : il se dilatait, s'exaltait dans la liberté anglaise. Il en jouit deux ans et demi[2] : en février 1729, il repassa le détroit, et obtint en avril, de Maurepas, l'autorisation de reparaître à Paris.

Voltaire, qui avait déjà connu en France quelques Anglais, arriva muni de bonnes recommandations; il en eut du ministère même qui était un peu honteux de le traiter en coupable, et de l'ambassadeur d'Angleterre à Paris, Horace Walpole. Le monde des torys et celui des whigs s'ouvrirent à lui. Il fut introduit auprès de Robert Walpole, de lord et lady Hervey, du duc de Newcastle, de Bubb Dodington, futur lord Melcombe, de la duchesse douairière de Marlborough. Il fut bien reçu du prince et de la princesse de Galles; devenue reine, celle-ci accepta la dédicace de l'édition de la *Henriade* que Voltaire publia en 1728 à Londres. Il causa avec les plus illustres écrivains et savants de l'Angleterre, Edward Young, Gay, Congreve, Colley Cibber, Berkeley, Clarke. Il visita Pope à Twickenham et vécut trois mois avec Swift chez lord Peterborough. S'il ne vit que les funérailles de Newton, il fréquenta ses neveu et nièce, Mr. et Mrs. Conduit.

Une ridicule légende d'espionnage et de délation ne contient probablement que le témoignage de sa

1. T. XXXIII, p. 159.
2. M. L. Foulet réduit le séjour à un peu moins de deux ans, du milieu d'août 1726 au début d'août 1728.

vive curiosité, et de la précaution qu'il prenait de contrôler chez les whigs les informations recueillies des torys. Il voulut apprendre l'anglais. Il résista à la tentation de s'en passer : il pouvait parler français avec Bolingbroke et d'autres seigneurs, ou bien à la *taverne de l'Arc-en-Ciel*, dans Marylebone, avec les réfugiés, Desmaizeaux, Saint-Hyacinthe, etc. Mais il sentit que l'anglais lui était nécessaire pour comprendre ce qu'il avait sous les yeux, qu'il méritait d'être étudié comme langue littéraire. Au XVIIe siècle, un Français apprend l'italien et l'espagnol; sous Louis XVI, l'anglais et l'allemand. Voltaire, qui veut qu'on joigne l'anglais à l'italien [1], marque une étape intermédiaire de notre culture.

Au bout de dix-huit mois, il prononçait encore mal et avait peine à suivre une conversation, mais il lisait et écrivait bien. Ses deux *Essais sur la poésie épique* et *sur les Guerres civiles de France*, ses lettres de Londres à Thieriot, sont d'un très bon anglais courant. En allant tous les soirs au théâtre de Drury Lane, où le souffleur Chetwood lui remettait une copie de la pièce, il se rendit assez maître de la langue parlée. Plus de trente ans après son retour en France, il était encore capable de converser en anglais.

Mais non content de ce qu'il pouvait voir et entendre, et de l'instruction que ses amis et relations pouvaient lui donner, il lança un appel au public, sollicitant, pour la relation qu'il voulait écrire, toute sorte de renseignements sur les grands

1. T. XXII, p. 261. — Bengesco, II, 5.

hommes de l'Angleterre et sur les nouvelles découvertes ou entreprises utiles à l'humanité.

La publication de ses *Essais* anglais, le lancement de la souscription de l'édition de la *Henriade*, dont le léger Thieriot dissipa en partie les fonds, l'exécution de cette édition où Duplessis-Mornay remplaça Rosny aux côtés de Henri IV, pour punir le duc de Sully de sa lâche neutralité dans l'affaire de la bastonnade, empêchaient le public de l'oublier. En même temps, il préparait l'*Histoire de Charles XII* et la tragédie de *Brutus*; et surtout un travail intérieur se faisait en lui, que le public n'apercevait pas.

Il ne sembla pas d'abord, en 1729, lorsqu'il reparut à Paris, que ce fût un autre Voltaire. Il reprit sa vie facile et brillante, mêlée d'affaires et de plaisirs, spéculant et négociant, cajolant le comte de Clermont et son secrétaire Moncrif, cultivant le ministre Rouillé, mariant le duc de Richelieu avec Mlle de Guise au grand scandale de la fière famille de Lorraine, soupant et bientôt logeant chez la comtesse de Fontaine-Martel, une femme philosophe qui raffolait du théâtre. Il la déterminait à mourir « dans les règles », c'est-à-dire avec l'assistance d'un prêtre : la Lecouvreur, récemment jetée à la voirie, l'avait persuadé de la nécessité des cérémonies.

Il avait regretté dans la Lecouvreur une grande artiste et une amie, qui peut-être un moment avait été quelque chose de plus pour lui, dans Mme de Fontaine-Martel, une amie dévouée à sa gloire et et qui pensait avec lui. La profonde blessure de cœur fut pour lui la mort du jeune président de Maisons. « La mort de M. de Maisons m'a laissé

dans un désespoir qui va jusqu'à l'abrutissement. J'ai perdu mon ami, mon soutien, mon père. Il est mort entre mes bras, non par l'ignorance, mais par la négligence des médecins. Je ne me consolerai de ma vie de sa perte, et de la façon cruelle dont je l'ai perdu [1]. »

Mais, avec Voltaire, la vie avait vite le dessus. Il n'oublia pas Maisons, il le logea dans le *Temple du goût*. Mais *Ériphyle* ne pouvait attendre : il fallait l'achever, la corriger. Il fallait placer Linant, un jeune homme qui faisait bien les vers, tirer Jore l'imprimeur d'un mauvais pas. Il ne pouvait s'attarder dans la « douceur de pleurer ».

Cependant peu à peu sa fièvre anglaise sortait en écrits dont le public était un peu surpris. Le poète se faisait historien dans le *Charles XII*, historien exact, impartial, justicier, sans flagornerie et sans satire, philosophe sans polémique, qui montrait par un récit vif et coloré ce que peut un grand homme, avide de gloire et de guerre, pour la ruine d'un pays. Shakespearien et républicain dans *Brutus* (joué le 11 décembre 1730), dans la *Mort de César* qu'il n'osait encore risquer à la scène, shakespearien dans *Ériphyle* qui tombait (7 mars 1732), shakespearien encore, mais à la française et galamment, dans cette tendre et brillante *Zaïre* si bien faite pour les dames, chef-d'œuvre du *style Louis XV* dans la tragédie, dont la représentation (13 août 1732) fut un triomphe, il était impatient de risquer une plus grosse partie, et dedire aux Français ses réflexions sur l'Angleterre.

1. T. XXXIII, p. 230.

Il savait bien que tout était suspect venant de lui. Son indignation sur le traitement fait à la Lecouvreur avait failli lui faire une affaire. Il avait dû porter au compte de feu Chaulieu son *Épître à Uranie*. Même son *Charles XII* n'avait pu avoir de privilège : pour bien parler de Stanislas, père de la reine de France, il n'avait pas assez ménagé son ennemi le roi de Saxe, Auguste II. L'épître dédicatoire au marchand Falkener avait attiré des difficultés à *Zaïre*. Un soulèvement général avait accueilli le *Temple du goût*, ce joli spécimen de critique voltairienne, où se mêlaient la tradition classique, le goût mondain et l'humeur personnelle. Il y avait pourtant rentré les griffes. Mais les libertés qu'il prenait si modérément parurent scandaleuses. Les gens de lettres qu'il avait égratignés, crièrent; ceux qu'il avait omis, encore plus. Un grand seigneur se plaignait d'un éloge : sa qualité ne lui permettait pas de recevoir un compliment imprimé.

Voltaire pourtant achève ses *Lettres* sur l'Angleterre, en remet une copie à Thieriot qui se charge de les faire paraître à Londres en anglais et en français, une autre à Jore, un libraire aventurier qui accepte les risques de l'entreprise. Un moment il a espéré un privilège, ou une permission tacite : le cardinal Fleury a ri aux lettres sur les quakers, que Voltaire lui a lues, en faisant des coupures. Le censeur, l'abbé de Rothelin, ne voit de difficulté que pour la XIIIe lettre, la lettre *sur Locke* et sur l'âme. Il faut enfin renoncer à tout espoir d'autorisation ou de tolérance. Voltaire s'indigne : il écrit, sans la publier, sa lettre à un premier commis (juin 1733),

vigoureux plaidoyer pour la liberté de la librairie. Mais en même temps, puisqu'il faut risquer, il double le paquet, et joint aux observations sur l'Angleterre les remarques sur Pascal.

Cependant on commence à causer de cette publication scandaleuse qui se prépare. Les ministres sont inquiets, menaçants. Voltaire prend peur, et résiste à l'impatience de Thieriot et de Jore.

Chaque semaine enlevait de la nouveauté à son ouvrage. Les publications sur l'Angleterre se multipliaient. Sans rappeler les journaux de Hollande, ni les *Lettres* du Suisse Béat de Muralt, qui avait, par sa comparaison des mœurs anglaises et françaises, effarouché l'amour-propre national de l'abbé Desfontaines (1725), sans remonter jusqu'à Boissy, dont le *Français à Londres* avait porté à la scène le contraste de deux peuples, provoquant une riposte de Marivaux[1] (1727), voici que du P. Catrou paraissait une *Histoire des Trembleurs* (début de 1733), et l'abbé Prévost, qui déjà avait dans ses romans utilisé sa connaissance de l'Angleterre, publiait en juin 1733 le premier numéro du *Pour et Contre* où il promettait « d'insérer chaque fois quelque particularité intéressante touchant le génie des Anglais, les curiosités de Londres et des autres parties de l'île, le progrès qu'on y fait tous les jours dans les sciences et dans les lettres ».

Voltaire ne put retenir la traduction anglaise qui parut au milieu d'août 1733. Mais il réussit encore à arrêter les éditions françaises pendant près d'un an.

1. *L'Ile de la raison*, prologue.

Il était en Bourgogne, pour le mariage du duc de Richelieu avec Mlle de Guise, quand il reçut avis qu'une lettre de cachet avait été rendue contre lui (3 mai 1734) : des exemplaires d'une contrefaçon de l'édition de Jore avaient été saisis. Il se hâta de passer en Lorraine. Le Parlement donna un arrêt le 10 juin pour brûler le livre et rechercher l'auteur. Les amis de Voltaire, Mme de Richelieu, Mme d'Aiguillon, le marquis de Matignon, essayèrent d'apaiser le garde des sceaux Chauvelin. Il n'était pas intraitable ; mais le cardinal, dont ce scandale contrariait le despotisme assoupissant, était fâché. Surtout le Procureur général et le Parlement janséniste en voulaient à l'imprudent philosophe. Voltaire dut rester toute une année en Champagne : Paris ne lui fut rouvert qu'en mars 1735, sur la promesse d'être sage. Pendant dix ans, l'arrêt du Parlement fut une menace permanente contre lui.

La persécution fouetta le succès des *Lettres philosophiques*. Cinq éditions s'imprimèrent en 1734, cinq encore de 1734 à 1739. « Quand on annonce l'arrivée de quelque monstre, disait l'abbé Molinier, le public y court avec empressement. L'esprit a ses monstres comme la matière, presque tout le monde a voulu voir ces lettres. »

Voltaire n'a point fait la peinture pittoresque du pays et des mœurs : un fragment qu'on a conservé nous montre qu'il y pensa. L'édition de Jore contient vingt-cinq lettres. Les premières (I-VII) traitent de la religion, et d'abord des quakers (I-IV). Il était allé aux bonnes sources, Barclay, Crœse, Sewel, la vie de Penn ; il avait vu des quakers

à Londres. S'il décrivit leur enthousiasme, leurs assemblées, les aventures de leurs chefs avec une impertinence amusée qui les fâcha, il fit de leur vertu, de leur simplicité évangélique, de leur critique des sacrements et des dogmes un abrégé sympathique que les catholiques sentirent tourné contre leur Église. Ensuite il se moqua largement des anglicans et des presbytériens, mais, à leur occasion, plus largement encore du clergé français, de ses richesses, de ses mœurs mondaines, etc. Il dit un mot des antitrinitaires, et garda un silence de prudence plutôt que d'ignorance sur les déistes, si nombreux alors en Angleterre. Du spectacle de l'Angleterre religieuse, il tirait une conclusion, renouvelée de Bayle et des *Lettres persanes*, mais encore aussi neuve que scandaleuse en France :

« S'il n'y avait en Angleterre qu'une religion, son despotisme serait à craindre : s'il y en avait deux, elles se couperaient la gorge ; mais il y en a trente, et elles vivent en paix et heureuses [1]. »

Amusantes et un peu naïves furent les ripostes des ecclésiastiques français. L'abbé Molinier soupçonnait Voltaire de vouloir « multiplier le quakerianisme » chez nous : il n'y était pas tout à fait. Les jésuites s'occupaient à légitimer les dîmes : « M. de Voltaire ignore donc que l'usage de payer les dîmes aux prêtres remonte aux plus anciens temps, et à celui même d'Abraham et Melchissédec. Le bel esprit n'atteint pas aux faits et à la tradition. » Dans la remarque « sur les Églises où quelques ecclésias-

1. Fin de la lettre VI.

tiques sont assez heureux pour avoir 50 000 livres de rente, et où le peuple est assez bon pour le souffrir », le journaliste de Trévoux entendait « un cri de sédition et de brigandage »; mais, heureusement, ajoutait-il, en France, « le peuple sait vivre, et respecter ses supérieurs ». C'était vrai encore pour cinquante ans.

Trois lettres (VIII-X) caractérisaient le régime politique de l'Angleterre : plus que Rapin Thoyras, Muralt et Montesquieu, Voltaire idéalisait la vie anglaise, la liberté politique, la royauté contenue, l'égalité devant l'impôt, le commerce honoré, les cadets de lords ne dédaignant pas d'être marchands dans la cité, le paysan aisé: il exaltait la grandeur pacifique de ce peuple de négociants, maîtres de la mer et banquiers des princes, gardiens désintéressés de la liberté de l'Europe. Ici point de moqueries : de petites phrases nettes et coupantes, sans réticences et sans voiles.

Un homme, parce qu'il est noble ou parce qu'il est prêtre, n'est point ici exempt de payer certaines taxes.... Tout le monde paie. Chacun donne, non selon sa qualité (ce qui est absurde), mais selon son revenu.

La nation anglaise est la seule de la terre qui soit parvenue à régler le pouvoir des rois en leur résistant.

Ce qu'on reproche le plus aux Anglais, c'est le supplice de Charles Ier, qui fut traité par ses vainqueurs comme il les eût traités s'il eût été heureux [1].

L'abbé Prévost aima mieux ne pas rendre compte de ces lettres qui traitaient de matières délicates. D'autres dénoncèrent les « horribles conséquences »

1. T. XXII, p. 109, 103, 104. Texte de 1734.

de ces maximes faites pour « armer les sujets et fomenter les révoltes ». L'abbé Molinier raillait les grands mots de *liberté* et d'*esclavage* :

« Les fers sont durs à porter, mais heureusement c'est une expression poétique qu'on emploie ordinairement en amour comme en politique, et dont on ne doit pas être plus effrayé en ce pays que les amants ne le sont à Cithère. »

La lettre XI, sur l'*insertion de la petite vérole*, nous introduit à la philosophie anglaise. L'inoculation est un acte de liberté philosophique : on en a la preuve par la riposte qui fut faite à Voltaire : « Le naturel des Français se révolte au système de l'insertion ; nous nous soumettons aux décrets de la Providence ».

Puis venaient les lettres XII-XVII sur Bacon, Locke et Newton : éloge enthousiaste de la méthode expérimentale et de son fondateur Bacon, démonstration par Locke et Newton de ses applications à la métaphysique comme à la physique, vive critique des rêveries scolastiques et des « romans » de Descartes et de Malebranche, énergique défense du principe de Locke, que Dieu tout-puissant a pu donner à la matière, qui ne l'a point nécessairement, la propriété de penser. Ces lettres tombaient au moment où les tourbillons de Descartes régnaient dans l'Académie des sciences, et où les théologiens, inquiets longtemps de la métaphysique cartésienne, y découvraient un spiritualisme qui pouvait se mettre au service de la religion. Malgré l'estime du P. Buffier pour Locke, malgré le livre de Maupertuis sur Newton, les Français demeuraient attachés, un peu

par amour propre national, à leur Descartes. Cependant une disposition générale à se défier de la métaphysique se répandait; les physiciens et les géomètres prenaient chaque jour plus de crédit, et les gens du monde et les femmes entendaient avec plaisir que ces philosophies où l'on se cassait la tête n'étaient que du vent. Le public était prêt pour Voltaire.

Après la religion, la politique et la philosophie, la littérature avait son tour : dans cinq lettres (XVIII-XXII), Voltaire traitait de la tragédie, de la comédie, de la poésie: il présentait Shakespeare, Otway, Dryden, Addison, Wycherley, Van Brugh, Congreve, Rochester, Waller, Butler, Swift, Pope, les caractérisant rapidement et mêlant les extraits aux jugements. Il notait le manque de goût, l'irrégularité des poètes anglais, mais leur vigueur de génie, leur style « ampoulé, trop hors de la nature, trop copié des écrivains hébreux », mais leur naturel, leur impétuosité d'imagination, leur énergie souvent sublime. Il marquait le rapport de leur littérature avec l'organisation politique : la liberté a mis son empreinte sur les écrits des poètes anglais, et elle est cause que les lettres sont en honneur dans un pays où « communément on pense[1] ».

Enfin Voltaire (lettres XXIII-XXIV) regardait la littérature du point de vue social, pour admirer la considération dont les gens de lettres jouissaient en Angleterre, les emplois et les dignités où ils parvenaient, tandis qu'en France... Il comparait l'or-

1. T. XXII, p. 162.

ganisation de la Société royale de Londres à celle de nos Académies : ici, malgré les critiques qu'il faisait, il donnait l'avantage à la France. Il exprimait, dans cette dernière lettre, un point de vue cher au XVIIIe siècle, et vrai alors : c'est le siècle des académies ; elles y furent réellement des foyers de vie intellectuelle et scientifique, à la fois des ateliers de recherche et des établissements d'enseignement supérieur. Voltaire en jugeait bien ainsi, et voulait les rendre encore plus utiles, surtout l'Académie française.

Ici finissent à vrai dire les *Lettres anglaises*. La XXVe de l'édition de Jore nous donne 57 remarques sur Pascal, qui furent complétées en 1742 : elles sortent de la même inspiration qui a dicté la lettre sur Locke.

L'adversaire était bien choisi. Cet homme, « que les petits esprits osent à peine examiner », était le seul apologiste de la religion révélée qui comptât dans la littérature française et pour le grand public, le seul qui prouvât non pas le Dieu commun aux chrétiens et aux déistes par des arguments philosophiques et communs aussi, mais Jésus-Christ et les mystères incompréhensibles par une méthode particulière. A force de génie, il avait fait croire qu'il avait réussi sa démonstration. En s'attaquant à lui, quelque précaution que prît Voltaire dans le choix des passages, c'était bien la religion qu'il prenait corps à corps. Voilà pourquoi cette XXVe lettre aggrava singulièrement son cas, sauf aux yeux des jésuites qui avaient leurs raisons pour être indulgents à un censeur de Pascal.

Bouillier méprisait l'audace de Voltaire, « un papillon qui s'attaquerait à l'oiseau de Jupiter ». Sans égaler quelques remarques rapides à un ouvrage de méditation profonde, ni le bon sens de Voltaire au génie ardent de Pascal, en reconnaissant dans la critique des *Pensées* des légèretés et des méprises, on ne peut pas ne pas voir que pourtant en plus d'un cas Voltaire a raison contre Pascal. Il a raison en contestant des subtilités chimériques ou fragiles d'argumentation. Il a raison, pour quiconque n'est pas catholique ni chrétien, dans son jugement de la nature et des fins de l'homme. Il a raison surtout, selon l'esprit de son temps, pour quiconque n'est pas janséniste. Le XVIIIe siècle français ne peut pas trouver la vie mauvaise et la raison impuissante. Les Jésuites ici donnent raison à Voltaire contre Pascal; du moins ils admettent que *rationnellement* Voltaire a raison de dire que l'homme peut être ce qu'il est sans la chute, et que seule la *foi* nous assure du péché originel. Le protestant Bouillier ne défend Pascal contre Voltaire qu'en l'atténuant, qu'en effaçant les caractéristiques personnelles de l'*Apologie*.

Les *Lettres philosophiques* furent un grand événement dans la vie intellectuelle du XVIIIe siècle. On peut dire qu'elles ne contenaient rien de nouveau, puisqu'on avait déjà parlé en France de Locke et de Newton [1], et des quakers, et du Parlement anglais, et de Shakespeare, et même de l'inoculation. Cependant c'est un ouvrage très neuf et qui fait date.

1. Voltaire s'est instruit sur Newton dans Pemberton, dans Fontenelle, et chez Maupertuis : c'est ce dernier qui l'a converti.

Mieux que le *Charles XII*, il fut une révélation de la prose voltairienne, limpide, alerte, aiguisée, incomparable filtre d'idées, et mousse piquante d'esprit. Nous sommes tentés aujourd'hui de dire : clarté superficielle, agrément léger. L'abbé Prévost, pourtant, trouvait les lettres sur Locke et Newton trop *sérieuses*, pas assez *égayées* de *fiction agréable*. Voltaire n'est pas un pur artiste qui écrit pour se contènter. Il prend la mesure du public qu'il veut gagner.

Dans ces *Lettres*, la philosophie rejetait les attitudes détachées et les malices couvertes de Bayle, les déguisements de Fontenelle et de Montesquieu : elle entrait en scène, hardiment, simplement; elle se présentait à visage découvert, avec son arme empoisonnée, cette *ironie perpétuelle* qui exaspérait le Procureur général.

Voltaire exerçait son droit de penser tout haut sur toutes les choses jusque-là soustraites à la discussion publique. Dans l'assoupissement où le vieux cardinal de Fleury s'efforçait de tenir les esprits, ce fut comme un coup de clairon. Ces insolentes lettres indiquaient tout un programme révolutionnaire. Ce n'est plus ceci ou cela, une critique partielle et décousue : Voltaire ramasse tout, liberté politique, liberté religieuse, liberté philosophique, amélioration de la vie humaine, méthode expérimentale, valeur sociale de l'esprit. L'optique même de Newton n'est plus quelque chose d'innocent : elle apparaît moins dans son résultat que dans sa méthode, comme une conquête de la liberté scientifique. En liant Newton et Locke à Bacon, il fait surgir, au-dessus des

sciences acceptables chacune à part pour la religion, la notion menaçante de la science, une dans son esprit et dans sa méthode. De toutes ses remarques sur l'Angleterre, il fait un bloc qu'il jette sur les institutions fondamentales de la France. Otez ce qu'il critique : l'unité religieuse oppressive, la richesse du clergé, sa puissance politique; le despotisme royal; les privilèges de la noblesse. Supposez ce qu'il désire : l'égalité du marchand et du noble, la proportionnalité de l'impôt, la séparation de la foi et de la raison, la souveraineté de la méthode expérimentale, la liberté de la science et de la littérature. Que reste-t-il de la France de Louis XV? N'y a-t-il pas toute une révolution dans ce programme?

Les *Lettres philosophiques* sont la première bombe lancée contre l'ancien régime. Voilà pourquoi elles arrachèrent le Parlement aux disputes sur la Bulle et le coalisèrent, pour les étouffer, avec la cour protectrice des évêques et des jésuites.

Voilà pourquoi les bons Pères qui ne désespéraient pas encore de leur élève — puisqu'il n'aimait pas Pascal — trouvèrent la suppression de son livre *fort sage*.

Jansénistes, ultramontains et ministres avaient pour la première fois aperçu la figure nouvelle du *philosophe*.

Qu'est-ce donc qu'un *philosophe*?... C'est une espèce de monstre dans la société qui ne doit rien aux mœurs, aux bienséances, à la politique, à la religion : il faut s'attendre à tout de la part de ces messieurs-là [1].

1. L'abbé Molinier, p. 81.

CHAPITRE III

VOLTAIRE A CIREY. — PHYSIQUE ET MÉTAPHYSIQUE[1]

Malgré la permission du lieutenant de police, le séjour de Paris était mauvais pour Voltaire. Il se décida à demeurer au château de Cirey, où il avait attendu la fin de l'orage : Cirey-sur-Blaise, dont la jeune et mondaine nièce du poète, Mme Denis, peint avec horreur la « solitude effrayante pour l'humanité, à quatre lieues de toute habitation, dans un pays où l'on ne voit que des montagnes et des terres incultes », est en réalité dans une jolie vallée, fraîche et verte, enserrée entre deux coteaux qui portent de grands bois ; le charbon qu'ils fournissaient alimentait quelques forges, aujourd'hui abandonnées.

1. Desnoiresterres, *Voltaire à Cirey.* — Longchamp (et Wagnière), *Mémoires sur Voltaire*, 2 vol. 1825. — E. Asse, *Lettres de Mme du Châtelet*, 1882 ; *Lettres de Mme de Graffigny*, etc., 1879. — Léouzon Le Duc, *Voltaire et la police*, 1867. — *Mém. de la soc. des lettres de Saint-Dizier*, 1892-1894 (abbé Piot, *Cirey-le-Château*) — Duc de Broglie, *Frédéric II et Louis XV*, 1885. *Revue d'histoire littéraire*, 1902 (P. Bonnefon, *Sur Voltaire et J.-B. Rousseau*). — Dubois-Raymond, *Voltaire comme homme de science*, trad. Lépine, 1869. — Saigey, *les Sciences au XVIIIe siècle* ; *la physique de Voltaire*, 1873.

L'endroit est charmant, mais en effet assez retiré, en dehors des grandes voies de communication; par Saint-Dizier, on était à deux pas de la frontière du Barrois, et à la première alerte on passait des États du roi de France dans le domaine du duc de Lorraine. Cirey était le repos, l'étude et la sécurité.

Il était l'amour aussi, du moins au début. La marquise du Châtelet, à qui cette terre appartenait, après avoir tâté de quelques amants, était devenue en 1733, à vingt-sept ans, la maîtresse du poète. Après le mystère de l'auberge de Charonne où ils allaient manger des fricassées de poulet, et celui des parties carrées chez Voltaire avec la duchesse de Saint-Pierre et M. de Forcalquier, la liaison devint publique, et, par sa durée, respectable, selon les mœurs du monde.

> Représentez-vous une femme grande et sèche, le visage aigu, le nez pointu; voilà la figure de la *belle Émilie* : figure dont elle est si contente, qu'elle n'épargne rien pour la faire valoir : frisures, pompons, pierreries, verreries, tout est à profusion; mais comme elle veut paraître belle en dépit de la nature, et qu'elle veut être magnifique en dépit de la fortune, elle est obligée, pour se donner le superflu, de se passer du nécessaire, comme chemises et autres bagatelles [1].

C'est une femme qui parle ainsi, et c'est Mme du Deffand : deux raisons d'en rabattre. Point du tout laide, et même fort agréable, Mme du Châtelet était certainement coquette, aimant la parure, de tempérament ardent, et hardiment, aristocratiquement impudique, jusqu'à se baigner devant un valet de chambre, qui n'était pas pour elle un homme. Elle était assez joueuse.

1. Mme du Deffand, *Corresp. complète*, t. II, p. 762.

Elle savait le latin, l'italien, l'anglais. Elle était passionnée pour les mathématiques, la physique, la métaphysique, et les comprenait. Elle lisait Leibniz, et avait pour amis Maupertuis et Clairaut. Elle « pensait ». Une autre bonne langue du siècle dit qu'elle faisait tous les ans la revue de ses principes. Elle écrivait sur des matières de science et de philosophie. On l'estimait pédante. Elle était sincèrement sérieuse. Elle préférait l'application de l'esprit aux bagatelles de la société Elle n'était pas dévote, ni même croyante. Elle n'était ni tracassière, ni médisante, ni méchante. Comme la maîtresse de M. de Mopinot, elle eût pu dire qu'elle entendait que, sauf au lit, on la traitât en homme. Elle avait l'esprit viril, le cœur viril : droite, sûre, capable d'actif dévouement; à tout prendre, valant mieux que les femmes qui se moquaient d'elle.

Voltaire vint donc loger en son château, à côté du discret marquis : c'était encore régulier alors. Il fit ménage commun avec eux, leur avançant de l'argent dans leurs embarras, embellissant la maison où il fit construire pour lui une galerie avec une porte d'un joli goût *rococo*, un peu trop richement chargée de toute sorte d'ornements, attributs et devises.

Dans cette retraite, point de tumulte mondain, point de défilé de visiteurs. On vit en famille, Monsieur, Madame, l'ami, le fils, le précepteur Linant, pauvre diable qu'on ne renvoie pas parce qu'il ne trouverait pas ailleurs à vivre, la sœur du précepteur qui n'est guère moins paresseuse et incapable que lui, et qu'on garde également par pitié, quelque voisin ou voisine comme le « gros chat » Mme de

Champbonin, ou le vieux cousin Trichâteau. Voilà l'ordinaire de Cirey.

Les dix ou douze années que Voltaire y passa sont des années de travail fécond. Son amie se fit sa modératrice. Elle le disputa au public, aux tentations de la popularité bruyante; elle le voulait tout à elle, mais c'était pour lui aussi qu'elle l'empêchait d'écrire des choses dangereuses, qu'elle les mettait sous clef sévèrement, *Métaphysique* ou *Pucelle*, quand elles étaient écrites. Elle le tirait vers les besognes moins scabreuses, vers les études qu'elle aimait. Elle l'appliquait aux sciences, aux calculs, aux expériences. Il cédait; sa curieuse intelligence s'élançait toujours allègrement en tout sens. Mais il ne pouvait résister à son plaisir et à sa destinée. Il ne pouvait renoncer à la poésie, ni à l'histoire. Son esprit ne se tenait pas sous le boisseau : imprimé ou manuscrit, il fallait qu'il amusât le monde, ou le scandalisât, qu'il fît sonner le nom de Voltaire. La pauvre femme s'en désespérait.

Le repos de Voltaire fut un repos mobile et orageux, comme son humeur, étrangement mêlé de succès éclatants, d'études fiévreuses, de polémiques effrénées, d'alertes, de fuites, d'élans ambitieux vers les grands théâtres de Paris ou de la cour, ou vers les flatteuses amitiés des princes.

Il dotait ses nièces. Il écrivait. Il faisait des tragédies touchantes et terribles, *Alzire*, *Mahomet*, *Mérope*. Il rimait des stances, des odes, des épîtres surtout, que le marquis du Châtelet n'était pas toujours content de voir courir, lorsqu'elles célébraient trop vivement la belle Émilie. Ensemble se bâtis-

saient les folies de *Jeanne*, et les *Discours en vers sur l'homme*. La vie est bonne dans le paradis de Cirey : Voltaire est optimiste, il fait le *Mondain* :

Oh! le bon temps que ce siècle de fer,

où l'on a du champagne et du café, l'argenterie de Germain et les tapisseries des Gobelins, la musique de Rameau et les filles de l'Opéra. Par malheur, il en méprise Adam qui n'était pas raffiné, et le paradis terrestre qui n'était pas confortable. Les théologiens aboient, et le poète court jusqu'en Hollande.

Une douceur glorieuse lui vint des avances du prince royal de Prusse, ami des arts et de la philosophie, et fort maltraité pour ces amours par son père le roi sergent. Frédéric entama une correspondance active avec Voltaire, dont il fit son maître d'orthographe et de poésie françaises, un maître illustre et gratuit qui se payait en compliments et en petits cadeaux. Kaiserling était dépêché en ambassade à Cirey pour remettre au poète, à l'ami du prince, une écritoire avec des vers; la comédie, le feu d'artifice et une illumination célébrèrent l'envoyé, et cette nouveauté sociale, un fils de roi faisant sa cour à un homme d'esprit.

Avec son amie, Voltaire étudie la physique, achète des appareils à l'abbé Nollet, installe des fourneaux, observe, expérimente. Ils envoient des mémoires à l'Académie des sciences, qui ne les couronne pas. Voltaire se jette dans la métaphysique, il en écrit, il en dispute avec la marquise, avec le Prince. Il pousse vigoureusement son *Siècle de Louis XIV*. Et comme il lui reste sans doute de l'énergie inem-

ployée, il ne laisse passer aucune occasion de querelle et de bruit. Procès contre ce « fripon » de Jore, et sentence équivoque qui déboute le libraire en éclaboussant l'écrivain. Échanges virulents de diffamations imprimées avec le vieux Jean-Baptiste Rousseau. Guerre surtout contre l'abbé Desfontaines, à qui il assène le *Préservatif*, et dont il essuie la *Voltairomanie* : toute cette boue qu'ils remuent avec tant d'entrain, fait mal au cœur aux honnêtes gens, et Voltaire y perd plus que le « folliculaire ». Le service essentiel qu'il avait rendu à l'abbé en le tirant de Bicêtre où il avait été mis pour une fâcheuse affaire de mœurs [1], les très réels mauvais procédés de l'obligé, qui se libéra trop vite de la reconnaissance et de tous ménagements, disparurent dans un amas d'imputations grossières ou calomnieuses qui salirent surtout celui qui les écrivait. L'espèce de rétractation qu'il finit par tirer de Desfontaines ne raccommoda pas sa considération moins entamée par les injures de son ennemi que par le scandale de ses propres fureurs sans dignité, par ses clameurs à la police, à la magistrature, aux ministres, par les coalitions d'amis et de clients qu'il ameutait, et par le lamentable incident de Thieriot, qui ne voulut pas marcher, laissant incertain si c'était un scrupule d'honneur ou une lâcheté égoïste qui le retenait. Le public oublia le fond du débat, et sur les accessoires prit le droit de mépriser Voltaire.

Il eut un autre profond dégoût du gouvernement

1. Son dossier est inquiétant. *Arch. de la Bastille*, XII.

qui supprima un recueil où avaient paru de fort innocents morceaux du *Siècle de Louis XIV*. De dépit, et convaincu que l'histoire ne pouvait s'écrire en France, il laissa l'ouvrage à demi achevé, et entreprit à huis clos, pour Émilie toute seule, l'étude de l'histoire universelle. Plus dangereuse fut l'affaire de *Mahomet* qui, accueilli à Lille en 1741 par un enthousiasme universel, fit l'effet à Paris l'année suivante d'une impiété infâme : il fallut retirer la pièce pour empêcher le Parlement et son Procureur général de réveiller l'arrêt des *Lettres anglaises*.

Vers 1739, Voltaire devient très voyageur. Un procès de son amie les conduit ensemble à Valenciennes, à Bruxelles, à La Haye. Il fait imprimer dans cette dernière ville la belle réfutation de Machiavel, que le prince de Prusse avait composée, et il s'emploie sans succès à la supprimer, sur la demande de Frédéric, qui, devenu roi, ne se sent pas du tout disposé à pratiquer les maximes de son livre. Un peu désabusé de la philosophie des souverains, Voltaire ne résiste pas à l'amitié du conquérant de la Silésie. Il va le voir à Clèves, à Rheinsberg; il pousse jusqu'à Berlin en 1740.

Il y retourne en 1743, par un revirement de fortune, avec une mission du gouvernement français. Il s'agissait de décider le roi de Prusse, notre ancien allié, qui nous avait cyniquement lâchés, une fois nanti de la Silésie, à reprendre les armes pour nous aider : l'affaire n'était pas facile. Voltaire y échoua, ni plus ni moins que les diplomates de profession. Mais il fut comblé de caresses : même pour l'avoir tout à lui, le roi de Prusse essaya une petite trahison

qui devait brouiller Voltaire avec le ministère français. La cause était si flatteuse, que le poète passa sur le procédé.

Tout s'embellissait pour lui dans la joie de respirer l'air d'une cour. Il était en grande familiarité avec les sœurs du roi; il allait passer deux semaines chez l'originale Wilhelmine, margrave de Baireuth, qui lui montrait son petit Versailles, son *Ermitage*; il en revenait étourdi d'opéras, de comédies et de chasses, et l'âme charmée. Il fleuretait avec la future reine de Suède, la princesse Ulrique, et lui servait un madrigal exquis qui, du point de vue du protocole, parut impertinent :

Souvent un peu de vérité
Se mêle au plus grossier mensonge;
Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,
Au rang des rois j'étais monté.
Je vous aimais, princesse, et j'osais vous le dire!
Les dieux à mon réveil ne m'ont pas tout ôté :
Je n'ai perdu que mon empire [1].

Que Cirey, ce jour-là, et l'incomparable marquise étaient loin.

La pauvre femme avait le cœur serré en voyant avec quelle facilité son amant la laissait là pour des princes, ou pour des comédiennes, pour Frédéric ou pour la Gaussin [2]. Il lui revenait pourtant. Il avait toujours de l'affection pour elle. Mais il ne pouvait plus se plaire dans cette liaison et à Cirey, qu'à la condition de s'échapper sans cesse. Il était las de la retraite et las du tête-à-tête. Il avait envie de jouir de sa gloire. A la première de *Mérope*

1. X, 528.
2. *Arch. de la Bastille*, XII, 24.

(20 fév. 1743), il avait paru dans la loge de Mmes de Boufflers et de Luxembourg, et il avait baisé la main de celle-ci aux applaudissements enthousiastes du public. Depuis les jours de *Zaïre*, il n'avait pas connu pareil triomphe. Ces joies l'enivraient, et lui faisaient trouver fade la paix du vallon écarté où l'amour le rappelait.

Voilà comme à vol d'oiseau ces dix ans de la vie de Voltaire. Si nous voulons le voir de plus près dans son intérieur, suivons cette « caillette » de Mme de Graffigny qui vint de Lorraine à Cirey en 1738. Voltaire, élégamment vêtu et bien poudré, la reçoit avec de grandes embrassades, pleure à ses malheurs. Il lui montre sa chambre, ses tableaux, ses porcelaines, ses bijoux, ses pendules, sa vaisselle d'argent : il a en tout « un goût extrêmement recherché ». Dans sa galerie elle voit ses livres, ses instruments de physique. L'appartement d'Émilie est magnifique aussi, et rend la visiteuse plus sensible à la « saloperie repoussante » du reste du château.

Elle soupe chez Voltaire. Le valet de chambre du poète se tient derrière sa chaise ; on lui passe tout « comme les pages aux gentilshommes du roi » ; Voltaire ne reçoit rien d'une autre main.

Le souper est « propre et délicat », assaisonné de ces « discours charmants, discours enchanteurs » qui parfois le prolongent jusqu'à minuit. « De quoi ne parla-t-on pas? Poésie, sciences, arts, le tout sur le ton de badinage et de gentillesse. »

Parfois Voltaire lit à la dame enthousiasmée son *Siècle de Louis XIV*, sa *Mérope*, des épîtres, ses *discours* sur l'homme, sa *Pucelle*. On joue la comédie

sur le joli petit théâtre qui est installé dans le grenier : « les décorations sont en colonnades avec des pots d'orangers entre les colonnes ». Une seule loge, où la dame du château peut monter de sa chambre par un escalier dérobé. Des peintures claires et lestes décorent les murs. A peine arrivée, Mme de Graffigny reçoit un rôle. On joue *l'Enfant Prodigue*, et l'on répète *Zaïre* qu'on jouera le lendemain. C'est par moments une fièvre. « Dans les vingt-quatre heures nous avons répété et joué trente-trois actes, tant tragédies, opéras, que comédies ». Quand le théâtre chôme, on a les marionnettes, « la pièce où la femme de Polichinelle croit faire mourir son mari en chantant *fagnana! fagnana!* » Ou bien Voltaire donne la lanterne magique « avec des propos à mourir de rire », où il met amis et ennemis, Richelieu avec Desfontaines.

Au milieu de ces folies, un travail forcené. A l'ordinaire Mme du Châtelet y passe la nuit; elle dort deux heures. Voltaire s'enferme tout le jour chez lui, arrive parfois au milieu du souper, et court au sortir de table se remettre à son secrétaire. Mais il a ses détentes, des moments délicieux. Il est « aussi aimable enfant que sage philosophe ». Pourtant « furieusement auteur »; il ne faut louer personne devant lui, et il entre en fureur au nom de Rousseau.



Il est enfant gâté, boudeur. Il boude pour un verre de vin du Rhin que Mme du Châtelet veut l'empêcher de boire, parce qu'il lui fait mal, pour un habit qu'elle veut lui faire ôter. Ils se querellent en anglais à tout propos.

Il est déjà l'éternel malade, se droguant à sa fan-

taisie, buvant du café, et dès qu'il est en train, oubliant toutes ses maladies dans un pétillement de malice et de gaieté.

Mais voilà que Voltaire et Émilie se mettent dans la tête que la visiteuse a envoyé à ses amis des morceaux de *Jeanne*, de la dangereuse *Jeanne.* Ils prennent peur, elle essuie des scènes terribles, de la dame surtout; elle en sort brisée, en larmes, avec la fièvre, obligée de s'aliter. L'indiscrétion ne vient pas d'elle : on s'excuse, on la caresse. Mais le charme est rompu. Elle s'échappe de cet enfer qu'elle a pris d'abord pour un paradis.

Dans la multitude d'écrits de toute sorte que Voltaire compose à Cirey, ceux qui donnent une couleur à cette période de sa vie sont les écrits de métaphysique et de science.

Sous l'influence de Mme du Châtelet, il voulut « se rendre compte de ses idées » sur Dieu et sur l'âme, et fit en 1734 un *Traité de Métaphysique* qu'elle l'empêcha de publier : il eût fait un beau tapage. Son amie est leibnitienne : il marche, lui, sur les pas du « sage » Locke et des Anglais.

Il croit à Dieu. Il en a des preuves qui le contentent, la preuve qui se tire de l'ordre du monde, celle qui se fait par la nécessité du premier moteur. Il est nettement « cause-finalier »[1]. De la preuve morale, de la nécessité d'une sanction du bien et du mal, il n'est pas question. Pour Voltaire et son amie, la métaphysique est l'introduction à la physique, Dieu est la première vérité de la physique.

1. XXII, 200.

Dieu est une hypothèse nécessaire. « Dans l'opinion qu'il y a un Dieu, il se trouve des difficultés, mais dans l'opinion contraire, il y a des absurdités [1]. » Et ainsi « de doute en doute », on arrive à « regarder cette proposition *il y a un Dieu* comme la chose la plus vraisemblable que les hommes puissent penser [2] ». Ce Dieu-là ne fera jamais de martyrs, ni de bourreaux. Il s'installe dans l'esprit comme la notion de l'atome. Ce n'est point une réalité mystique.

A ce Dieu s'attachent les lois nécessaires de l'univers, on ne sait rien d'ailleurs de sa nature et de ses attributs. Toutes les disputes sur la Providence et la justice de Dieu sont oiseuses. Au pessimisme janséniste, Voltaire objectait tout à l'heure que l'homme n'est pas si misérable que le faisait Pascal. A l'optimisme leibnitien, il répond maintenant : D'où savez-vous que les choses ne pourraient être mieux? Le monde est ce qu'il peut. La vie n'est ni très bonne ni très mauvaise : elle est tolérable, puisqu'en général on la tolère. Ce qu'on appelle *le mal* sont des effets naturels des lois générales : la mort est exactement du même ordre que la naissance, et celle-ci implique celle-là. Il faut accepter la vie, la nature et leurs conditions, et les utiliser au mieux. C'est déjà la philosophie de *Candide*, mais avec un accent moins sarcastique, avec un plus souriant consentement à la médiocrité du monde. A cette date, Leibniz choque moins fortement Voltaire que ne fait Pascal; et sur le jansénisme encore effervescent, il jette le *Mondain*.

1. XXII, 201.
2. XXII, 202.

Pour l'âme, l'attitude de Voltaire est nette : « Je n'assure point que j'aie des démonstrations contre la spiritualité et l'immortalité de l'âme; mais toutes les vraisemblances sont contre elles[1] ». Il reprend la proposition de Locke que Dieu a pu donner à la matière la propriété de penser. Proposition contradictoire pour un cartésien, qui définit la matière par l'étendue; pour Voltaire, non; car il a commencé par nier que l'étendue fût l'essence de la matière. Ces noms incompréhensibles de *matière* et d'*esprit* ne sont pour lui que les termes généraux sous lesquels nous classons deux ordres de propriétés qui peuvent se rapporter à une substance unique.

Mais pourquoi faire intervenir Dieu? pourquoi ne pas admettre, avec Collins, que la pensée peut se produire naturellement « par une structure et une organisation particulières de la matière[2] »? C'est que si la substance qui possède les propriétés matérielles pouvait, en se modifiant, produire la pensée sans un don spécial de Dieu, ce Dieu lui-même disparaîtrait, l'intelligence organisatrice se confondrait dans le monde organisé, et le panthéisme sortirait du déisme : or Voltaire redoute le spinozisme.

L'immortalité, rationnellement inintelligible, est une hypothèse inutile à la société.

Sur la liberté, Voltaire est dans un grand embarras. Il ne professe pas le déterminisme rigoureux qu'il expliquera trente ans plus tard, en avouant que ses idées ont changé[3]. Il admet la liberté. Il consent

1. XXII, 215.
2. 1re Rép. à Clarke, p. 113.
3. XXVI, 57.

qu'elle se prouve par le sentiment qu'on en a. Elle est pour lui, comme pour Shaftesbury, la volonté réfléchie qui commande aux sens, résiste aux passions, et suit la raison. Elle est « limitée, variable, en un mot très peu de chose, parce que l'homme est très peu de chose [1] » : elle est « la santé de l'âme [2] », souvent altérée, jamais parfaite. Mais les motifs ne déterminent-ils pas la volonté? Justement, et de ce qui pour Collins établit le déterminisme moral, il fait avec Chubb le signe de la liberté. « J'obéis nécessairement, mais de bon gré, à cet ordre de ma raison [3] ». C'est-à-dire que la liberté n'est que l'adhésion consciente aux motifs clairement conçus, la détermination intellectuelle substituée à la détermination instinctive ou passionnelle.

Cependant nous ne pouvons choisir que ce que nous choisissons. Et Voltaire finit par restreindre la liberté, selon la définition de Locke, au « pouvoir de faire ce qu'on veut [4] ». Je veux marcher, parce que je me représente l'agrément ou l'utilité de marcher. Je suis libre, si je ne suis ni perclus ni prisonnier.

Quand on en est là, on ne retient guère que le mot de *liberté* : on est tout près de la nier. Voltaire, dès 1740, après avoir exposé le système de Clarke, ajoutait :

Il faut avouer qu'il s'élève contre l'idée de liberté des objections effrayantes... Il faut convenir qu'on ne peut guère

1. XXII, 414.
2. XXII, 218.
3. XXII, 414.
4. IX, 388; XXII, 416.

répondre que par une éloquence vague aux objections contre la liberté[1].

En réalité, il a moins changé d'avis qu'il ne pensait : il a surtout osé se mettre d'accord avec lui-même. Il fallait bien, à la fin, en venir à la morale : mais Voltaire ne construit pas une métaphysique des mœurs ; il esquisse une morale tout expérimentale et positive. Il n'y a ni bien ni mal absolus, ni idées morales innées. La vertu est : 1° l'obéissance aux lois ; 2° la conformité de nos actions au bien général ; 3° la conformité de nos actions à certains sentiments naturels qui résultent chez tous les hommes de la communauté d'organisation et des conditions générales d'existence[2]. Parmi les sentiments naturels à tous les hommes, ceux-là sont vertueux, selon la classification de Shaftesbury, qui tendent au bien de la société.

Mais comment la vertu peut-elle être l'obéissance aux lois ? Si c'est vrai, le Procureur général était vertueux en faisant brûler les *Lettres anglaises*. Le magistrat qui fait appliquer les lois est plus vertueux que l'écrivain qui imprime malgré les lois des pensées contraires aux lois. Voltaire entend que l'obéissance aux lois est le ciment de la société, donc un sentiment utile, donc, en soi, vertueux ; que, dans l'opinion des hommes, le citoyen qui vit conformément aux lois de son pays, est réputé vertueux. Cela n'empêche ni n'interdit l'effort pour amener les lois imparfaites à réaliser plus exactement les senti-

1. XXII, 416.
2. XXII, 224-226.

ments naturels d'humanité et de justice, et l'utilité commune du corps social.

D'ailleurs, avec Shaftesbury, et plus vivement, Voltaire rejette les sanctions religieuses, invraisemblables, et surtout inutiles : la peur de l'autre monde a-t-elle jamais retenu un conquérant? Il faut se contenter des sanctions humaines et sociales : la crainte des châtiments, le respect de l'opinion qui distribue estime ou mépris. Comptons aussi que les honnêtes gens ont un goût naturel de la vertu, c'est-à-dire que, dans le développement normal d'une nature saine, les sentiments sociaux ont une réelle puissance. Comptons aussi sur l'éducation pour entretenir et fortifier ces sentiments.

Sanctions incomplètes, incertaines, fragiles. Mais l'homme est incomplet, incertain, et fragile. Il ne peut construire que selon ce qu'il est.

Dans sa *Métaphysique de Newton*, Voltaire ajoutera un examen des hypothèses fondamentales de la science[1]. Tantôt exposant, tantôt interprétant Newton et Clarke, combattant Descartes et Malebranche, et surtout Leibniz, dont il voudrait désabuser Émilie, tout plein de Bayle, Locke, Collins, Chubb, librement éclectique en suivant les Anglais, il admet l'atomisme, l'immutabilité des espèces avec une évolution limitée en partant d'une organisation dès le principe infiniment variée.

Ce qu'il y a pour nous de plus intéressant dans la métaphysique de Voltaire, c'est sa méthode, qu'il emprunte aux déistes anglais. En voici les articles essentiels.

1. XXII, p. 427-438.

1° *Séparation et indépendance de la raison et de la foi.* « Il ne m'appartient que de penser humainement. Les théologiens décident divinement. C'est tout autre chose. La raison et la foi sont de nature contraire[1]. » Collins disait : « La raison ne démontre ni l'immatérialité, ni l'immortalité de l'âme : je doute comme philosophe, et je crois comme chrétien[2] ». Cette attitude, plus politique que rationnelle, ne doit pas se juger dans l'abstrait. Elle est relative aux circonstances du siècle. C'est un *modus vivendi*, un concordat, si l'on veut, que la libre pensée offre aux Églises encore puissantes. En faisant mouvoir la raison et la foi sur des plans différents, on tâchait, sans limiter ni contester l'autorité religieuse, d'assurer à l'esprit humain une liberté de recherches illimitée.

2° *Extension de la méthode expérimentale à la métaphysique.*

J'en appelle à votre conscience, dit Voltaire à Leibniz, à propos des monades, ne sentez-vous pas combien un tel système est purement d'imagination[3] ?

Faisons exactement l'analyse des choses, et ensuite nous tâcherons de voir, avec beaucoup de défiance, si elles se rapportent à quelques principes[4].

Je ne puis faire autre chose que de me servir de la voie de l'analyse qui est le bâton que la nature a donné aux aveugles ; j'examine tout partie à partie, et je vois si je puis ensuite juger du total[5].

Quand nous ne pouvons nous aider du compas des mathématiques ni du flambeau de la physique, il est certain que nous ne pouvons faire un seul pas[6].

1. XVII, 149.
2. *Essai sur la nature et la destination de l'âme humaine*, p. 16.
3. XXII, 434.
4. XXII, 203.
5. XXII, 209.
6. XXII, 204.

Si l'on veut savoir ce que Newton pensait sur l'âme, et sur la manière dont elle opère, et lequel de tous ces sentiments il embrassait, je répondrai qu'il n'en suivait aucun. Que savait donc sur cette matière celui qui avait soumis l'infini au calcul et qui avait découvert les lois de la pesanteur? Il savait douter [1].

Voltaire ne rejette pas la métaphysique : il consent à spéculer sur Dieu, sur l'âme, sur la liberté : car *j'étais jeune alors*, écrira-t-il en 1771. Mais il estime que la métaphysique consiste à raisonner de ce qu'on ne sait pas. Il faut donc être très prudent, rassembler des faits et en tirer quelques inductions, faire des hypothèses simples, claires, économiques, et surtout ne pas y passer trop de temps.

Il laïcise la métaphysique; il la détache de la théologie dont il ne garde qu'un *minimum* qu'il ne voit pas d'avantage à éliminer, le concept ou le mot de Dieu. Il en fait un prolongement de la science. Il demande aux sciences toutes les réponses qu'elles peuvent fournir aux questions métaphysiques, et il leur attribue beaucoup des problèmes que les philosophes avaient toujours cru leur appartenir exclusivement. Il conçoit des sciences à faire pour éclaircir des doutes qu'en vain les systèmes croient résoudre : psychophysiologie, psychologie de l'enfant, psychologie des animaux. Et s'il est souvent léger, c'est en n'attendant pas que ces sciences lui offrent de bonnes collections de faits contrôlés, et en précipitant ses conclusions sur quelques observations incomplètes ou douteuses.

Avec Voltaire, la science passe au premier plan,

1. XXII, 427.

et occupe la place que la métaphysique avait tenue jusque-là. Il aide ainsi au mouvement général qui depuis le début du siècle portait les esprits vers l'étude des sciences. La littérature, comme la métaphysique, leur cédait du terrain. La culture des gens du monde devenait scientifique. Fontenelle faisait lire l'astronomie aux dames. Montesquieu dissertait à l'académie de Bordeaux sur les glandes rénales et sur la cause de l'écho. L'abbé Nollet faisait avec le plus grand succès, pendant plusieurs années, depuis 1735, un cours de physique newtonienne avec de curieuses expériences qui attirèrent un nombreux public, même des dames. Un peu plus tard, Rouelle, apothicaire du roi, ouvrira un cours de chimie au Jardin du Roi : c'est là que le fermier général Dupin de Francueil mènera Jean-Jacques Rousseau.

Les ecclésiastiques, à cette date, ne redoutent pas la science expérimentale. Elles les inquiète moins que la métaphysique : l'abbé Pluche[1], les jésuites favorisent ces études précises et utiles, à condition qu'on se garde des vues générales. Pour la jeunesse « destinée à remplir tous les postes de l'Église et de l'État », Pluche souhaiterait que les deux ans du cours de philosophie fussent consacrés surtout « à la géométrie et aux méchaniques », et aux sciences naturelles : il demande pour compléter l'enseignement, au moins dans les grandes villes, un « droguier », un « jardin des plantes usuelles », et un « cours réglé d'expériences de physique ».

Dans ce mouvement qui aboutit à l'*Histoire natu-*

1. *Le spectacle de la nature*, t. IV, p. 470.

relle de Buffon, Voltaire et son amie prennent place, avec leurs instruments et leurs fourneaux. Il est inutile d'insister sur leurs travaux. Les *Éléments de la philosophie de Newton* furent à leur heure un bon livre de vulgarisation, où Voltaire essaya de fixer le genre de style et d'agrément qui convenait à l'exposition des vérités scientifiques. Il trouvait Fontenelle trop orné, et ne voulait qu'ordre et clarté.

Vous trouvez que je m'explique assez clairement, écrivait-il à M. Pitot de l'Académie des sciences : je suis comme les petits ruisseaux, ils sont transparents parce qu'ils sont peu profonds. J'ai tâché de présenter les idées de la manière dont elles sont entrées dans ma tête. Je me donne bien de la peine pour en épargner à nos Français [1].

Il composa un *Mémoire sur la nature du feu*, une *Dissertation sur les forces motrices*, une autre *Sur les changements arrivés dans notre globe et sur les pétrifications qu'on prétend en être les témoignages*, une relation *Sur un Maure blanc amené d'Afrique à Paris en 1744*. Tout cela n'a plus aucune valeur, et n'en a jamais eu beaucoup. Il faut pourtant noter que Voltaire a manqué le prix de l'Académie des sciences sur la nature du feu pour n'avoir rempli son mémoire que d'observations, d'expériences et de calculs : l'Académie voulait des explications fondées sur le système cartésien. Voltaire a un sentiment assez juste de la méthode expérimentale, et de ses obligations.

Il l'a, mais il y manque sans cesse. Parce qu'il n'a ni la patience ni le loisir de prolonger ou d'étendre la recherche autant qu'il faudrait. Parce que, surtout, s'il bannit les systèmes, il ne se défend pas des pas

1. XXXIV, 280.

sions, et il résiste aux vérités qui le contrarient. Il n'est pas sympathique à l'étude des fossiles, parce qu'il a peur que le déluge biblique n'y trouve une confirmation. Et c'est d'ailleurs ce qui y intéressait Burnet, et Woodward, et Scheuchzer, et le bon Pluche : ils étaient aussi loin de la science en s'emparant des faits que Voltaire en les contestant. Avec un peu plus de désintéressement scientifique, Voltaire n'eût pas écarté des observations certaines par la mauvaise plaisanterie qu'on lui a tant reprochée : les poissons fossiles des Alpes sont les débris des déjeuners des voyageurs, et les coquilles fossiles sont tombées des chapeaux des pèlerins [1]. Il eût examiné de près les conséquences nécessaires de ces indices des états antérieurs du globe, et, en approfondissant, il eût compris ce que Buffon démontra, que cette nouvelle science, loin d'établir l'hypothèse du déluge universel, en débarrassait définitivement la pensée humaine. Il n'eut pas assez de confiance en la vérité. Il définit en gros assez bien la méthode scientifique, mais il ne put pas se donner les habitudes d'esprit qui sont nécessaires pour la pratiquer journellement.

Dans l'histoire des sciences comme dans celle de la métaphysique, Voltaire ne compte pas. Il ne fut qu'un amateur. Mais ceci même est grave qu'un littérateur, un poète ait fait une telle place dans son esprit et dans sa vie à des études si spéciales. Elles ne lui furent point inutiles. Condorcet estime qu'elles *agrandirent la sphère de ses idées poétiques* et *enri-*

1. XXIII, 222.

chirent ses vers de nouvelles images : je crois que le gain fut maigre. Mais les sciences fournirent à Voltaire les représentations de l'univers et de la vie sur lesquelles il se fit une métaphysique à son usage, et qui commandèrent sa politique et sa morale pratiques. Ayant rejeté la construction théologique des rapports de l'homme et du monde, c'est aux sciences de la nature qu'il demanda le modèle d'une méthode pour l'étude de l'homme, et des lumières sur le tout qui fissent apparaître la place, la puissance et la fin de l'homme; sa connaissance générale de l'ensemble des choses lui servit à déterminer son idée de la perfection et du bonheur où il était possible d'élever la société humaine et l'homme individuel. Si la sagesse consiste dans la conformité à l'ordre universel, la science seule, qui fait connaître cet ordre, conduit à la sagesse. Une bonne morale suppose une bonne physique. « Il est utile, disait discrètement Condorcet, de répandre dans les esprits des idées justes sur les objets qui semblent n'appartenir qu'aux sciences, lorsqu'il s'agit ou de faits généraux importants dans l'ordre du monde, ou de faits communs qui se présentent à tous les yeux. L'ignorance absolue est toujours accompagnée d'erreurs, et les erreurs de physique servent souvent d'appui à des préjugés d'une espèce plus dangereuse[1]. »

Avec Voltaire donc, commence la domination de la science sur la pensée de ceux mêmes qui ne sont pas des savants.

1. I, 214.

CHAPITRE IV

VOLTAIRE COURTISAN (1744-1753)
VERSAILLES-BERLIN[1]

Mme du Châtelet, avec abnégation, s'employait à rouvrir la cour à son ami. L'année 1743 avait débarrassé Voltaire d'un ennemi qu'aucune comédie de réconciliation ne ramenait, le vieux cardinal de Fleury : mais il avait encore contre lui l'évêque Boyer et M. de Maurepas. Des familiers du roi, le duc de Richelieu, le duc de La Vallière, travaillèrent pour lui. Il eut les maîtresses du roi, Mme de Châteauroux, et, après elle, la toute jolie Mme d'Étioles, bientôt marquise de Pompadour, qu'il avait connue enfant, et dont il fut le courtisan, peut-être le confident de la première heure. Le voici donc à Versailles, promené par les jardins « dans une des calèches à bras du Roi traînée par des Suisses[2] »,

1. Desnoiresterres, *Voltaire à la cour*; *Voltaire et Frédéric*. *Mémoires de Voltaire*. Collini, *Mon séjour auprès de Voltaire*. 1807. *Zeitschrift für franz. Sprache und Litt.*, t. XXVII (Haupt).

2. *Journal du commissaire de police Narbonne*, p. 610.

invité à Étioles (juin-juillet 1745), fournisseur de mémoires diplomatiques, de divertissements de cour, et de louanges officielles; il fait jouer aux noces du dauphin (23 février 1745) sa comédie-ballet de la *Princesse de Navarre*, il écrit le *Poème de Fontenoy*, et s'intéresse en vers, comme « bon citoyen », au « bonheur » de la Pompadour.

A la même époque, il écrit une grande lettre plate au Père de La Tour pour satisfaire les jésuites. Il cajole des cardinaux italiens et le pape Benoît XIV, qui accepte en souriant la dédicace de *Mahomet ou le Fanatisme* (17 août 1745). Il veut calmer toutes les inquiétudes que son nom éveille.

Il reçoit son salaire : 2000 livres de pension (1er avril 1745), l'expectative, puis le brevet (en 1746) d'une place de gentilhomme de la Chambre, une place à l'Académie française où il est reçu le 8 mai 1746. Pourquoi, dans ce triomphe, lance-t-il commissaires et archers à la poursuite de quelques libelles du poète Roy, qui enrageait que son vieil ennemi fût de l'Académie dont il n'était pas? On prétend que Voltaire mena lui-même la police dans la rue Saint-Jacques aux logis suspects pour faire des perquisitions. Au long procès qu'il soutint contre le violon de l'opéra Travenol, chez qui on avait fait une saisie de brochures satiriques, il ne gagna que la publication du *Voltairiana*, c'est-à-dire du plus copieux recueil de diffamations qui ait jamais été réuni contre lui.

Cependant à la cour il perdait pied. Le roi, fier et timide, trop indifférent aux lettres pour goûter Voltaire, trop gentilhomme pour faire d'Arouet sa

société; la reine dévote et froide; Mme de Pompadour amicale, mais sans lier partie, protégeant avec éclat un rival du poète, le vieux tragique Crébillon, susceptible aussi, et l'oreille toujours tendue pour saisir les allusions à ses origines bourgeoises; le duc d'Ayen inquiet de l'ingérence de cet auteur dans la direction du théâtre des Petits-Cabinets; une malignité générale des courtisans jaloux de ce petit personnage qui, avec de l'esprit, venait leur disputer leur pâture, et disposés à lire des impertinences dans toutes les bagatelles qui échappaient à sa verve : c'étaient bien des écueils entre lesquels Voltaire ne put mener sa barque. Il voyait ce qu'un bon courtisan ne doit pas voir, et disait en anglais à Mme du Châtelet qui perdait 80000 francs en une nuit au jeu de la reine, qu'elle avait joué avec des fripons : ce propos fut compris, fit scandale, et il alla se cacher à Anet. Il revint, et sa disgrâce se tira lentement, sans éclat : il « réalisa » prudemment les bontés passées du roi en se défaisant pour 60000 livres de sa charge de gentilhomme de la Chambre.

Il courait avec Mme du Châtelet de la grande scène de Versailles aux petites cours princières, à Lunéville et Commercy, chez le bon roi Stanislas, à Sceaux et Anet chez la duchesse du Maine, payant son écot en comédies et tragédies, et en jolis contes philosophiques : *Memnon* (1747), qui devint *Zadig*, est né probablement à Anet.

Malgré ces contes, malgré *Sémiramis* et *Oreste*, les cinq ou six années où Voltaire fit le courtisan furent les années les plus stériles, les plus gaspillées

de sa vie. La mort de Mme du Châtelet (10 sept. 1749), à la suite d'une grossesse dont un jeune officier, Saint-Lambert, était l'auteur, lui donna une direction nouvelle. Il pleura sincèrement la pauvre femme infidèle qu'il aimait d'une amitié forte; il alla reprendre ses meubles à Cirey, s'établit à Paris rue Traversière-Saint-Honoré, où Mme Denis tint son ménage, et installa chez lui au second étage un théâtre où il fit jouer sa *Rome sauvée* : il faisait Cicéron avec emphase, tandis qu'à ses côtés s'essayait le petit Lekain, qu'il venait de découvrir. Au bout de six ou huit mois, il partait pour Berlin.

Mme de Pompadour s'était éloignée de plus en plus. Il n'avait pu avoir ses entrées chez le roi, ni des places à l'Académie des sciences et dans celle des Belles-Lettres, dont il avait eu la fantaisie. Il défendait trop vivement le ministre Machault et son impôt du vingtième, auquel le clergé voulait se soustraire : il se compromettait même en appuyant la politique ministérielle. Frédéric faisait de belles offres, substantielles et brillantes, des protestations d'éternelle amitié. Émilie n'était plus là. Mal guéri des cours, séduit de l'envie de montrer au roi de France le prix qu'un homme d'esprit valait à l'étranger, il prit son chemin par Clèves et Vesel à travers les « vastes, stériles et détestables campagnes de la Vestphalie », ce « chien de pays » dont il se souviendra au début de *Candide*. Il débarqua le 10 juillet 1750 à Potsdam.

Il repartit le 26 mars 1753, ulcéré et furieux. Sa correspondance [1] marque toutes les étapes de ses sen-

1. T. XXXVII, 147, 157, 171, 194, 217, 218, 543, etc.

timents. Éblouissement d'abord, et enthousiasme : les grenadiers, l'opéra, les soupers, les honneurs, la pension, tout le ravit. Être aimé, cajolé d'un conquérant, quel triomphe. Un peu d'inquiétude pourtant le travaille en s'engageant : mais le roi de Prusse « est le meilleur des hommes ». A l'automne il déchante, et à Noël il regrette la Seine et sa maison de Paris. Déjà le charme est bien rompu. Les raccommodements et les brouilleries, les moments sereins et les dépits amers se succéderont jusqu'à l'irrévocable désillusion :

« Je vais me faire pour mon instruction un petit dictionnaire à l'usage des rois. *Mon ami* signifie *mon esclave* » (18 déc. 1752).

On trouvera dans la correspondance et dans Desnoiresterres le détail de cette histoire comique et navrante. Les caractères du roi et du poète se sont heurtés : ce sont deux grands hommes susceptibles, et qui supportent mal la moquerie dont ils aiment à user. Le roi est peu sûr : despote, dur, méprisant, sans ménagement pour l'amour-propre et la dignité des hommes, aggravant de persiflage français le caporalisme prussien, et blessant de son esprit ceux qu'écrase son pouvoir. Il meurtrit et humilie ceux qu'il appelle ses amis, brutalement, sans générosité. Voltaire est vain, exigeant, tracassier, jaloux : jaloux de Baculard d'Arnaud qu'on lui sacrifie, jaloux de Maupertuis qu'il ne parvient pas à détruire : toujours harcelé et toujours harcelant. L'entourage du roi, d'abord incliné devant la faveur du poète, épie les occasions de les brouiller : on rapporte à l'un les mots de l'autre, en les envenimant. Puis il y a ce

diable de tempérament voltairien, qui fait sans cesse explosion. Si Voltaire est pillé et injurié par La Beaumelle qui s'avise de faire une édition du *Siècle de Louis XIV* pour en diffamer l'auteur, si on ne peut lui en vouloir de ne pas prendre philosophiquement cette avanie, il n'a pas toujours aussi évidemment raison. Un essai de spéculation douteuse qui finit par un procès bruyant avec le juif Hirsch, déplaît au roi : encore plus la polémique contre Maupertuis, et la *Diatribe du docteur Akakia*, qu'il fait brûler après en avoir ri. Voltaire et Maupertuis sont des « fonctionnaires » prussiens, l'un chambellan, l'autre président de l'Académie. Le roi qui permet tout à huis clos, veut en public de la tenue. Il exige que ses fonctionnaires ne se compromettent pas dans des affaires louches, qu'ils respectent extérieurement les uns dans les autres la dignité de leur emploi. Et s'il paye cher un président d'Académie, ce n'est pas pour qu'on le déprécie par le ridicule.

Enfin, le 1er janvier 1753, Voltaire renvoya à Frédéric « sa clef, son ordre et sa pension », ce qu'il appelait maintenant « ses grelots et sa marotte », et des « ornements peu convenables à un philosophe! »[1] On les lui rendit, et il n'eut permission de partir que le 26 mars. Après avoir été à Leipzig où il négocia avec des libraires, à Gotha et à Cassel où la duchesse et le landgrave lui compensèrent un peu la disgrâce du roi, il arriva à Francfort où, du 1er juin au 7 juillet, il fut retenu prisonnier par « M. le baron de Freytag, résident et conseiller de guerre de Sa Majesté Prus-

1. XXXVII, 554, 562.

sienne », qui avait ordre de sa cour de retirer des mains du voyageur la clef de chambellan, la croix du Mérite de Prusse, et surtout cet exemplaire des *Œuvres de Poésie* où il y avait de quoi ameuter toutes les cours d'Europe contre le royal auteur. Voltaire a jeté les hauts cris, il a exagéré fantastiquement tous les incidents, tous les mauvais traitements qu'il a subis et qu'a subis sa nièce. Pourtant, au fond de ce ridicule épisode, quand on s'en tient à la correspondance officielle du sieur Freytag, il reste ceci, qui donne à penser : un résident prussien retenant arbitrairement pendant cinq semaines, arrêtant dans la rue, faisant garder à vue par des soldats un sujet français et une femme dans une ville libre de l'Empire, saisissant et fouillant tous leurs bagages, et confisquant leur argent, qui au mois d'août n'avait pas encore été rendu, et ne le fut peut-être jamais. Il était permis à Voltaire de n'y pas trouver à rire.

En quittant Francfort, il se trouva bien embarrassé. Il s'arrêta successivement à Schwetzingen chez l'électeur palatin, qui avait un joli théâtre ; — à Strasbourg où il termina pour la duchesse de Saxe-Gotha son sec et rapide abrégé des *Annales de l'Empire*, et où il fit une protestation par-devant deux notaires contre la publication frauduleuse des deux premiers volumes de son *Histoire Universelle* ; — à Colmar où il songea à se fixer ; — à l'abbaye de Senones, en Alsace, où il s'enferma six semaines pour travailler à son *Histoire Universelle*, mettant à profit la science de dom Calmet et la bibliothèque ; — à Plombières où sa nièce et ses deux *anges*, les d'Argental, vinrent lui tenir compagnie. Il était misérable,

inquiet. Paris lui était fermé, la France mal sûre, l'Allemagne odieuse. La Suisse l'attira par sa liberté. Déjà de Berlin, il avait tâté Messieurs de Berne qui ne furent pas tentés de recevoir un tel hôte. Enfin, après une halte à Lyon où le public au théâtre, l'Académie en séance lui firent un accueil enthousiaste, mais où le cardinal de Tencin n'osa l'inviter à dîner et lui fit dire que le pays ne lui convenait pas, il entra à Genève le 12 déc. 1754, sur le soir, dîna chez le Dr Tronchin, et alla se loger au château de Prangins qu'on lui prêtait.

Les années d'apprentissage de Voltaire sont finies. Il était temps : il touchait à la soixantaine. Berlin fut sa dernière école. Il y apprit la douceur d'être son maître, et maître chez soi. La leçon fut d'autant meilleure qu'elle fut forte.

Cependant Voltaire avait moins perdu son temps chez le roi de Prusse que chez le roi de France. La liberté qui lui manqua ne fut que celle de l'humeur et des passions : du côté de la pensée on n'était pas esclave dans le « palais d'Alcine ». Voltaire travailla ; il acheva son *Siècle de Louis XIV*, qui parut à Berlin chez Henning, imprimeur du Roi (1751).

Et quelle excitation, quel élargissement pour l'esprit que ce contact de deux ans et demi avec un roi qui emportait Bayle dans son bagage de campagne, et qui n'avait peur d'aucune idée ! Ces soupers délicieux, dont après vingt-cinq ans il ne pouvait encore parler qu'avec ravissement, ces libres soupers prolongés si avant dans la nuit que les domestiques plantés debout le long des claires boiseries sentaient les jambes leur rentrer dans le corps, furent pour lui

comme une seconde Angleterre, plus capiteuse et plus stimulante. Entre le roi et tous ces gens d'esprit aventuriers qui ne demandaient qu'à tirer tous les voiles de tous les sanctuaires, — l'original marquis d'Argens; ce fou de La Mettrie, le médecin athée; le profond et mordant Maupertuis; le joyeux major Chazot, le sérieux et sûr Darget, lecteur et secrétaire de Frédéric; l'aimable et adroit Algarotti, le newtonien pour dames ; l'honnête milord Maréchal et son frère; le gros milord Tyrconnel envoyé de France, épicurien et caustique, et cet amusant fripon de Pollnitz, le seul Allemand de la réunion, qui avait roulé à travers le monde et les religions, et savait toute la chronique scandaleuse de l'Europe, — dans cette atmosphère tout Voltaire s'ouvrit. Il sortit de là armé et entraîné pour la campagne de Ferney, maître des arguments qui sapent l'Église, maître de la tactique qui conquiert le public.

Il avait fait pour Frédéric *Micromégas*, où la forme du conte philosophique se précise. Il avait fait ses premiers dialogues à la manière de Lucien. Il avait lancé la bouffonnerie d'*Akakia*. Il emportait de Berlin, avec la croix et la clef, avec l'*Œuvre de Poésie* et une grosse poche de rancune, trois engins d'une puissance redoutable, le conte, le dialogue, la facétie : c'est avec eux surtout qu'il travaillera pendant les vingt dernières années de sa vie à faire sauter les institutions et les croyances oppressives.

CHAPITRE V

LE GOUT DE VOLTAIRE.— POÉSIES ET TRAGÉDIES[1]

Jusqu'à la publication du *Siècle de Louis XIV* (1751) Voltaire est surtout pour le public un poète : sa gloire incontestée est là. Ses entreprises scientifiques et philosophiques font l'effet d'amusements, presque d'impertinences, du moins de caprices d'un bel esprit séduit de l'envie d'être universel. Mais on ne lui refuse guère la perfection du goût, le génie des vers et de la tragédie. Ce sont ces dons qui lui attachent l'amitié respectueuse de Vauvenargues, dont l'amertume et la souffrance s'égaient un peu en

1. Vernier, *Voltaire grammairien*. — Alexis François, *la Grammaire du purisme et l'Académie au XVIII[e] siècle*. — Gohin, *les Transformations de la langue française au XVIII[e] siècle*. — Deschanel, *le Théâtre de Voltaire*, 1896. — H. Lion, *les Tragédies de Voltaire*, 1896. — J.-J. Olivier, *Voltaire et les comédiens interprètes de son théâtre*, 1900. — Jusserand, *Shakespeare en France*, 1898. — Lounsbury, *Voltaire and Shakespeare*, 1902. — *Zeitschrift für franz. Spr. und Litt.*, t. XXIII (Kœhler, *Sur les unités*). — Lessing, *Dramaturgie*. — La Harpe, *Cours de littérature*. — Joannidès, *Répertoire de la Comédie française*.

provoquant ce fin et sûr esprit à développer ses jugements littéraires.

Aujourd'hui qu'on ne songe plus à lui donner autorité, et qu'il n'est plus pour nous que de l'histoire, il est bien joli à regarder, ce goût français du XVIIIe siècle dont Voltaire est un des plus parfaits représentants. Goût classique, dit-on d'un mot : mais que ce classique est loin déjà de Racine et de Boileau ! La querelle des anciens et des modernes a mis fin au culte des anciens et à la sévère discipline du grand art classique. Dans les collèges, les jésuites façonnent un goût fin, délicat, timide, et moins touché de la simple grandeur que du gracieux et du spirituel. Pendant la triste vieillesse de Louis XIV, Versailles a cédé aux dernières ruelles, aux premiers salons, aux petites cours princières, la protection et la domination de la littérature. Moins de souci de la pure beauté ou de la majesté froide, plus d'agrément, d'élégance, de volupté piquante, une politesse aisée et exquise de langage, qui ne se guinde ni se débraille. On veut du noble toujours, mais du noble qui soit aimable. La littérature est une décoration de la vie, elle est une des jouissances dont se compose le bonheur, fin de notre nature. Le plaisir est la suprême loi, la justification également de la tradition et de la nouveauté. Aux modèles anciens se sont substitués des modèles nationaux, nos chefs-d'œuvre du XVIIe siècle ; le respect qu'on a pour eux impose l'imitation. Par l'éducation des collèges et du monde, les définitions et les règles classiques des genres littéraires sont entrées dans la conscience des générations nouvelles, et commandent

à titre de *bienséances*, de *convenances*. Par le Dictionnaire de l'Académie et par les œuvres des grands écrivains, de Racine surtout, l'idée de la pureté du langage s'est réalisée, et il n'est plus de pensée qui, pour se produire devant les « trois mille connaisseurs » du public parisien, ne doive s'habiller du vocabulaire restreint et des images communes que l'usage des maîtres autorise. Le bon goût est une partie du bon ton. On se plaît à ces servitudes, qui distinguent l'homme du monde du peuple, le Français poli du barbare Anglais et du grossier Allemand, qui d'autre part atténuent l'inégalité des conditions par l'égalité de la culture. Le bon goût est une franc-maçonnerie des esprits.

Personne n'a cru plus que Voltaire au bon goût. Personne ne l'a eu plus pénétrant, et plus éveillé, plus vif dans ses plaisirs, plus délicat dans ses dégoûts, plus attentif à ses limites. Il a prolongé à travers tout le règne de Louis XV, entre Marivaux et Vadé, entre La Chaussée et Rousseau, et jusqu'à la veille de Mirabeau et de Chateaubriand, la noblesse aisée, l'élégance limpide dont il avait appris le secret d'Hamilton et de La Fare. Jamais de manière, ni de trivialité, ni d'enluminure, ni de lourdeur : la plaisanterie, la couleur, le sentiment, tout est clair, uni, léger dans son style; il a du goût jusque dans l'injure et dans l'ordure. Il se refroidit et s'empêtre à force de scrupules, et sa vigueur originale croît en raison inverse de la dignité, et par conséquent en raison directe de la liberté des genres : dans tous les grands genres, il y a trop de règles, des modèles trop impérieux, des tons trop fixés. Aussi

y produit-il plus de reflets que de lumière propre.

Il juge les écrivains français avec la même vivacité timide : il ne fait grâce ni à Crébillon, ni à Jean-Baptiste Rousseau, ni à Marivaux, ni à Montesquieu, ni à Jean-Jacques, ni au comique larmoyant, ni au drame, ni à l'opéra-comique, et il dit cent fois à son siècle qu'il est la *lie des siècles*. Le grand Corneille souvent n'écrit pas en français et manque de goût. Il y a fort à dire sur La Fontaine. Ainsi son admiration se resserre pauvrement dans un court moment et dans un petit nombre d'œuvres du grand siècle. Quelques épîtres de Boileau, quelques tragédies de Racine, voilà en somme les « diamants » sans tache qui donnent aux connaisseurs des plaisirs sans mélange. Voilà les éternels chefs-d'œuvre où le génie a su atteindre à la correction : trésors d'art achevé et de belle langue.

Ce bon goût, chez Voltaire, comme chez les Français de son temps, a une sécurité qui ne va pas sans impertinence. Il prétend un empire universel. Il se croit la raison éternelle. Il juge de haut, et lestement, les anciens et les étrangers. Il a perfectionné les anciens; il s'offre à civiliser les étrangers. Voltaire est infiniment curieux; tout l'amuse, la Bible et Shakespeare, Saadi et les Chinois. Il constate les goûts différents des peuples : il n'est pas tenté d'en conclure à la relativité du goût. Mais rares sont les peuples et les époques où l'on a su ce que c'était que l'imitation de la belle nature. Quelques milliers de Français le savent. C'est la plus sûre gloire et la plus solide supériorité de notre nation. Voltaire n'est chauvin que de goût : mais il l'est énergique-

ment. En dehors du goût noble et pur de nos chefs-d'œuvre, il y a du génie sans doute, mais du génie brut et barbare. Shakespeare a « des morceaux grands et terribles », mais des « idées bizarres et gigantesques », « pas la moindre étincelle de goût », ni « la moindre connaissance de règles ». La Bible est le produit d'un peuple ignorant et grossier. Il juge Hamlet ou les prophètes exactement comme les extraits de la littérature chinoise que donne le père du Halde. Il a de la joie à regarder des échantillons singuliers de l'esprit humain. Ils l'intéressent, et il s'en moque. Il y trouve des traces de raison et de poésie qui l'enchantent, des extravagances et des grossièretés qui le degoûtent. Il lui prend envie de faire connaître au public des beautés neuves; il les décrasse, les polit, les ajuste au bon goût et à la raison, et se réjouit d'en avoir fait des beautés présentables, décentes, décolorées, exsangues.

Il a d'ailleurs sa personnalité fine et nuancée, perceptible pour le lettré qui distingue les goûts et les styles par des quarts de ton. Il a un faible pour les grâces voluptueuses et la bouffonnerie élégante de l'Arioste : un peu d'italianisme égaie chez lui la nudité de la raison française. Il a un faible aussi pour l'*humour* caustique de Swift : il corse son vin de France léger et mousseux d'un peu de cette saveur âpre de gin. Il admire le dessin harmonieux de Raphaël; mais il achète des Titien et des Téniers. Il est sensible à l'énergie du style des poètes anglais, « imitateurs des poètes hébreux », et aux figures hardies des Orientaux : il voudrait en colorer, en

réchauffer un peu la politesse de notre poésie, et même Racine parfois lui paraît un peu pâle.

S'il nous semble lui-même timide, ceux qu'il ne contente pas, de son temps, lui reprochent l'excès de couleur et de hardiesse : il les effraye, il hasarde trop.

Il a retenu des maîtres du XVIIe siècle et de l'enseignement des jésuites, que la poésie a une beauté, une dignité supérieure à la prose. Il ne se doutera pas un instant que vingt lignes de *Jeannot et Colin* ou du *Pot Pourri* valent plus, dans l'échelle de l'art, que tout un chant de la *Henriade*. Il ne sera pas un instant tenté du paradoxe de La Motte, qui séduira des esprits comme Marivaux, Montesquieu et Buffon, parce qu'il était vrai pour eux et pour leur temps. Il ne voudra ni odes en prose, ni tragédies en prose, et se fera le plus vigoureux défenseur des vers. Plus que La Faye et La Chaussée, il contribuera à en maintenir la mode.

D'ailleurs il ne se fera pas une autre idée de la poésie que La Motte son adversaire. Elle est un langage conventionnel, une forme. Elle n'a pas un autre emploi, un autre contenu que la prose. Elle est une façon de dire ornée et agréable : elle met en œuvre des figures trop violentes pour la prose, et des cadences réglées dont la prose est affranchie. Chaque genre a sa gamme de style, et ses formes de versification. Les difficultés multiples qui résultent de ces conditions font une grande partie de la beauté des vers lorsqu'elles sont résolues élégamment.

Plus un genre est élevé dans la hiérarchie, moins

il a de liberté. Voltaire disparaît dans ses *odes* : inférieur à Rousseau en rhétorique, égal en netteté froide à La Motte, il disserte avec accompagnement d'hyperboles, de métonymies, de prosopopées et d'allégories, sur le *Fanatisme*, ou sur l'*Ingratitude*, ou sur la *Félicité des Temps*. Il se croit poète lyrique pour avoir rimé des strophes « à Messieurs de l'Académie des sciences qui ont été sous l'équateur et au cercle polaire mesurer des degrés de latitude ». Malherbe est le modèle pur qui lui cache le lyrisme, comme à tous les Français pendant deux siècles.

La Henriade vaut mieux que les odes. Ce n'est plus pour nous qu'un pastel pâli, et à demi effacé; mais on peut comprendre encore l'enthousiasme qu'elle inspira. Après le *Clovis* et la *Pucelle*, c'était un charme. Cette élocution brillante, cette versification aisée et qu'on trouvait énergique autant que correcte, ce maniement adroit des règles, ces allégories, ces tableaux d'histoire, ces scènes pathétiques d'un goût noble sans roideur, toute la pompe du genre, atténuée, humanisée continuellement par quelque chose de libre et de leste, en un mot la plus haute leçon du grand art classique interprétée dans un joli style Louis XV, théâtral encore, mais égayé : voilà assez de quoi nous expliquer le long succès de ce poème épique pendant un siècle.

Quoique les règles des grands genres bridassent Voltaire au point de le neutraliser souvent, il y mettait parfois sa marque, et surtout dans *La Henriade*, par de petits détails ingénieux de construction, par des échappées d'humeur spirituelle

ou d'imagination voluptueuse, par un certain tour de philosophie hardie et provocante.

A mesure que l'on descend l'échelle des genres, la personnalité s'accroît. Les poèmes philosophiques, sur *l'Homme*, sur *la Loi naturelle*, et sur le *Désastre de Lisbonne*, où nous le trouvons encore guindé et empêtré, tour à tour sèchement raisonneur ou agréable par placage, étaient pour Condorcet, qui jugeait par rapport au goût du temps, parmi les « plus beaux monuments de la poésie française » : il y trouvait une « variété de tons et une sorte d'abandon, une sensibilité touchante, un enthousiasme toujours noble, toujours vrai », qui leur donnaient un « charme dont Voltaire a seul connu le secret[1] ». Nous comprenons mieux le goût qu'on eut pour ses *Épîtres*, qui sont des façons de poésies didactiques plus libres, plus vives, mêlées de badinage et de satire, moins lourdes que celles de Boileau, et plus philosophiques que celles de La Fontaine.

Lorsqu'on descend aux genres badins, comiques et légers, alors vraiment on trouve un poète. Les contemporains s'amusaient plus de ces bagatelles en les estimant moins : pour nous, elles ont une plus haute valeur d'art.

La Pucelle a encore de la dignité et de l'artifice d'un grand genre : l'héroï-comique a ses lois. Voltaire y étrique l'Arioste comme dans la *Henriade* il a étriqué Virgile et le Tasse. Elle nous ennuie aujourd'hui, cette « infâme » *Pucelle*; elle a perdu

1. T. I, p. 216.

son venin avec son charme. Les détails et les couplets exquis ne nous masquent pas la froideur de cette polissonnerie étirée en vingt et un chants. Mais on n'en jugea pas aussi au XVIIIe siècle. Cette gaieté de parodie qui touchait à tout, cette intarissable verve qui faisait passer devant les yeux tant d'images bouffonnes ou libertines se revêtaient d'une forme qui avait, jugeait-on, l'impeccable précision et l'élégance académique des chefs-d'œuvre. Elle se classait, par comparaison avec le *Philotanus* ou le *Balai*, très haut. Les gens du monde, des femmes même et des princesses s'y récréaient sans scrupule.

Dans tous les petits genres à forme libre, — il n'a guère pratiqué les autres, et je ne connais de lui que deux sonnets, — dans les satires, les contes, les stances, les madrigaux, les épigrammes, et tout ce qu'on appelle poésies légères, la noblesse et la froideur de la régularité classique ont disparu; mais l'homme de goût reste, qui, par un choix fin d'expressions, évite dans la canaillerie et même dans l'ordure l'air débraillé et l'air grossier. Inférieur à La Fontaine dans le *conte* où son dessin des personnages a moins de relief, excellent dans la satire, où, après d'Aubigné, Régnier et Boileau, il est vraiment inventeur, par la fantaisie maligne et drôle, également distante du moralisme alourdi et du réalisme exact, délicieux dans les stances et les épigrammes, Voltaire est un poète à la façon de Marot, de Voiture, du La Fontaine des poésies diverses, de Chaulieu et d'Hamilton : il a un charme bien personnel de facilité, de malice, de fantaisie et de

gaieté; c'est une poésie toute faite de sensations claires et légères, sans vague et sans éclats.

Il ne manque pas de sentiment. Il a des sentiments irascibles; il en a d'affectueux, de tendres, de tristes. Mais il les tamise et les filtre par l'esprit; la réaction énergique du bon sens qui résout le bonheur en plaisirs, repousse les émotions douloureuses qui, en s'approfondissant, ouvriraient les sources du lyrisme contemporain. L'art, la poésie sont faits pour tenir l'âme en joie, non pour l'attrister. Voltaire n'accueillera dans ses vers que les sentiments qui se savourent et n'empoisonnent pas. Une pointe de regret de l'amour perdu ou de la vie qui s'en va, un accent de volupté ou de mélancolie épicuriennes, un élan de haine ou de colère terminé en moquerie amusée, une image de la nature gracieuse ou parée qui fait un beau cadre aux mœurs élégantes,

Beaux jardins de Villars, ombrages toujours frais :

en voilà assez pour faire la poésie que rêve Voltaire. L'action est l'intérêt sérieux de la vie, la poésie en est le décor et la fête.

Nous jugeons un poète aujourd'hui par ses images et par ses mètres. Les images de Voltaire sont d'autant plus froides et banales que le genre est plus noble : elles se dégourdissent dans les petits genres. Elles ne sont jamais bien rares ni bien neuves : c'est plutôt le tour, le mouvement, la drôlerie de l'emploi qui leur donnent un caractère d'art.

Sa versification a satisfait à l'idée que le XVIII[e] siècle se faisait de la beauté des vers. Rimes pau-

vres ou faciles; coupes peu variées, phrase courte, essoufflée : nous trouvons cet art flasque et monotone. Mais on goûtait alors dans ces vers sans *hiatus* et sans rudesses, dans leur cadence régulière que variait seulement le jeu de l'*e* muet, dans le glissement sans arrêt et sans fracas des syllabes claires et légères, on goûtait une fluidité, une mollesse harmonieuse où l'on faisait consister, avant Delille et avant Chénier, la perfection de la versification. Voltaire déclamait ses vers avec emphase dans les grands genres, toujours en scandant vigoureusement, en découpant le rythme avec netteté. Qu'on lise ses jolies stances à Mme de Châtelet, ou ses *Adieux à la vie*, ses traductions de Shakespeare, d'Addison et de Dryden dans la 18e lettre anglaise ou son *Poème sur le désastre de Lisbonne* : et l'on verra que le vers de Voltaire poursuit le même idéal mélodieux que celui de Lamartine, qui d'ailleurs en dérive. Seulement Lamartine a joué de l'instrument avec une autre puissance, et il a eu d'autres choses à lui faire chanter.

Le genre de poésie où Voltaire s'est porté avec le plus de passion, et où il a plus contenté son siècle, est la tragédie. Il aimait le théâtre à la folie, et ressemblait par là à son public. Il y avait, chez ces raffinés, une ingénuité presque enfantine dans la joie toujours neuve avec laquelle ils faisaient ou regardaient mouvoir les marionnettes animées qui avaient nom Gaussin, Dumesnil, Clairon ou Lekain, et l'on est étonné aujourd'hui du peu d'exigence de leurs imaginations, qui si facilement trouvaient leur plaisir. Les pièces de Voltaire n'existent plus guère

pour nous. Il est oiseux de répéter ce que nous y trouvons de timide, d'incohérent, d'artificiel, de faux et de faible : on l'a dit assez de fois. Mais elles furent neuves, fortes en leur temps : tâchons de les voir dans la lumière qui les éclaira, lorsqu'elles ravissaient Frédéric et Vauvenargues, Mme de Pompadour et Marie-Antoinette.

Racine avait fait rentrer dans l'intrigue serrée et dans l'analyse psychologique de la tragédie française les éléments d'émotion ou de poésie que Corneille avait de plus en plus négligés; il les avait retrouvés chez les Grecs. Il laissa le public toujours curieux d'action surprenante et d'anatomie du cœur, mais obsédé d'un désir de poésie pathétique dont il n'avait pas clairement conscience, et qui se traduisait en curiosités et en dégoûts capricieux. Dans les dernières années de Louis XIV, un éveil de sensibilité, un goût de tendresse et de volupté altérèrent dans toute la littérature la sévérité de l'art classique. Alors, et surtout pendant la fête de la Régence, l'opéra ouvrit les yeux du public français au décor : le *palais à volonté* de la Comédie-Française commença de paraître insuffisant, et la représentation d'*Athalie*, en 1718, inaugura une époque nouvelle, celle où l'impression littéraire cherche à se renforcer, à se réaliser par la mise en scène et la figuration.

Cependant la nostalgie de l'émotion racinienne faisait son effet : dans l'œuvre de ses successeurs, dans la douceur mélancolique du pâle Campistron, dans les mélodrames attendris de La Grange-Chancel, dans les imbroglios boursouflés et violents de Cré-

billon, la forme serrée de la tragédie raisonnable se défaisait peu à peu, et le public prenait le goût des situations extraordinaires, des passions dénaturées, des coups de théâtre saisissants, des *incognitos* féconds en attentes anxieuses, des reconnaissances terribles ou touchantes.

Alors était venu le petit Arouet, qui, à côté de l'*Œdipe* suranné de Corneille, de l'*Œdipe* grossier de Sophocle, avait placé un *Œdipe* tout reluisant de nouveauté, un *Œdipe* ingénieux et impertinent, à la française, où l'invraisemblance et la noirceur du sujet se réduisaient aux bienséances et s'égayaient de saillies philosophiques. Ne disait-on pas même que ce gamin hardi avait eu l'idée de réaliser pour son début un regret platonique de Fénelon et d'ôter à la tragédie de Corneille et de Racine l'intrigue d'amour, sous le prétexte qu'il n'y avait pas de place dans *Œdipe* pour les soupirs et la galanterie? Il n'avait cédé qu'au refus des comédiens de jouer une tragédie sans amour. Ce brillant début promettait. On guettait l'auteur à la récidive; on fut déçu. Les sifflets d'*Artémire* et de *Mariamne* le prouvèrent.

La Motte déployait en préfaces et en discours ses paradoxes, et de bonne grâce y renonçait dans ses pièces, donnant ainsi le spectacle bien français d'une critique libre et d'une pratique routinière; toutefois quelques timides nouveautés enjolivaient son *Romulus* et ses *Macchabées*, scénarios d'opéra un peu secs, et sa tendre *Inès* qui fit verser tant de larmes en 1723 : pendant ce temps Voltaire demeurait empêtré dans la tradition.

Mais à son retour de Londres, quel feu d'artifice!

quelle bousculade des préjugés et des habitudes! Il défend et peut-être sauve le vers que La Motte veut chasser du théâtre et même de l'ode : mais dans *Brutus*, les tirades républicaines, le décor de la maison des consuls avec le Capitole au fond, les sénateurs en toge rouge rangés en demi-cercle autour de l'autel de Mars, sur une scène qui ne connaissait encore que l'*habit à la romaine* tiré des bas-reliefs de la Colonne Trajane, — le spectre d'*Ériphyle*, renouvelé d'*Hamlet*, le premier fantôme qui se soit offert à Messieurs du Parterre depuis la fondation de la Comédie-Française, — le jaloux Orosmane tuant la tendre *Zaïre*, transposition gracieuse d'*Othello*, du Shakespeare en biscuit, et puis les noms de Lusignan, Châtillon et Montmorency, une évocation brillante de chevalerie parmi la turquerie, l'histoire de France portée sur le théâtre comme l'histoire anglaise l'était dans *Henri V* et dans *Richard III*, — de nouveau dans la malheureuse *Adélaïde*, les noms français, les noms populaires de Duguesclin, Vendôme et Coucy, et des familiarités surprenantes, un prince du sang avec le bras en écharpe, un brusque coup de canon qui remplace la phrase polie d'un messager de malheur, — encore l'énergie républicaine dans *la Mort de César*, et cette fin shakespearienne, Marc-Antoine haranguant le peuple, un peuple qui parle, applaudit ou proteste, des licteurs apportant le corps de César sous sa robe sanglante, Marc-Antoine descendant de la tribune pour aller s'agenouiller auprès du corps : qui donc en ces années 1730 caressa de façon plus neuve les sens et l'esprit de la société française?

Puis il dépaysait son public, le réveillait, l'amusait par un défilé de héros et d'héroïnes de toute nation et de toute époque : Espagnols et Américains d'*Alzire*, Marocains de *Zulime*, Arabes de *Mahomet*, Grecs de *Mérope* et d'*Oreste*, Assyriens de *Sémiramis*, Romains de *Rome sauvée*, Chinois de l'*Orphelin*, Normands siciliens de *Tancrède*. La tragédie faisait le tour du monde et illustrait l'histoire universelle.

Et quelles combinaisons excitantes d'intentions et d'inventions ! Philosophie et christianisme d'*Alzire*, philosophie et irréligion et pathétique anglais de *Mahomet*, tragique à la grecque dans *Mérope* et dans *Oreste*, où l'intrigue est purgée d'amour et toute pathétique avec des pointes de libre pensée, décorations magnifiques et expressives de *Sémiramis*, avec une ombre qui sort du tombeau, une ombre eschyléenne et non plus shakespearienne, — car Voltaire en a assez de Shakespeare, depuis que La Place l'a traduit et que les Français semblent y mordre ; le P. Brumoy, dans son *Théâtre des Grecs*, lui fournit de quoi le remplacer : désormais il renversera les termes et les proportions de son jugement sur Shakespeare ; il disait jadis : *pas de goût, mais quel génie chez ce barbare Anglais !* il dira maintenant : *des saillies heureuses, quelques morceaux d'un bel effet, mais quelle grossièreté ! un sauvage ivre !* — Et c'est le triple duel avec Crébillon, à qui il donne des leçons de simplicité tragique, de pathétique grec et d'histoire romaine.

Enfin, après toute sorte de chutes et de succès, la période créatrice de la tragédie voltairienne se clôt

par deux ouvrages neufs et singuliers, l'*Orphelin de la Chine* et *Tancrède*. Voici Mlle Clairon en « habit chinois » composé « d'une double jupe d'étoffe blanche, d'un corset de cannetot vert, orné de cartissanes et de réseaux et glands d'or », avec « une robe ou polonaise en gaze couleur feu et or doublée de taffetas bleu », « sans paniers, sans manchettes, et les bras nus », ayant des gestes « pour ainsi dire étrangers, mettant souvent une main ou toutes les deux sur les hanches, tenant sur le front pendant des moments son poing fermé ». En face de cette touchante Idamé, voici le farouche conquérant qui subira peu à peu son charme féminin de raison et de vertu : c'est Lekain, en tunique rayée cramoisi et or, ses gros bras de boucher sortant de manches larges et courtes, sur le dos une peau de lion et un carquois plein de flèches, un sabre turc au côté, un arc immense à la main, sur la tête un casque à mufle de lion, orné d'onze énormes plumes d'où montait une aigrette rouge. Cette « vérité » de costume s'assortissait délicieusement à la versification de Voltaire : il peignait un père, une mère sacrifiant leur fils au salut de l'héritier du trône, le conflit tragique de la loyauté monarchique et des affections naturelles, le contraste philosophique de la Chine lettrée, pacifique et humaine, et du Tartare grossier, nomade et guerrier : un chapitre d'*Essai sur les mœurs* dans un cadre de mélodrame !

Dans *Tancrède*, sujet pris à Mme de Fontaine, qui le dériva de l'Arioste, apparaît sur la scène française le goût « troubadour » qui précéda le moyen âge romantique. C'est — chez les Normands de Sicile —

l'histoire de la fille injustement accusée dont un chevalier inconnu se déclare le champion : scénario touchant que Voltaire assaisonne de quiproquos, de jalousies, de tous les ingrédients connus de la tragédie classique et du drame. Sur la scène récemment débarrassée de spectateurs, évoluent des chevaliers du moyen âge, c'est-à-dire parés des armures de tournoi du XVIe siècle ; on la décore de boucliers, d'écharpes et de devises, on y dresse des pavillons. On y établit une lice pour le combat où le sombre Tancrède sauve la dolente Aménaïde. « La Clairon, traversant la scène, à demi renversée sur les bourreaux qui l'environnent, ses genoux se dérobant sous elle, les bras tombants, comme morte », et qui tout d'un coup se relevait avec un cri en apercevant Tancrède, réalisait un art nouveau.

Corneille et Racine avaient fait des tragédies pour l'esprit, ils avaient mis en discours tout ce qu'ils voulaient qu'on sentît. Voltaire, outre les effets qu'il jetait dans son style brillant, avait d'autres choses à dire, qu'il disait par la gesticulation de ses acteurs, par les symboles des accessoires et du décor. Sa tragédie n'est achevée qu'en scène. La Champmeslé traduisait les vers de Racine : Clairon ajoute son jeu aux vers de Voltaire, et cette collaboration crée Idamé ou Aménaïde. Voilà pourquoi Voltaire tourmente sans relâche ses comédiens, les anime, les secoue pour tirer d'eux une intonation, un mouvement, essaye de leur communiquer un peu de son *diable au corps*.

Tous ces spectacles étaient assaisonnés de discussions piquantes : avant, confidences aux amis et aux



journaux; après, préfaces, dédicaces, discours, lettres. C'était pendant longtemps du bruit, et parfois du scandale : il n'y avait pas moyen de ne pas prêter attention. La nouveauté la plus atténuée prenait par l'annonce et dans les commentaires le relief que l'exécution n'avait pas. Le public d'ailleurs savait gré à Voltaire d'allier tant de mesure avec tant de hardiesse. Si quelques critiques blâmaient ses « excès », en général on lui donnait le mérite d'arrêter ses imitations de Shakespeare et du théâtre anglais au point qu'indiquait le goût français, le bon goût, de ne pas pousser l'émotion jusqu'à la tristesse sauvage ou la secousse brutale qui n'étaient plus des plaisirs. Avec lui, le théâtre restait un jeu agréable, une fête de gens du monde. L'enveloppe de son style et de son vers « raciniens » qui ménageaient les habitudes du public, adoucissait d'élégance harmonieuse et fluide les plus violentes situations; et dans les couplets fiévreusement boursouflés, dans les chocs bien réglés des répliques, dans les convulsions où toutes les bienséances délicates étaient observées, nos arrière-grands-pères se donnaient l'illusion d'avoir touché un moment les bornes de l'horreur tragique.

Ces tragédies, qu'il concevait avec enthousiasme, qu'il corrigeait et refaisait sans se lasser, toujours inquiet et curieux du mieux, disputant avec lui-même et avec ses amis complaisamment, et qui, de tant de refaçons, gardaient un air d'improvisation facile, étaient des reprises adroites de tous les plus fameux et plus sûrs clichés dramatiques de la Grèce, de l'Angleterre et de la France :

fils, pères, mères qui tuent ou qui vont tuer leurs pères, mères ou fils, haines de frères, jalousies homicides, sentiments et crimes contre nature, incognitos gros des malheurs, fatalités qui dévastent la vie. Voltaire rafraîchissait l'assortiment des situations, des caractères et des passions de théâtre, par des inventions de mise en scène, des évocations d'histoire, des esquisses de civilisations lointaines et de personnages historiques. Il apportait quelques nouveautés psychologiques : un type anglais presque[1] inconnu avant lui de féminine fragilité, un type faible et charmant de créature abandonnée à l'amour, moins morale et réfléchie que les Junie et les Aricie, moins énergique que les Hermione et les Roxane. Et puis, dans le curieux trio de *Mahomet*, il donnait les premiers essais d'analyse rationnelle des phénomènes religieux qu'on eût produits sur notre théâtre : le créateur de religion, un Tartuffe tragique, un homme de génie, indifférent aux moyens, qui domine les hommes superstitieux par la fourberie et qui machine un miracle au dénouement; à côté du prophète, ses deux instruments, deux âmes jeunes qu'il fascine et qui reçoivent toutes ses suggestions, une jeune nonne crédule et craintive, et Séide, ce Jacques Clément, sombre, inquiet, que la folie du meurtre et du martyre emportera jusqu'au parricide.

La nouveauté chez Voltaire n'est jamais tout à fait neuve, ni la tradition simplement traditionnelle. Une combinaison se fait de Sophocle, de Corneille, de Racine, de Quinault, de Shakespeare, même de

1. Ce *presque* est pour La Fosse (La Valerie de *Manlius*).

Métastase, où se mélangent la sensibilité et la philosophie voltairiennes : il y a toujours de l'imprévu pour amuser la curiosité, du connu pour rassurer les habitudes.

En 1760, Voltaire a réalisé son programme dramatique : d'autres vont plus loin et plus vite. Sans changer ses idées, il les retourne : son libéralisme dépassé agit comme une force conservatrice. Diderot et le drame, Shakespeare et la violence anglaise menacent l'édifice national de l'art classique. Mais surtout Voltaire à Ferney a trop de choses à faire; l'action sociale, la propagande philosophique l'enfièvrent; le plaisir du théâtre s'y subordonne.

Pourtant c'est encore un défilé amusant de tragédies — plus amusant souvent pour le lecteur que pour le parterre — : les grands tableaux antichrétiens d'*Olympie*, le curieux essai de tragédie historique du *Triumvirat* où malheureusement le goût n'a rien laissé passer dans les vers de la couleur qui est dans les notes, la pastorale bourgeoise des *Scythes* où le patriarche de Ferney se costume en berger tragique, les actualités transparentes des *Guèbres* et des *Lois de Minos* avec leurs plaidoyers pour la tolérance et contre les prêtres. Dans tout cela, le sens fait plus que l'art, et c'est bien là qu'on a raison de parler de *brulots éteints*.

Mais, après 1760, on continue de jouer, on reprend les chefs-d'œuvre des trente années précédentes : ils continuent d'agir; leur hardiesse se développe, en dehors de l'auteur, par l'application qu'on leur fait de tous les progrès de la mise en scène. Le 3e acte de *Mérope* se joue en 1763 dans un décor de Bru-

netti : « C'est un bois hors la ville, consacré à la sépulture des rois. Ce lieu est rempli d'une quantité de tombeaux antiques et de différentes formes, de cyprès, d'obélisques, de pyramides, et de tout ce qui caractérise la pieuse vénération des anciens pour les morts. Entre ces tombeaux, on distingue celui de Cresphonte, orné par tout ce que *Mérope* a pu rassembler de plus précieux ». Une émotion historique et lyrique saisit le spectateur devant ce décor qui exprime la poésie du passé et celle de la mort. Qu'on est loin d'*Andromaque*, où le tombeau d'Hector n'est que dans les vers, visible seulement aux esprits!

La réaction pseudo-antique de la tragédie révolutionnaire et impériale se fera contre Voltaire autant que contre le drame, en retenant beaucoup de Voltaire. C'est lui, en un mot, qui, en croyant consolider la tragédie, l'a condamnée. Il a habitué le public aux effets mélodramatiques, romantiques, qu'il a masqués de ses alexandrins brillants et flasques. Il a rendu l'unité de lieu impossible. Les grandes scènes de son théâtre, — Mérope levant la hache sur son fils, Séide poignardant Zopire près de l'autel où il prie, et le vieillard se traînant sanglant sur le théâtre, Ninias sortant les bras ensanglantés du tombeau de Ninus où il vient de tuer sa mère — sont des scènes de pur pathétique, presque sans contenu psychologique, et d'un pathétique bien théâtral, qui ne peut se passer des moyens scéniques d'exécution, et ne donne tout son effet qu'aux yeux. Du Belloy, Lemierre, Ducis n'ajoutent à l'action de Voltaire que des hardiesses particulières : ils marchent quand Voltaire s'est arrêté, ou n'est plus

là, mais dans le sens qu'il a indiqué. Il est le grand nom représentatif par lequel peut s'éclairer le passage de la tragédie classique au drame romantique, d'*Athalie* à *Hernani*. Sa puissance éclate dès qu'on regarde le tableau des représentations : en 1763, Corneille est joué 16 fois à la Comédie-Française, Racine 17 fois, Voltaire 48 fois; en 1775, Corneille 10 fois, Racine 20 fois, Voltaire 54 fois. En 1789, Corneille 18 fois, Racine 28 fois, et Voltaire 42 fois. Les 18 représentations de Du Belloy, le plus joué des jeunes depuis 1765, ajoutées aux 22 du *Charles IX* de Chénier qui est dans l'éclat de sa nouveauté, lui font à peine contrepoids.

En 1805, il n'a plus que 28 représentations contre 57 à Corneille et 59 à Racine : mais Crébillon, Ducis, Lefranc de Pompignan, Longepierre, Poinsinet de Sivry arrivent à eux tous à un total de 9 : seul Voltaire se maintient entre le classique de Louis XIV et le classique impérial : c'est l'année des *Templiers*, qui se jouent 33 fois. Et enfin, en 1828, Corneille tombe à 9; Racine à 26 : Voltaire reste à 28; si Ducis seul de tout le XVIII[e] siècle fait quelque figure à côté de lui par 10 représentations, *Hamlet* et *Othello* en prennent 9; c'est de Shakespeare que le public est curieux chez Ducis.

Des comédies de Voltaire, il vaut mieux ne pas parler. Il ne réussit que dans le comique larmoyant que son goût réprouvait. *L'Enfant prodigue* et *Nanine* marquaient pour lui les limites du mélange des genres : ces deux comédies eurent un succès prolongé; on les jouait encore sous le Premier Empire, pour leur tiède sagesse. Il est assez curieux

que ce grand maître du rire sarcastique n'ait réussi au théâtre, dans le comique comme dans le tragique, que par la sensibilité. Son vrai génie était contraint par les traditions et les chefs-d'œuvre de la comédie classique. Il a tenté dans quelques divertissements de société un comique plus chargé, plus excentrique, de saveur anglaise; mais sa puissance originale d'invention plaisante ne s'est manifestée librement et tout entière que dans les figures et les dialogues de ses romans et de ses facéties.

CHAPITRE VI

VOLTAIRE HISTORIEN[1]

C'est de 1751 à 1756 que paraissent les grands résultats du travail historique commencé depuis vingt années par Voltaire : c'est donc ici qu'il faut nous arrêter pour l'étudier. A Ferney, Voltaire fera de la polémique ou de la critique historiques : il n'aura plus guère le temps d'être historien.

Le XVII[e] siècle avait eu d'admirables érudits en histoire qui avaient fait des recueils de textes ou

1. *Histoire de Charles XII*, 1731. — *Siècle de Louis XIV*, 1751. — *Annales de l'Empire*, 1753. — *Essai sur l'histoire générale et sur les mœurs et l'esprit des nations* (divers chapitres, *Mercure*, 1745-46, 1750-51 ; *Abrégé de l'histoire Universelle*, éd. désavouée, 2 vol., 1753 ; t. III, authentique, 1754), éd. complète authentique, 1756. — *Histoire de Russie*, 1759, 63. — *Précis du siècle de Louis XV*, 1768 (incomplet 1755 et 1763). — *Histoire du Parlement de Paris*, 1769. — A. Geffroy, *le Charles XII de Voltaire et le Charles XII de l'histoire* (*Revue des Deux Mondes*, 15 nov. 1869). — E. Bourgeois, *Introduction* de l'éd. Hachette in-16 du *Siècle de Louis XIV*. — R. Mahrenholtz, *Voltaire als historiker* (*Archiv* de Herrig, t. LXII). — Minslow, *Pierre le Grand dans la littérature étrangère*, 1872 (cf. Bengesco, I, 398-403). — Langlois, *Manuel de Bibliographie historique*, p. 317-318.

des dissertations critiques. Il n'avait pas eu de grand historien, Bossuet excepté, qui se souciât d'unir l'exactitude au talent littéraire. Tillemont, Cordemoy, Fleury, avaient fait de solides, d'honnêtes travaux sans éclat. Les beaux esprits donnaient de l'éloquence, des harangues pompeuses, des portraits élégants, des pensées fines ou graves : ils ne négligeaient que l'essentiel. L'histoire de France surtout était la proie des rhéteurs serviles. La peur de la Bastille, l'espoir des pensions ôtaient aux historiens le goût de la vérité. Un esprit indépendant, comme Mézeray, se jetait, sans plus rigoureuse information, dans la malignité satirique : on appelait cela liberté. Vertot et Saint-Réal poussaient l'histoire au roman, et la frontière des deux genres était si mal tracée, que le P. Lelong inscrivait à côté des savants Duchesne et Labbe, parmi les historiens modernes de la France, l'inventeur des *Mémoires de d'Artagnan*, Courtilz de Sandras.

On savait que le public tenait par-dessus tout à l'agrément. Au dire de Mézeray, l'exactitude ne pouvait le servir qu'auprès de bien peu de gens, l'aurait desservi auprès des autres peut-être, et sans doute ne lui aurait pas mérité d'éloges proportionnés à ce surcroît de peine. Aussi s'en était-il dispensé.

On a vu un homme chargé du soin d'écrire l'histoire de France, qui, après avoir déjà composé tout ce qui regarde la première race, demandait ce que c'était que Duchesne; il n'avait pas seulement ouï parler de cet auteur, ni de tous les écrivains dont Duchesne a ramassé les ouvrages. Imaginez-vous où il pouvait prendre son histoire, ne sachant pas que l'on dût lire les seuls auteurs qui la fournissent [1].

1. P. de Villiers, *Entretiens sur les contes de fées*, 1699, p. 60.

A la fin du XVIIe siècle, au début du XVIIIe, on prend des idées plus justes. On cesse de s'en tenir aux lieux communs pris de Cicéron et de Lucien sur le devoir de l'historien. Bayle[1], le P. Daniel, Fénelon, Lenglet-Dufresnoy[2] aperçoivent, et font entrevoir au public quelques-unes des conditions nécessaires du travail historique. Les mondes jusque-là sans communication des érudits et des littérateurs se rapprochent par l'Académie des Inscriptions, par la vie de salon, par les cafés.

Cependant la pratique reste bien en arrière de la théorie. Rapin de Thoyras écrit sur les sources, avec une critique éveillée, l'histoire d'Angleterre : on l'en estime. Mais le grand, l'éclatant succès va au candide Rollin, au compilateur sans critique de l'histoire ancienne. Ceux qui font la théorie sont les premiers à ne pas l'appliquer. Lenglet-Dufresnoy a des crédulités puériles et des certitudes extravagantes. Le P. Daniel, qui a fait une si belle Préface, quand on lui montre « onze ou douze cents volumes de pièces originales et manuscrites qui se trouvent à la Bibliothèque du Roi », passe « *une heure* à les parcourir, et dit qu'il était fort content. C'est tout l'usage qu'il a fait de cet immense recueil ». Ensuite il confie au P. Tournemine « que toutes ces pièces étaient des paperasses inutiles dont il n'avait pas besoin pour écrire son histoire[3] ».

1. Bayle, *Dict. crit.*, articles CONCINI, ABIMÉLECH, ÉLISABETH, etc.
2. *Méthode pour étudier l'histoire*, 1713 et 1729.
3. Lenglet-Dufresnoy *Méthode*, IV, 47, *Supplément*, 2e part., p. 159.

Les bienséances mondaines emmaillottent l'histoire comme tous les genres. Le discret président Hénault objecte au libre jugement de Voltaire sur un prince : « Cela peut se dire au coin du feu, mais ne s'écrit pas [1] ». Et toujours les pouvoirs spirituel et temporel guettent l'historien : même Hénault, pour n'être pas tracassé, est obligé de « supprimer plus des trois quarts » de son livre, « c'est-à-dire ce qu'il y a de plus curieux [2] ». Et pour accorder adroitement sa conscience avec son repos, il ne condamne la Saint-Barthélemy que par une citation de l'archevêque Péréfixe.

Voltaire venait donc au moment où l'on commençait à attacher du prix à la vérité, à la critique, à l'indépendance dans l'histoire, mais où ces qualités n'étaient pas encore communes. Il y avait de l'originalité à les rechercher, et l'on pouvait déjà espérer d'être payé de sa peine par le public.

L'*Histoire de Charles XII* fut le début de Voltaire (1731). Choisissant l'histoire moderne comme plus intéressante et plus utile pour les hommes de son temps, et dans les temps modernes un sujet rempli d'aventures et de caractères extraordinaires, ayant relu Quinte Curce [3], mais rejetant l'appareil classique des harangues et des portraits, citant ou analysant des propos réels, des lettres authentiques, peignant les événements et les hommes par de petits faits, par des circonstances exactes, contrôlant les anecdotes, les filtrant de tous les détails crus ou vulgaires, il fit

1. Lion, *le Président H.*, p. 68.
2. *Ibid.*, 269.
3. XXXIII, 193.

un récit rapide, dégagé, vivant, d'une couleur élégante et fine, qui avait l'intérêt d'un roman. Tout le monde le sentit et les critiques de s'écrier que ce n'était qu'un roman [1]. Nous savons aujourd'hui que c'était mieux. Admirablement informé pour le temps, ayant consulté tous les documents et tous les témoins, Voltaire a cherché la vérité avec une impartiale liberté. S'il a tiré de la vie de Charles XII un enseignement philosophique, pour condamner dans un roi l'amour de la guerre, des conquêtes et de la gloire, c'était la leçon qui sortait naturellement des faits : il n'y avait pas besoin de les fausser pour l'y trouver. Les rectifications partielles de La Motraye, de Nordberg, ou de l'ex-grenadier Popinet [2] mettent en lumière, plutôt qu'elles ne l'infirment, la solidité générale de l'ouvrage. Seuls les historiens du XIXe siècle à qui les archives de Suède ont été ouvertes, ont pu apporter au récit de Voltaire des corrections ou des compléments d'importance. Par la forme exquise et légère, ce bon travail d'histoire s'assortissait bien à la nuance des chefs-d'œuvre du moment, *Zaïre* et *Manon Lescaut.*

Le *Siècle de Louis XIV* a plus de portée. Médité dès 1732, et peut-être dès 1729, commencé en 1734, fort avancé en 1738, suspendu devant l'hostilité du gouvernement, repris en 1750, terminé et publié en 1751 à Berlin, retouché en 1756 et parvenu seulement en 1768 à un état définitif, le *Siècle de Louis XIV* est une grande œuvre historique qui garde une

1. *Voltairomanie*, p. 6. — *Poème en prose*, disait l'abbé de Parthenay (*Histoire de la Pologne sous Auguste II*, préface).
2. *Mercure*, janvier 1746.

valeur même aujourd'hui, et dont les historiens prennent encore la peine de discuter les assertions.

Un protestant français, homme d'esprit, mais aventurier, peu scrupuleux, assoiffé de bruit et d'argent, Angliviel de La Beaumelle, s'empara de l'ouvrage en 1753 et le fit réimprimer avec des remarques parfois judicieuses et utiles, pour la plupart satiriques et injurieuses. Voltaire, outré d'être à la fois volé et diffamé, riposta par un *Supplément au Siècle de Louis XIV*. Ce fut le commencement de ses démêlés avec La Beaumelle, où, comme toujours, il passa la mesure, et donna lieu au public d'oublier que les premiers torts étaient du côté de son adversaire.

La Beaumelle, qui avait de l'esprit et du savoir, n'a fait que de menues retouches au *Siècle de Louis XIV*. Hénault n'a pas pu davantage. L'ouvrage était solide : personne au XVIII[e] siècle n'était de force à l'entamer. Voltaire avait été très bien préparé à l'écrire. Il avait vécu sa jeunesse parmi les survivants du grand règne, au Temple, à Saint-Ange, à Sully, à Sceaux, à Vaux-Villars, à la Source. En Angleterre, il avait vu des acteurs de la guerre de la succession d'Espagne, lord Peterborough, lord Methuen, la veuve du duc de Marlborough, sans parler de Bolingbroke. Il eût pu, de toutes les confidences recueillies, faire de très intéressants *Mémoires des autres* sur Louis XIV. Il voulut faire une histoire.

Il reprit méthodiquement ses interrogations, suivant toutes les pistes, frappant à toutes les portes, allant de la duchesse de Saint-Pierre, sœur de Torcy,

au cardinal Fleury. Il lut tout ce qui s'était publié d'histoires et de mémoires, 200 volumes, nous dit-il. Il fit la chasse à l'inédit, et il eut les mémoires de Torcy, de Dangeau, de Villars, les papiers de Louvois, Colbert et Desmarets. Il eut même accès aux archives, et dans le dépôt du Louvre trouva de curieux documents sur l'affaire de la succession d'Espagne.

Après sa première édition, il resta à l'affût de tout ce qui paraissait; il obtint du duc de Noailles les manuscrits de Louis XIV. Il se corrigea ou se compléta, et même, si fort que pussent le blesser les critiques, il en profita quand elles lui semblaient justes.

Il a fait ainsi une œuvre de premier ordre, aussi solide et exacte qu'il était possible de la faire alors, d'une méthode qui, si elle ne satisfait pas à toutes les exigences de la science d'aujourd'hui, marquait un progrès véritable sur celle de ses devanciers. C'est à peu près la méthode du *Port-Royal* et des *Lundis* de Sainte-Beuve : une curiosité inlassable et fureteuse, et la finesse littéraire appliquée au discernement des vérités historiques.

Rien de plus faux dans l'ensemble que les critiques du président Hénault. Voltaire, dit-il, ne voit que la superficie des choses. Voltaire n'a pas le ton sérieux de l'histoire. Voltaire diffame sa patrie, il en veut aux grands hommes de la France [1].

Voltaire a mis très intelligemment en lumière les grands problèmes de son sujet : la succession d'Espagne, la révocation de l'édit de Nantes, les

1. Lion, *le Président Hénault*, p. 67 et suiv.

caractères et les rôles des grands acteurs, Colbert, Mme de Maintenon, le roi. Il les a étudiés sérieusement. Les épigrammes du style ne doivent pas nous dérober la modération sérieuse des jugements. Si l'on excepte les affaires religieuses, c'est par optimisme plutôt que par satire que Voltaire, une fois en sa vie, a péché. S'il n'a pas cru au désintéressement de Turenne dans sa conversion, est-ce malignité, ou vérité? Indulgent aux maîtresses et aux favoris du roi, il lui a fait, tout pesé, la part plutôt belle dans les splendeurs de son règne. Il a le premier vu Mme de Maintenon dans son vrai caractère, et marqué l'importance de Colbert qui n'était pas en faveur auprès de ses contemporains. Il a été modéré sur la Révocation jusqu'à mécontenter les protestants, indiquant l'injustice, la cruauté, les désastreuses conséquences de cette mesure intolérante, mais condamnant la révolte des Cévennes au nom de l'ordre public et par dégoût des illuminés.

Très librement pensé, tout son livre n'est pourtant qu'une glorification de l'esprit français, de la civilisation française du XVIIe siècle, et du roi qui en a été la splendide expression : le philosophe qui hait la guerre a bien de la peine à ne pas se laisser parfois éblouir par la grandeur militaire et les conquêtes de la France polie.

Depuis Gibbon, pas un critique n'a omis de blâmer le plan du livre, qui morcelle le sujet, et détruit la liaison des faits. On lit Malplaquet et les derniers jours sombres du vieux roi avant d'avoir assisté aux *Plaisirs de l'île enchantée*. On entre dans la guerre de Hollande avant d'avoir su les tarifs de Colbert, et

l'on voit le pape ligué avec les puissances protestantes avant d'avoir entendu parler de la régale. Mais ce morcellement correspond à la forme analytique de l'esprit voltairien, et à l'enchaînement de ses idées.

Tandis que vers 1730 l'opinion n'était pas favorable à Louis XIV, contre lequel se réunissaient les rancunes des grands écartés du pouvoir et les antipathies des philosophes révoltés du despotisme, Voltaire, homme d'esprit et poète alors avant tout, voyait dans ce long règne le prodigieux développement de l'intelligence, les chefs-d'œuvre des arts et des lettres, la France manquant, il est vrai, la monarchie universelle, mais établissant sur toute l'Europe la domination de sa langue, de sa politesse, de sa culture, de ses grands écrivains. De là, l'enthousiasme dont sortit le premier dessein, tout français et classique, du *Siècle de Louis XIV*. Il s'y joignit une arrière-pensée : quel contraste entre la cour où l'on voyait à la fois Condé, Colbert et Racine [1], et celle où il n'y a plus de Condé, ni de Colbert, et où Voltaire n'est pas ! Une leçon au gouvernement de Louis XV devait sortir de l'histoire de Louis XIV.

Elle s'étagea en plans successifs : après le portique grandiose des victoires et des conquêtes, la personne du roi, les mœurs et la vie de cour, la politesse noble, puis le gouvernement intérieur et les institutions utiles, puis les affaires ecclésiastiques, enfin au fond de la scène le merveilleux décor des arts, des lettres et des sciences, caractéristique

1. XXXII, 493.

supérieure de la civilisation française du XVIIe siècle, et la vraie gloire du grand roi. Le *Siècle* se disposait ainsi en apothéose de l'esprit.

Entre 1738 et 1742 l'ordonnance fut modifiée. Les affaires ecclésiastiques interrompaient la progression. Elles furent rejetées à la fin : elles formèrent l'envers du beau règne. Les disputes et les persécutions religieuses, superstition et fanatisme, c'est « l'histoire des fous ». Le XVIIe siècle, qu'on ne peut surpasser dans la poésie et les arts, a laissé un progrès à faire dans la philosophie au siècle de Louis XV et de Frédéric II. Ainsi s'expliquent le ton sarcastique du récit des affaires religieuses, et ce chapitre final des cérémonies chinoises, qui ne surprend plus quand on y voit le symbole de la raison chassant le fanatisme.

Glorification donc de l'intelligence humaine, dérision de la sottise humaine, voilà les deux idées sous lesquelles se rangent tous les faits du XVIIe siècle. Elles supposent une idée plus large, moins partiale, plus historique : celle de faire l'histoire du siècle, et non celle du roi [1]. Idée à peine entrevue en théorie par Fénelon, totalement négligée en pratique par tous les historiens, par Bossuet comme par Daniel. Voltaire est le premier historien de la civilisation. Ce n'est pas chez lui un point de vue fortuit et secondaire, il se lie aux plus profonds sentiments de sa nature, à sa *philosophie du bonheur*.

... Il ne reste plus rien que le nom de ceux qui ont conduit des bataillons et des escadrons, il ne revient rien au genre humain de cent batailles données ; mais les grands hommes

1. XIV, 155. XV, 105. XXXIII, 483, 492, 506. XXXV, 414, etc.

dont je vous parle ont préparé des *plaisirs* purs et durables aux hommes qui ne sont point encore nés. Une écluse du canal qui joint les deux mers, un tableau du Poussin, une belle tragédie, une vérité découverte, sont des choses mille fois plus précieuses que toutes les annales de la cour, que toutes les relations de campagne. Vous savez que chez moi les grands hommes sont les premiers, et les héros les derniers.

J'appelle grands hommes tous ceux qui ont excellé dans l'utile ou dans l'agréable. Les saccageurs de province ne sont que héros [1].

C'est donc le mouvement de la civilisation, la diffusion de la raison, mais de la raison appliquée au bien être, que Voltaire a voulu peindre. Et voilà par où il a cru faire œuvre à la fois de bon citoyen et de bon cosmopolite.

Mais il était impossible de peindre la marche de l'humanité sans se prononcer sur la force qui donne l'impulsion : autre dessein qui croise les autres, autre série de rapports à dégager. Depuis 1 500 ans, la conception Providentielle de l'histoire dominait les esprits : elle avait trouvé son expression éclatante dans le *Discours sur l'histoire universelle*.

Voltaire élimine de l'histoire la prudence divine. Les événements sont le produit nécessaire des lois universelles. Des chocs et des coïncidences qu'on ne peut prévoir — on les appelle hasard — déterminent les destinées des peuples. Un verre d'eau sur une robe, et voilà Marlborough en disgrâce, la paix rétablie entre l'Angleterre et la France. Un curé et un conseiller dirigent un jour leur promenade vers Denain, et voilà la voie de la victoire découverte à Villars. D'heureuses réussites adaptent

1. XXXIII, 506.

à certains pays, à certaines époques, des moteurs puissants qui accomplissent un énorme travail de civilisation : ce sont les grands hommes. Et quand le grand homme a la chance de détenir la souveraine autorité, son action, son rendement, si je puis dire, est immense. Cette chance suprême s'est rencontrée quatre fois en Occident, depuis les commencements de l'histoire : d'où les quatre grands siècles, de Philippe et Alexandre, de César et Auguste, des Médicis, de Louis XIV. Ainsi se combinent dans l'esprit de Voltaire les grands hommes et le hasard pour faire la fonction motrice que Bossuet confiait à la Providence.

La couleur du *Siècle de Louis XIV* tient à cette multiplicité de points de vue qui, par les jours variés dont elle éclairait les faits, mettait en joie l'intelligence alerte du XVIIIe siècle. Elle tient aussi à l'art qui en a réalisé l'exposition.

Voltaire a, comme toujours, voulu être clair, court, dégagé ; il a simplifié, débrouillé, allégé. Il a voulu que son récit eût l'intérêt d'une tragédie : il y a réussi dans l'histoire des traités et des guerres, où la chronologie enchaîne les événements. On suit l'ascension, puis la descente du soleil royal, depuis son lever éblouissant jusqu'aux lueurs sanglantes de son coucher. L'entrée en scène de Louis XIV est préparée par une introduction qui mesure strictement la justice à Louis XIII et Richelieu. Alors paraît le jeune roi qui, en quelques années, redresse la France et la porte au-dessus de tous les États européens. Puis on voit tout converger vers l'invasion de la Hollande. Un mouvement allègre porte Louis XIV

jusqu'à Utrecht. Ici se place la péripétie. Quatre cavaliers sont entrés à Muyden où sont les écluses, et n'y sont pas restés : ils ont failli faire réussir, et ils ont ruiné, sans y penser, le dessein de domination universelle. Sur ce petit incident, tout le drame revire. A Nimègue, c'est l'arrêt, à Ryswick, c'est l'échec de la grandeur de Louis XIV, et la paix d'Utrecht n'est une délivrance pour le lecteur que parce qu'il attendait avec angoisse la subversion totale de la France.

Point de portraits : la vie est mobile et ne se fixe pas. La physionomie de Louis XIV est à toutes les pages du livre, diversement éclairée, changeante et multiple[1]. Point de harangues. Des réflexions, qui sont la marque du philosophe. L'esprit réagit contre sa matière par toute sorte de remarques, de critiques et d'épigrammes[2]. Il ne faut pas s'imaginer que ce pétillement perpétuel de réflexions ne consiste qu'à dauber les prêtres et médire des grands. Sans doute les grands partis pris de la philosophie voltairienne paraissent partout : irréligion, amour de la paix, tolérance, goût du luxe, orgueil bourgeois, idée du bien public, cosmopolitisme, passion des lettres; mais, de plus, quelle variété d'idées! discussions rapides des mobiles des individus et des foules, doutes sur les désintéressements parfaits comme sur les scélératesses extrêmes, analyses lucides des éléments de succès ou de faiblesse, remarques sur la baïonnette et sur le fusil des

1. XV, 123.
2. Voyez dans ce qu'on a appelé le *Sottisier* (t. XXXII) comment Voltaire est excité par les documents.

guerres de Louis XIV, etc. : c'est un exercice incessant de la raison qui a besoin de voir clair en tout. Tout fait s'accompagne de la note qui l'éclaire et le classe.

Augustin Thierry, historien romantique, condamne cette méthode[1]. Elle enchantait le lecteur européen du XVIIIe siècle qui avant tout voulait comprendre.

Ce n'est pas que Voltaire n'ait pas de couleur, ne fasse pas voir. Il aime le détail particulier, le chiffre précis, le petit fait qui peint. Créqui, à Trèves, devant sa garnison soulevée et qui veut capituler, s'enfuit « dans une église ». Marsin, au siège de Turin, dans le conseil de guerre, « tire de sa poche » la lettre du roi. La Vallière échange la cour — il ne dit pas pour le couvent — mais pour « le cilice, pieds nus, jeûner, la nuit au chœur, chanter en latin ». Voici le courtisan du grand roi :

> On portait alors des casaques par-dessus un pourpoint orné de rubans, et sur cette casaque passait un baudrier auquel pendait l'épée. On avait une espèce de rabat à dentelles, et un chapeau orné de deux rangs de plumes[2].

Voltaire a senti la pompe théâtrale du règne, dans les fêtes, les carrousels, la maison du roi, le voyage en Flandre. Il l'a rendue selon le goût de son temps, comme Coypel, non pas comme van der Meulen. Cependant il est vrai qu'il se refuse de la couleur. Il sait que Colbert avait « les sourcils épais et joints, la physionomie rude et basse, l'abord glaçant », mais

1. *Lettre V sur l'Hist. de France.*
2. Chap. XXV.

il *s'en soucie fort peu*, comme de « la manière dont il mettait son rabat », et de « l'air bourgeois que le roi disait qu'il avait conservé à la cour ». La noblesse de l'histoire se refuse ces détails. Toutes les vulgarités sont écartées ou voilées par le ton de la bonne compagnie.

Surtout Voltaire ne veut pas du pittoresque auquel nulle idée ne s'attache. Peindre est pour lui une manière d'expliquer. Il ne parle à l'imagination que pour donner à penser. Les menus détails, les anecdotes piquantes, tout le concret n'est que symbole. Par la sensation il tend à l'idée, et il ne veut apporter au lecteur que des sensations choisies, dégrossies, qui conduisent sans peine le lecteur aux rapports instructifs. La claire et fine couleur du *Siècle de Louis XIV* est tout intellectuelle.

Hors les malveillants que rien ne désarmait, il n'y eut qu'une voix sur un ouvrage qui répondait en perfection à la structure mentale de l'époque. Mme de Graffigny, Frédéric, le marquis d'Argenson, admirèrent avec enthousiasme, et lord Chesterfield exprima le sentiment public quand il disait :

> « C'est l'histoire de l'esprit humain écrite par un homme de génie pour l'usage des gens d'esprit[1]. »

Une impression pareille, et plus forte encore, fut produite par l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*.

En 1740, lorsqu'il renonça à achever en France son *Siècle de Louis XIV*, Voltaire se mit à faire un

1. Desnoiresterres, IV, 211.

abrégé d'histoire générale pour Mme du Châtelet que la puérilité, la prolixité des auteurs, leur défaut d'esprit philosophique dégoûtaient de l'étude du passé [1].

Il ne manquait pas d'*Annales mundi*, d'*Historiæ ab origine mundi* ou *ab ortu imperiorum*, ni d'*Histoires du monde* ou *Histoires universelles*, en latin ou en français, étendues en in-folios ou resserrée en in-douze, sèchement érudites ou élégamment inexactes. Il n'y en avait pas une qui regardât au delà des faits politiques et militaires.

La seule dont la valeur littéraire fût supérieure était l'ouvrage de Bossuet. Mais l'histoire y était soumise au dogme catholique de telle façon qu'il perdait son autorité et son utilité pour les esprits indépendants. Voltaire ne voulut pas refaire Bossuet : l'histoire ancienne ne l'intéressait guère; mais il se proposa de le continuer, moins médiocrement que n'avaient fait La Barre, l'anonyme, ou Massuet, et, en le continuant, de détruire et remplacer sa philosophie de l'histoire. Il partit de Charlemagne pour descendre jusqu'à Louis XIV.

Il se jeta dans le travail avec sa fougue coutumière. Le *Mercure*, en 1745-1746, publia des fragments de la nouvelle « histoire de l'esprit humain », et en 1750-1751 l' « histoire des croisades ». En 1753 Jean Neaulme imprima à La Haye l'*Abrégé de l'Histoire universelle depuis Charlemagne jusqu'à Charles-Quint* : deux volumes contre lesquels protesta l'auteur dans ses lettres, dans les journaux, et par-

1. XXIV, 41, 543.

devant deux notaires. Il publia lui-même le troisième volume pour établir authentiquement quels étaient le ton et l'esprit de son ouvrage. En 1756, il donna un texte complet chez les Cramer à Genève, sous le titre d'*Essai sur l'histoire générale et sur les mœurs et l'esprit des nations depuis Charlemagne jusqu'à nos jours* : il y soudait à l'histoire générale son Louis XIV et des chapitres sur Louis XV. Le texte définitif sera celui de 1769, où paraîtra le titre simplifié : *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* : l'histoire générale, abstraction faite de Louis XIV et Louis XV, y passera de 144 à 197 chapitres. En même temps l'ouvrage recevra le portique qui lui convient : *la Philosophie de l'histoire par feu M. l'abbé Bazin*, imprimée en 1765, en deviendra le discours préliminaire; de cette façon, une vue rapide des origines de la civilisation et des grands peuples de l'antiquité introduira le lecteur à Charlemagne et au moyen âge. On embrassera ainsi tout le développement humain.

On peut bien croire qu'un pareil travail qui présente au lecteur huit siècles et demi et tous les peuples, n'a pas été fait sur les sources. C'est une compilation. On voudrait savoir de quels instruments Voltaire s'est servi. A défaut d'un travail complet qui nous renseignerait sûrement, j'ai fait quelques sondages. Il a tiré ses deux chapitres sur Mahomet presque exclusivement de Gagnier et de Sale : deux bonnes autorités. Pour la Chine, du Halde. Pour l'histoire ecclésiastique et pour l'histoire des croisades, son guide est l'excellent Fleury; pour l'histoire d'Angleterre et pour Jeanne d'Arc, le

solide Rapin de Thoyras. Ce sont là de bons garants. Il est vrai que, pour Henri IV, il ne va guère au delà de Mézeray. Quelquefois, pourtant, il semble qu'il soit remonté aux documents dont ses auteurs lui donnaient les références, pour y cueillir quelque détail caractéristique; il a été amateur aussi de pièces curieuses et peu connues.

Il paraît en somme avoir bien fait son métier de vulgarisateur. Daunou, les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, Robertson louent son exactitude. Elle a été pourtant fort attaquée. Nonnotte a fait deux volumes des *Erreurs de Voltaire: erreurs historiques, erreurs dogmatiques*. Voltaire lui a mal répondu : il eût mieux fait de laisser son *Essai* répondre pour lui. Car Nonnotte ne l'a pas entamé. Sans doute il a fait des rectifications de détail : les erreurs, les inadvertances étaient inévitables, dans un si vaste travail, surtout avec la méthode rapide et un peu étourdie de Voltaire. Mais très souvent c'est Nonnotte qui se trompe, qui chicane, qui altère les textes. Voltaire a-t-il tort de trouver « très suspecte » la légende de Florinde et du roi Rodrigue? Nonnotte dénonce comme mensonges des faits bien établis, qui font tort aux rois ou à l'Église; il tient pour vérités historiques tout ce que la haine religieuse a imputé aux protestants et aux hérétiques. Il appelle sans cesse *erreurs historiques* ce qui contredit son dogme et les passions qu'il annexe à son dogme. Il a de l'érudition, mais aucune critique. Voltaire est infiniment plus près que lui de la vraie histoire.

La philosophie de l'*Essai sur les mœurs* consiste

essentiellement dans trois idées, dont deux nous sont connues déjà par *le Siècle de Louis XIV* : c'est d'abord celle de faire l'histoire de l'esprit humain, de la civilisation, non pas seulement des rois ; ensuite, celle de raconter les révolutions du commerce, des mœurs et des arts, et non seulement les guerres et les traités. La troisième est de faire l'histoire du monde, et non de l'Europe seule. Chevreau et Puffendorf avaient déjà fait place à l'Afrique, à l'Amérique, à l'Inde, à la Chine dans leurs histoires universelles : mais ce n'était chez eux qu'une exactitude matérielle; ils racontaient toutes les nations qu'ils rencontraient sur la mappemonde. Voltaire obéit à une idée philosophique. C'est mutiler l'histoire que de la réduire à la civilisation occidentale et à ses origines gréco-juives. Très loin, dans le brouillard de la préhistoire, on n'aperçoit encore ni Romains, ni Grecs, ni Juifs, ni Égyptiens même, mais déjà les Chaldéens, les Chinois, les Hindous. Le monde a une histoire, des histoires, avant l'Histoire Sainte : quelle joie de faire coup double, et d'atteindre une vérité en blessant la religion !

Depuis la Renaissance et les grandes découvertes maritimes, l'historien ni le politique ne peuvent borner leur vue à l'Europe. Toutes les nations sont solidaires, et liées par le commerce[1]. En buvant du café d'Arabie dans une tasse de Chine, Voltaire voit s'agrandir son horizon historique.

Ces trois idées construisent le cadre et commandent le développement de l'*Essai*. Voltaire commence

1. XI, 158; XXIV, 28.

par l'Orient et finit par l'Orient. De 197 chapitres, il en donne 90 aux tableaux des mœurs, des institutions, des arts, de l'esprit des peuples et des époques : dans ceux même où domine la narration des guerres et de l'histoire politique, il choisit encore les faits les plus significatifs d'états de civilisation.

Je voudrais découvrir, écrit-il quelque part, quelle était alors la société des hommes, comment on vivait dans l'intérieur des familles, quels arts étaient cultivés, plutôt que de répéter tant de malheurs et tant de combats, funestes objets de l'histoire, et lieux communs de la méchanceté humaine [1].

Il s'intéresse à la façon dont on s'habille au moyen âge, dont on s'éclaire, on se chauffe, on travaille, au prix de la viande et du pain : à quel moment on a inventé les besicles, les moulins à vent, la faïence, les cheminées : comment les maisons étaient couvertes [2]. Il voit la barque des pirates normands, les provisions de « bière, de biscuit de mer, de fromage et de viande fumée » avec lesquelles ils se mettaient en route [3].

Seuls les faits précis donnent une connaissance claire : il aligne les détails caractéristiques, les anecdotes singulières. Nous voici loin des historiens qui ne distinguaient pas les Francs de Clovis de la cour de Louis XIV : celui-ci saisit toutes les différences des civilisations passées; il les saisit avec plus de vivacité que de sérénité. Il se moque ou s'indigne de tant de siècles qui n'ont pas ressemblé à son siècle.

1. XII, 53. Cf. XXXIX, 207.
2. XI, 275; XII, 55.
3. XI, 305.

L'idée cosmopolite, à l'arrière-plan dans le *Louis XIV*, passe ici au premier plan. Il n'y a pas de peuple élu, pas de race supérieure : chaque société à son tour collabore au développement humain. L'auteur se propose de « rendre justice à toutes les nations ».

Excluant le point de vue Providentiel, et tout finalisme, il offre une conception rationnelle de l'histoire. L'humanité s'est faite elle-même, à l'aventure, lentement, sous la pression des instincts, des besoins et des circonstances, qui pièce à pièce ont formé les lois, les mœurs, l'industrie, les sciences, et jeté çà et là un peu d'aise, de justice et de liberté, parmi beaucoup de misères et de brutalités. Dans cet ample mouvement, vu de haut, l'effort de l'individu disparaît. Le grand homme, partout en scène dans le *Louis XIV*, cède ici la place au hasard, et à l'insensible déplacement des masses qui seul réalise le progrès : on voit ici l'individu bien plus comme produit que comme cause [1].

Cependant l'histoire voltairienne est profondément idéaliste. Sachant que la connaissance et le sentiment sont les moteurs du déterminisme moral, il s'efforce de donner à ses lecteurs l'image du passé qui peut en faire les ouvriers de son idéal. Cet idéal se définirait bien une conception rationnelle des rapports humains. L'expérience a révélé qu'il y a pour les hommes des conditions générales de bonheur ou de malheur. Les conditions les plus certaines de malheur, parmi celles qui ne viennent pas de la nature,

1. XII, 66.

mais de l'homme, sont la guerre et le fanatisme. Des millions d'hommes ont péri, depuis l'aube de l'histoire, par l'ambition des rois et pour l'absurdité des dogmes. Le remède est de désabuser les peuples : moins éblouis et moins crédules, c'est-à-dire plus raisonnables, ils consentiront moins aisément à leur misère.

Mais que le progrès de la raison est lent! Le sang de l'historien bout quand il voit le tissu d'horreurs et de sottises qu'est l'histoire. L'impatience le saisit. Il en veut aux dupes, aux victimes de chérir ou d'adorer leurs tyrans. Sa colère s'exaspère quand il regarde ses devanciers : depuis le chroniqueur grossier des rois carlovingiens jusqu'au jésuite discret, à l'académicien poli, les voilà tous, ou presque tous, puérils, menteurs, serviles, à plat ventre devant la force, glorifiant la fraude, le brigandage, l'injustice, incapables de poser un regard d'homme sur les rois et sur les prêtres : tous ou presque tous appliqués à faire durer les erreurs qui tiennent l'humanité sous le joug. Les yeux sur leur récit, il le refait avec une ironie emportée, étalant tous les faits qui éclairent « l'excès de l'absurde insolence de ceux qui gouvernaient les peuples, et l'excès de l'imbécillité des gouvernés. » A force de souligner de sarcasmes tous les « crimes » des rois et des prêtres, le public finira peut-être par comprendre et vouloir.

L'*Essai* est donc une œuvre d'ardent prosélytisme humanitaire. Ce n'est pas qu'il ne songe à être juste, même envers les rois et les papes[1]. Tout n'a pas été

1. XI, 309, 343; XII, 66, 353.

sauvage dans les plus sombres époques. « Il faut être bien maladroit pour calomnier l'inquisition. » Les moines ont défriché, étudié, et les cloîtres ont été dans des siècles barbares « une retraite assurée contre la tyrannie ». Voltaire sait être pour les Templiers contre Philippe le Bel ; et, prenant la lutte du sacerdoce et de l'empire comme fil conducteur dans la confuse histoire du moyen âge, il sait voir dans la papauté une force morale qui tient en échec la brutalité militaire.

Cependant on ne saurait nier que son impatience généreuse, son tempérament explosif ne lui aient fait très souvent fausser l'histoire. De son propre point de vue même, il devait être moins sévère à cette pauvre humanité destituée de secours divin, et qui, si péniblement, si douloureusement s'est élevée de l'animalité à la raison. Chaque parcelle de moralité, de justice et de liberté a été une conquête de l'esprit. Le moindre progrès devait prendre de là pour lui un prix infini; et si désireux qu'il fût d'exciter les vivants à secouer les servitudes séculaires, il ne devait pas prodiguer le sarcasme aux morts qui ont eu plus de mérite à mettre dans leur barbarie quelques principes de raison, que nous n'en avons actuellement à les développer.

Il a trop constamment projeté dans le passé les idées du présent; il n'a pas vu que l'Église, maintenant force de réaction et d'oppression, a été pour un temps une force de progrès et de libération. Il a « réhabilité » les empereurs persécuteurs, comme défenseurs de la société laïque; il a déguisé le mystique Julien en philosophe rationaliste. Il s'est fait

une image flattée des musulmans, des Chinois, des Hindous, de toutes les civilisations qui n'étaient pas chrétiennes.

Encore ne faut-il pas pousser cette critique trop loin. Les historiens romantiques ou religieux du XIX[e] siècle nous ont donné du moyen âge une image idéale, qui est fausse. Il y avait dans la réalité de quoi justifier Voltaire : l'impartial et saisissant tableau de M. Luchaire le prouve. Mais il faut surtout bien comprendre que si Voltaire a été trop sévère au moyen âge, ce n'est pas tant par irréligion que par rationalisme. Son irréligion s'est réjouie des idées que son rationalisme lui imposait. C'étaient les lumières du siècle, et non l'esprit antichrétien, qui condamnaient le fanatisme, la brutalité, l'ignorance, l'enthousiasme. Ni l'abbé de Saint-Pierre[1] ni le président Hénault[2] n'osent excuser les croisades : on pensera que l'esprit philosophique les a gâtés. Mais le dira-t-on de l'abbé Fleury? Personne n'a plus nettement condamné les croisades[3]. Le jugement de ce chrétien raisonnable sur le moyen âge ne diffère guère de celui de Voltaire. Les esprits éclairés de formation classique, pieux ou impies, ne pouvaient être indulgents à ces siècles « grossiers ».

Dans l'état des sciences psychologiques, on ne pouvait parler des phénomènes religieux, des miracles, de Jeanne d'Arc et de saint François d'Assise, comme l'historien même incroyant en parle aujourd'hui. Il n'y avait pas de milieu entre la crédulité

1. Goumy, *l'abbé de Saint-Pierre*, 200.
2. Hénault, éd. de 1768, p. 976-979.
3. *Disc. sur l'hist. ecclés.*, 269, et tout le 6[e] *Discours*. — Cf. aussi, sur le moyen âge le 3[e] *Disc.*

absolue et la négation absolue. Il fallait choisir entre le surnaturel ou la fraude. Montesquieu, qui médit de l'histoire de Voltaire, ne comprend pas Jeanne d'Arc autrement que Voltaire[1]. L'hypothèse de la fourberie pieuse est, au XVIII[e] siècle, le point de vue réellement le plus raisonnable.

Voltaire est en complet accord avec la raison de son temps : de là le succès de son *Essai* qui, de 1753 à l'édition de Kehl, fut réimprimé au moins seize fois. L'abbé Audra en fit pour les collèges un abrégé expurgé, où il garda « les principes de raison et d'humanité ». Jusqu'à la réaction catholique et romantique du XIX[e] siècle, c'est Voltaire qui fournit aux esprits cultivés leur représentation de la marche de la civilisation.

Il est superflu de dire que la méthode de Voltaire ne suffit plus aujourd'hui. Mais elle marque une étape dans le passage de l'histoire traditionnaliste à l'histoire scientifique. Voltaire ne cherche pas hors de l'histoire le sens de l'histoire. La certitude historique ne se mesure pas pour lui sur l'accord des faits avec certaines idées dogmatiques : elle dépend uniquement de la qualité des matériaux que l'historien emploie. Son principe nous affranchit du respect de ses erreurs, et nous ne sommes liés à ses solutions qu'autant que nous voyons les documents leur donner crédit. On ne discute plus le *Discours sur l'histoire Universelle* : on discute Voltaire, on le réfute. C'est que son histoire admet les mêmes *critériums* que la nôtre. Herder et Michelet, Thierry et Guizot ne l'ont remplacé qu'en le continuant.

1. *Pensées*, II, 59 et 258.

Si Thierry avait pu être juste, il aurait remarqué que la plupart des reproches qu'il faisait aux histoires de France ne tombaient pas sur Voltaire : qu'on ne trouvait dans l'*Essai* ni ces légendes niaises, ni cette fausse couleur uniforme, ni ce « type abstrait de dignité et d'héroïsme », dont il se plaignait tant, et que si l'on n'y recevait pas la sensation, on y prenait au moins l'idée de la différence des époques, des variétés de races et d'institutions.

Après Bossuet, l'histoire était à créer : il ne reste après Voltaire qu'à la perfectionner. C'est ce qui a permis à Hettner d'écrire que « toute la conception moderne de l'histoire sort de l'*Essai* de Voltaire ».

CHAPITRE VII

VOLTAIRE AUX DÉLICES ET A FERNEY[1]

« Il faut que des philosophes aient deux ou trois trous sous terre contre les chiens qui courent après eux. »

« Tavernier..., interrogé par Louis XIV pourquoi il avait choisi une terre en Suisse, répondit comme vous savez : *Sire, j'ai été bien aise d'avoir quelque chose qui ne fût qu'à moi*[2]. »

Voilà dans quels sentiments Voltaire, échappé de Berlin et bien *escarmentado*[3], loua à Monrion, sur

1. Longchamp et Wagnière, *Mémoires sur Voltaire et ses ouvrages*, 1825, 2 vol. — Desnoiresterres, t. V-VIII —. Perey et Maugras, *Voltaire aux Délices et à Ferney*, 1885. — Maugras, *Voltaire et Jean-Jacques Rousseau*, 1886. — L. Foisset, *Voltaire et le président de Brosses*, 1858. — H. Tronchin, *le conseiller François Tronchin et ses amis*, 1895. — E. Asse, *Lettres de Mmes de Graffigny, d'Épinay, Suard*, etc. (*sur leur séjour auprès de Voltaire*), 1878. — *Zeitschrift für franz. Spr. und Litt.* (Stengel, *Lettres de Voltaire et de Mme de Gallatin au landgrave de Hesse-Cassel*), 1887, t. VII. — *Revue de Paris*, 1905 (H. Jullemier).
2. XXXIX, 198.
3. Cf. le nom de *Scarmentado* dans le conte écrit sans doute en 1753.

la mi-côte entre Lausanne et le lac, une maison abritée du vent du nord, pour les hivers. Et pour les étés, il acquit au prix de 87 000 livres, près de Genève, à Saint-Jean, une propriété qu'il baptisa *les Délices*, d'où il voyait, d'un coup d'œil, « Genève, son lac, le Rhône, une autre rivière (l'Arve), des campagnes et les Alpes[1] ». Un peu plus tard, comme Monrion manquait de jardin et de poêles, il loua à Lausanne, pour neuf ans, une grande et confortable maison dont les quinze fenêtres de façade avaient la vue du lac et des Alpes de Savoie.

Un sentiment délicieux de tranquillité et de bien-être se répandit dans son âme. Il regarda avec des yeux charmés le décor élégant et grandiose du lac encadré de montagnes; devant la beauté du paysage alpestre il évoqua avec un enthousiasme inaccoutumé les souvenirs héroïques de la liberté suisse. Il fut soulevé jusqu'au lyrisme.

Mais il ne s'y attarda pas. L'action le ressaisit dès qu'il se sentit en sûreté. Il bâtit, plante, jardine aux Délices. Il fait saillir, hélas! en vain, ses six juments par un trop vieil étalon danois. Il donne à dîner aux personnes les plus distinguées du pays; il reçoit tous les voyageurs notables qui passent par Lausanne et Genève, Palissot, Lekain, Mmes d'Épinay et du Bocage, le philosophe anglais Gibbon, le jésuite italien Bettinelli. Il se démène pour désavouer *la Pucelle*, accable son secrétaire Collini de dictées et de copies, remanie son *Histoire Universelle*, écrit une tragédie chinoise, dispute contre la Providence et Leibniz

1. XXXVIII, 390.

sur le désastre de Lisbonne, se désole de la guerre qui éclate en 1756, se raccommode avec le roi de Prusse en lui gardant une dent, essaie de s'entremettre pour le rétablissement de la paix, écrit aux Anglais en faveur de l'amiral Byng, s'enrôle dans l'*Encyclopédie*, chamaille avec Grasset, se brouille avec Haller, va visiter l'électeur Palatin, pleure la margrave de Baireuth, excite d'Alembert à faire son article GENÈVE pour l'*Encyclopédie*, à y louer le christianisme raisonnable, le pur déisme des modernes calvinistes, et à refuser aux pasteurs genevois la rétractation que leur piété ou leur politique réclame.

Le tracas qui se fait pour l'article *Genève* lui donne à réfléchir. D'ailleurs il perçoit peu à peu l'incompatibilité d'humeur et de point de vue qui existe entre les Genevois et lui. Le *Magnifique Conseil* défend aux citoyens et bourgeois de venir jouer ou voir jouer des tragédies chez Voltaire, invite Voltaire à s'abstenir de dresser un théâtre sur le territoire de la chrétienne république. Il en sera quitte pour « faire l'histrion » à Lausanne chez lui, ou à Monrepos chez le marquis de Gentil. Mais à Lausanne, d'autres pointes du zèle calviniste le blessent.

Il revient donc sur la terre française. Il achète, dans le pays de Gex, à une demi-heure de Genève, la terre de Fernex (il écrira *Ferney*, comme on prononçait); il loue à vie, du Président des Brosses, le comté de Tournay. Le voilà cette fois bien assuré, les pieds de devant, comme il disait, à Lausanne et et à Genève, ceux de derrière à Ferney et Tournay. Il dressera ses tréteaux à Ferney, surtout à Tournay,

dans son entresol, narguant le Magnifique Conseil, le Consistoire et tous les prédicants; et si le ciel devient noir du côté de Paris ou de Versailles, une petite promenade de ses chevaux le mettra de l'autre côté de la frontière, faisant la nique au ministère, au Parlement et à l'Église. Un seul moment, en 1765, après la mort du chevalier de La Barre, il prendra sérieusement peur, et aura la velléité très passagère d'aller fonder une colonie de philosophes, une « manufacture de la vérité », avec une imprimerie, dans le pays de Clèves, qui appartenait au roi de Prusse.

Depuis 1760, il réside ordinairement à Ferney. Il s'y fait une installation opulente. Sa fortune est immense et va toujours grossissant. Il a des fonds dans le commerce et les banques[1], à Cadix, à Leipzig, à Amsterdam. Mais il place surtout ses capitaux disponibles en rentes viagères, à des taux élevés que lui assurent son âge et son « visage blême[2] » : il a pour débiteurs des seigneurs de France et des princes allemands, le maréchal de Richelieu, l'électeur Palatin, le duc de Wurtemberg : payeurs négligents, qui finissent pourtant par payer, avec qui on arrive à ne pas perdre plus qu'avec les juifs et les banquiers, et qui acquittent l'intérêt de leurs retards en réclame et en protection. Le notaire de Voltaire dit à Collé en 1768 que son client possède 80 000 livres de rentes viagères, 40 000 livres de bien-fonds et 60 000 livres de valeurs en portefeuille. En 1775,

1. XXXVIII, 189.
2. Collini, *Mémoires*.

un état authentique accuse 177 000 livres de rentes, outre 235 000 livres de rentrées attendues.

La dépense à Ferney est énorme. Le château que Voltaire a bâti est petit, mais élégant. Le train est considérable ; outre le personnel ordinaire, les jours de représentation, il faut donner à souper à soixante ou quatre-vingts invités. En 1768, après une réforme énergique de son état de maison, Voltaire établira le budget de Ferney à 40 000 livres par an, pour l'entretien de douze chevaux et de soixante personnes.

Les hôtes habituels de Ferney sont la grosse Mme Denis [1], qui passe son temps à se disputer et à se raccommoder avec son oncle [2], le fidèle secrétaire Wagnière, qui a succédé à Collini, et auquel en 1763 est adjoint le copiste Simon Bigex, le père Adam, un jésuite que Voltaire a recueilli et qui fait sa partie d'échecs. C'est, de 1760 à 1763, l'arrière-petite-nièce de Corneille, la noiraude Marie, laide avec de beaux grands yeux noirs, qu'il élève et dote ; plus tard, Mlle de Varicourt, « belle et bonne », qu'il ne dote pas parce que le marquis de Villette, qui l'épouse, est très riche et ne veut pas d'argent.

Toujours quelque étranger est en résidence à Ferney pour des semaines ou des mois : c'est l'autre nièce, Mme de Fontaine, et le marquis de Florian avec qui elle se remarie, et le joli « Florianet ». C'est le cousin Daumart, mousquetaire du roi, ou le souple Ximenès, ou le petit La Harpe et sa femme, ou le pauvre Durey de Morsan après sa ruine. C'est le

1. *Lettres de Mme de Graffigny*, etc., 263.
2. XXXVIII, 186-187.

duc de Villars, grand tragédien. Une foule de Genevois sont habitués chez Voltaire, vont et viennent sans cesse de la ville à Ferney : plus familiers souvent qu'amis : tous les Tronchin, le ménage Rilliet, les deux Cramer, Mme Gallatin, Huber, le spirituel découpeur de silhouettes qui souvent faisaient enrager le patriarche; et n'oublions pas « M. le fornicateur Covelle ».

Et que de visiteurs de tout état, de toute nation! Voltaire est une curiosité européenne qu'il faut avoir vue. Ferney est le pèlerinage des esprits libres et des âmes sensibles. On y voit défiler Dalembert, Turgot, l'abbé Morellet, le musicien et valet de chambre du roi Laborde, le chevalier de Boufflers, Chabanon, Grétry, les Anglais Sherlock et Moore, le prince de Brunswick, le landgrave de Hesse, Mme Suard, le marquis de Villette : que d'autres, qu'on ne finirait pas d'énumérer. C'est une déclaration de principes, et un affront personnel, quand le comte de Falkenstein, le futur Joseph II, ne daigne pas se détourner de sa route vers Ferney.

Quelques visiteurs nous ont laissé leurs impressions. Ils nous font voir ce long vieillard décharné, aux yeux étincelants, enveloppé de sa robe de chambre de perse, ou bien, les grands jours, en noble habit mordoré avec une grande perruque et des manchettes à dentelles qui lui descendent jusqu'au bout des doigts : propre, droit, sec, vif, sobre, ne prenant que quelques tasses de café à la crème, toujours mourant et toujours se droguant, travaillant au lit une partie de la journée et y recevant des visites; très *seigneur de village*, entêté de ses droits

et honneurs, propriétaire jusqu'au fond de l'âme, fier de ses bâtiments, de ses plantations, de son troupeau, de son église, passionné pour le placement des montres ou des bas de soie de ses manufactures : majestueusement gracieux aux amis et aux vassaux qui célèbrent ses anniversaires avec des arcs de triomphe, des feux d'artifice, et des vers encenseurs; toujours fou de théâtre, de vers, et d'esprit, causeur délicieux, d'une gaieté charmante; mais capricieux, fantasque, irritable, despote; large à qui le cajole, lésineur ou chicaneur avec qui le prend de travers, marchandant opiniâtrément un couteau de chasse, ou plaidant contre le président de Brosses pour quelques moules de bois qu'il enrage d'avoir enfin à payer, tracassier, taquin, intrigant dans les affaires genevoises, et ravi de se moquer de tout le monde; toujours mordu et mordant, traînant après lui une meute d'ennemis qu'il grossit à plaisir, Fréron, La Beaumelle, Chaumeix, les Pompignan, Nonnotte, Patouillet, Larcher, Cogé, n'étant jamais en reste et voulant toujours avoir le dernier, pour les coups de gueule et pour les coups de dents, tourmenteur diabolique du malheureux Jean-Jacques qu'il serait prêt à recueillir chez lui, égratignant à tout propos le grand Montesquieu qu'il a défendu de son vivant, inlassablement attaché aux mollets des gens qu'il déteste, et parfois de ceux qu'il ne déteste pas, n'en voulant pas toujours à ceux qu'il crible de ses mortels sarcasmes, ramené souvent par une avance, un bon procédé, et se réconciliant avec Trublet, avec Buffon : sans rancune même contre les amis ou les protégés qui le trahissent, qui le volent,

pourvu qu'ils ne soient point fiers : en guerre avec son curé et son évêque, et tout amusé de communier par-devant notaire pour leur faire pièce : point méchant au fond, ni avare ; serviable, libéral, généreux même à ses nièces et à Marie Corneille, hébergeant, secourant, défendant, patronnant je ne sais combien de gens, réconciliant Champflour fils avec Champflour père, assurant le transport d'un petit Pichon ou le mariage d'une fille engrossée du même entrain dont il mène l'affaire Calas ou la guerre à Fréron : gamin de Paris, et enfant gâté au possible, tout amour-propre et tout nerfs, et ne faisant à personne par ses folies autant de tort qu'à lui-même[1].

De son petit royaume de Ferney, il échange des vérités et des coups de griffe avec Frédéric qu'il connaît comme il en est connu, de la philosophie et des compliments avec l'impératrice Catherine dont il est un peu la dupe dans les affaires de Pologne. Il fleurette avec toute sorte de rois et de princes. Il est politiquement en coquetterie avec la cour de France ; il cajole la Pompadour tant qu'elle vit, sans soupçonner l'incurable blessure qu'il lui a faite par une phrase de la dédicace de *Tancrède*. Il tire tout ce qu'il peut de son vieil et peu sûr ami le maréchal de Richelieu comme aussi des ministres qui passent ; il les paye largement en adulations, Babet la bouquetière, c'est-à-dire le cardinal de Bernis, et puis le duc de Choiseul, et puis le duc d'Aiguillon et Maupeou, et enfin Turgot, le vrai ministre selon

1. Cf. Asse, *Lettres de Mme de Graffigny*, p. 247-483, et Bibl. nat., ms. 12 285, le carnet de Voltaire, notamment p. 21.

son cœur, le seul dont il ne dise aucun bien qu'il en pense. A tous, il ne demande pas seulement une protection, des faveurs pour lui, pour Ferney et pour les philosophes : il veut des réformes, il les excite et les soutient dans toutes celles qu'ils tentent.

Voilà le spectacle que, des Délices et de Ferney, pendant vingt-trois ans, Voltaire offrit à l'Europe tour à tour enthousiaste ou scandalisée, et toujours amusée. Pendant vingt-trois ans il réussit ce miracle d'être la nouvelle du jour, de fournir l'actualité, bouffonne ou sérieuse et surtout imprévue, qui occupe le public : ses Pâques ou ses coliques, *Tancrède* ou *la Pucelle*, l'adoption de Marie Corneille, ou une lettre au roi de Prusse, le renvoi ou le rappel de Mme Denis, un généreux effort pour Calas ou La Barre, un débordement de facéties injurieuses sur La Beaumelle ou Jean-Jacques, tout l'exquis du bon sens et de l'humanité, ou toute l'énormité de l'ordure et de l'impiété, de tout cela chaque jour quelque chose, et jamais deux jours de suite la même chose. Pendant vingt-trois ans Voltaire fut le grelot le plus sonore de l'Europe.

A coup sûr, le bruit lui était doux, la popularité nécessaire. Il ne s'inquiétait pas qu'il y eût un peu de mépris dans le rire de la galerie : il n'avait pas l'armature de moralisme, la carapace de dignité qui font garder aux plus ambitieux, aux plus vains des postures décentes. Ayant la gloire de l'esprit et de la bienfaisance, il ne dédaignait pas celle des contorsions et des grimaces. Mais dans toutes ses arlequinades, il avait son idée qui ne le quittait pas plus que

l'amour-propre. Il voulait améliorer l'ordre social. De 1755 et surtout de 1760 jusqu'à sa mort, il n'écrivit pour ainsi dire pas une page qui ne fût la critique d'un abus, la recommandation d'une réforme, une sollicitation au gouvernement ou au public pour l'une ou contre l'autre. A quatre-vingts ans il était aussi enragé qu'à soixante. Il faut être bien partial pour ne pas voir ce qu'il y a de conviction profonde et désintéressée dans ses principales attitudes.

Il était revenu d'Allemagne au moment où la nation éclairée désespérait enfin du roi et de la cour, et devenait impatiente du mal social; où se montait la machine de guerre de l'*Encyclopédie*, autour de laquelle la libre pensée s'organisa en parti; où, à côté des anciennes factions religieuses, jansénistes et défenseurs de la constitution *Unigenitus*, se groupaient des hommes qui travaillaient à répandre les lumières et à augmenter le bien-être général, philosophes, économistes, *patriotes*; où toutes les voix individuelles de raison et de liberté étaient assurées d'éveiller de larges échos dans tous les états et toutes les provinces; où les hommes qui avaient le talent d'exprimer se sentaient de plus en plus soulevés, poussés par la foule qui les écoutait.

Les forces de conservation sont grandes : plus que la cour, irrégulière et inconséquente, la Sorbonne et le Parlement de Paris opposent à la « raison » une résistance dont la condamnation de la thèse de l'abbé de Prades (1752), celles de l'*Esprit* (1758) et de l'*Émile* (1762), la suppression et la suspension de l'*Encyclopédie* (1752 et 1758), la censure de *Bélisaire* (1767) sont les épisodes principaux.

Voltaire se jette fougueusement dans la mêlée. Il est « celui qui rit de toutes les sottises qui sont frivoles, et qui tâche de réparer celles qui sont cruelles[1] ». Détrompé, il voulait détromper les autres, et il bouillait d'impatience à l'idée que le progrès pouvait bien mettre deux ou trois cents ans à se faire[2]. Il se battit, non point héroïquement, mais obstinément, cherchant à obtenir le plus d'effet possible avec le moins de risque. Il connaissait le terrain et l'ennemi, et se montra un merveilleux tacticien.

Il savait qu'il n'y avait ni privilège ni permission tacite à espérer. L'impression clandestine, en France ou à l'étranger, et surtout à Genève, lui ôtait le tracas de la censure; mais c'étaient tous les hasards de la contrebande et du colportage en fraude : des peines sévères menaçaient les auteurs, libraires et colporteurs. On ne prenait presque jamais que ceux-ci : et c'était pour ces pauvres diables le carcan, les galères et la marque. L'écrivain qui se laissait prendre pouvait s'en tirer par une rétractation humiliante : il eût été imprudent de toujours compter sur cette ressource.

Voltaire se déroba. Sa position sur la frontière, l'anonymat, les pseudonymes, les désaveux couvrirent sa personne. La forme de la justice s'arrêtait devant des dénégations qui ne trompaient pas le public et l'amusaient.

Pour paralyser les mauvaises volontés, pour prévenir les lettres de cachet toujours possibles, pour

1. XLIII, 104.
2. XXV, 344, 318; XXVI, 95.

assurer une circulation un peu plus libre à ses brochures, il cultiva ses amitiés de cour, Bernis et Choiseul, Richelieu, Villars et La Vallière; il s'en para pour intimider le zèle des subalternes. Il n'avait guère besoin de Malesherbes, directeur de la librairie, et des censeurs; mais il tâchait d'être bien avec les lieutenants de police, les intendants, les directeurs des postes, les commis. Le contreseing officiel de Damilaville, premier commis au vingtième, préserva pendant des années la correspondance de Ferney des curiosités de la poste. Il eut enfin pour complices tout le public, tous les voyageurs retournant de l'étranger, les ambassadeurs et leurs gens, les officiers, qui arrivaient à Paris leurs valises pleines de *rogatons* voltairiens [1], avant que le nommé Huguet et la femme Léger en fussent fournis pour la distribution clandestine.

Tant qu'il avait le public pour lui, il était sûr de venir à bout de tous les pouvoirs spirituels et temporels. Et ce public, il savait par où le prendre : public intelligent et léger, curieux et blasé, qu'un rien rebutait, un rien amusait, de goût étroit et délicat, d'attention faible, qu'il fallait sans cesse retenir et piquer. Il lui servit tous les jours pendant vingt-trois ans le ragoût d'esprit, de satire, de badinage, de polissonnerie dont il était nécessaire de lui assaisonner les idées.

Surtout, il fit clair, court et vif. Plus de grands ouvrages. De petits in-douze, des brochures de quelques feuilles. « Jamais, disait-il en pensant à

1. *Ann. J.-J. Rousseau*, t. I, p. 129.

l'*Encyclopédie*, vingt volumes in-folio ne feront de révolution : ce sont les petits livres portatifs à trente sous qui sont à craindre. Si l'Évangile avait coûté 1 200 sesterces, jamais la religion chrétienne ne se serait établie[1]. » Ces *petits pâtés*, ces *rogatons* portatifs, insaisissables, digestifs, excitants, sortent de la fabrique de Ferney pendant vingt-trois ans : il en vient de toutes formes, sur tous sujets, en vers, en prose, dictionnaires, contes, tragédies, diatribes, extraits sur l'histoire, sur la littérature, sur la métaphysique, sur la religion, sur les sciences, sur la politique, sur la législation, sur Moïse et sur des colimaçons, sur Shakespeare et sur des billets souscrits par un gentilhomme. En réalité, si chères que lui soient les belles-lettres et la poésie, elles ne sont plus qu'un moyen pour lui. Les tragédies, les vers servent à la propagande des idées.

Il répète, il rabâche. Il le sait, et il recommence. Une idée n'entre un peu dans le public qu'à force d'être redite. Mais il faut varier la sauce pour prévenir le dégoût. Il y excelle.

Il a toutes les qualités, avec beaucoup des défauts, du journaliste : par-dessus tout, le flair de l'actualité, la voix qui porte, qui fixe l'attention au travers de la clameur confuse de la vie. Ce n'est pas assez de dire que Voltaire est un journaliste, il est, à lui seul, un journal, un grand journal. Il fait tout, articles sérieux, reportage, échos, variétés, calembours : il brasse et mêle tout cela dans ses petits écrits. C'est un journal, mais aussi une revue, une encyclopédie ; toutes

1. 5 avril 1765.

les fonctions de vulgarisation, de propagande, de polémique et d'information, sont rassemblées indivises entre ses mains. Ce vif vieillard est toute une presse, toute une bibliothèque populaire.

Enfin, par son innombrable correspondance, qui atteint toutes les conditions et tous les pays — roi de Prusse, impératrice Catherine, princes allemands, gentilshommes russes ou italiens, penseurs anglais, ministres, courtisans, provinciaux, magistrats, comédiens, abbés, gens de lettres, administrateurs, négociants, avocats, femmes du monde, — par ces milliers de lettres dont il n'est pour ainsi dire pas une qui ne contienne un compliment pour l'amour-propre, une drôlerie pour l'amusement et une pensée pour la réflexion, Voltaire intéresse personnellement au succès de sa propagande je ne sais combien d'individus. Il en fait les colporteurs volontaires et insaisissables de ses idées. Il assure, il double par sa correspondance l'effet de ses brochures.

CHAPITRE VIII

L'ART DE VOLTAIRE : CONTES, DIALOGUES, FACÉTIES[1]

Les petits livres portatifs à trente sous que Voltaire jette dans le public pour changer le monde, se présentent sous toute sorte de formes. Laissons les ouvrages en vers et les histoires : dans la masse qui reste, nous distinguons des ouvrages où la fiction artistique disparaît à peu près, dissertations, traités, diatribes, articles de journaux, recueils de pièces, éditions de textes, extraits et commentaires. La critique et la propagande s'y font directement, sans autres voiles que les ironies et les sous-entendus que l'humeur voltairienne et l'absence de liberté de la presse imposent. Les plus importants écrits de cette série prennent la forme commode de Dictionnaires : c'est le *Dictionnaire philosophique portatif*, conçu dans un souper de Potsdam, et qui paraît en 1764, petit in-8° de 73 articles où le voltairianisme s'est

1. G. Lanson, *l'Art de la prose* (*Annales politiques et littéraires*; 1905-1906).

réduit en un « consommé » substantiel et léger. Ce sont les *Questions sur l'Encyclopédie*, neuf volumes qui s'impriment de 1770 à 1772 et qui apportent en 378 articles un renfort énergique aux in-folios trop souvent timides de Diderot.

Les livres les plus utiles, disait Voltaire, sont ceux dont les lecteurs font eux-mêmes la moitié : ils étendent les pensées dont on leur présente le germe [1].

Voici quelques-uns de ces germes qu'il destinait à lever dans les esprits :

La politique dans tous les temps conserva les abus dont se plaignait la justice.

Il ne suffit pas qu'une chose soit possible pour la croire.

En général, l'art du gouvernement consiste à prendre le plus d'argent qu'on peut à une grande partie des citoyens pour le donner à une autre partie.

L'histoire n'est autre chose que la liste de ceux qui se sont accommodés du bien d'autrui.

La foi consiste à croire ce que la raison ne croit pas.

Un chanoine mène-t-il une vie scandaleuse, on lui dit : *Est-il possible que vous déshonoriez la dignité de chanoine?* On fait souvenir un homme de robe *qu'il a l'honneur d'être conseiller du roi*, et *qu'il doit l'exemple.* On dit à un soldat pour l'encourager : *Songe que tu es du régiment de Champagne.* On devrait dire à chaque individu : *Souviens-toi de ta dignité d'homme.*

Un pendu n'est bon à rien.

La véritable charte de la liberté est l'indépendance soutenue par la force. C'est avec la pointe de l'épée qu'on signe les diplômes qui assurent cette liberté naturelle.

O philosophe! les expériences de physique bien constatées, les arts et les métiers; voilà la vraie philosophie [2].

Ce sont de telles petites phrases lumineuses, au milieu des collections de faits, des anecdotes, des

1. T. XVII, p. 2.
2. T. XVII, p. 47, 253, 358, 417; XIX, 475; XX, 54, 456, 553, 599.

bouffonneries, des ordures, ce sont elles qui *impressionnent* la raison du lecteur. Elles s'y fixent. Elles donnent un critérium pour le jugement, un principe pour l'action. Elles font voir la vie sociale dans un certain jour. Elles entrent l'une après l'autre, aisément, sans qu'on y fasse effort : ce n'est pas un système qu'on s'assimile laborieusement, c'est un esprit dont on est petit à petit imprégné.

Dans une autre partie des petits livres de la fabrique voltairienne, l'idée se revêt de fiction artistique, ce sont les *contes*, *dialogues* et *facéties*. Dans ces genres légers, libres et sans règles de la prose, Voltaire, plus que dans aucun genre poétique, se révèle, entre soixante et quatre-vingts ans, un grand, puissant, et original artiste.

Il recueille et filtre toutes les traditions et les formules du conte philosophique, social, satirique, allégorique, oriental et féerique, français ou anglais. *Télémaque* et *Gil Blas*, *Angola* et le *Sopha*, les *Mille et une nuits* et leurs analogues, Hamilton et Duclos, les *Lettres persanes* et les apologues du *Spectateur*, le *Conte du Tonneau* et les *Voyages de Gulliver* : toutes sortes de formes et d'éléments d'art s'amalgament et se concentrent dans les contes de Voltaire, qui sont d'un tour si personnel. *Zadig* est fait de matériaux de folklore qui lui sont parvenus par les voies les plus diverses, l'Arioste et Boccace, Thomas Parnell, récits arabes, persans, chinois. Dans *Micromégas* s'exercent les suggestions de Cyrano de Bergerac, de Swift, et surtout de Fontenelle.

La forme favorite de Voltaire est celle du voyage combinée avec la biographie : il conte une vie, qu'il promène à travers le monde. Enlèvements, poursuites, reconnaissances, enchantements, géographie fabuleuse, nations de l'Asie, de l'Amérique et de l'Europe, fées, génies, animaux fantastiques, talismans, antiquité et temps modernes, revues de toutes les civilisations et de toutes les conditions, actualités et fantaisies, ton impertinent, persifleur, épigrammatique, égayé de bouffonneries et de gravelures, courts chapitres, titres piquants et qui réveillent : c'est un mélange unique et savoureux. Tantôt la satire s'éparpille, et le conteur fait feu sur tous les ennemis, croyances et personnes, que le souple tracé de sa fiction met sur son chemin : ainsi dans *Zadig*, *Scarmentado*, *l'Ingénu*, *la Princesse de Babylone*. Tantôt il suit un dessein ferme, et se propose la démonstration ou la réfutation d'une idée : tels sont *Micromégas*, *Candide*, l'*Histoire de Jenny*. Alors tout le roman fait balle contre l'idée que l'auteur a prise pour cible : l'invention, rigoureuse et disciplinée, ne met en ligne que des figures, des actions, des péripéties, qui servent à la thèse.

Candide est le modèle de cet art. Élargissant le cadre de *Scarmentado*, y versant toute sa connaissance de la vie et de l'histoire, depuis ses impressions de voyage en Westphalie jusqu'à ses travaux de jardinier aux Délices, depuis ses démêlés métaphysiques avec le Wolfien Martin Kahle jusqu'aux recherches de son *Essai sur les mœurs*, il applique le conte au débat que le désastre de Lisbonne a renouvelé, à la ruine de la Providence dont, après son

Poème, Jean-Jacques Rousseau a encore osé prendre la défense dans la lettre qu'il lui a adressée. *Candide* sera, mieux que le livre de l'abbé Bazin, la *philosophie de l'histoire* universelle.

Le but est de démolir l'optimisme. Il se présentera donc dans sa forme la plus ridicule, dans l'outrance et le jargon de la métaphysique allemande : on le prendra dans Leibniz, et non dans Pope, auquel la pensée de Voltaire allait naturellement [1] : la raison d'art écarta l'Anglais, trop clair et sensé.

Il n'y a que les faits qui prouvent; le héros sera donc la victime ou le témoin de tous les maux qui touchent l'homme, maux de l'institution sociale, maux des passions humaines, maux de la nature : guerres et autodafés, viols et vols, maladies et tremblements de terre. Candide ira d'Europe en Amérique, connaîtra la richesse et la pauvreté, entendra le cri des rois, des moines et des filles. Tout le monde est malheureux, tout le monde se plaint. Un seul pays heureux, et il n'existe pas; c'est l'Eldorado.

Tout le monde se plaint, mais personne ne se tue. La vie est mauvaise? non pas, puisqu'on la supporte. Elle est médiocre et tolérable. Il y aura donc de bonnes gens, du bien, de l'humanité, de l'honnêteté, même un peu de bonheur, ou du moins de douceur et de repos, épars à travers le défilé des misères et des vices, assez pour barrer la route au pessimisme sans relever l'optimisme. Tout système est faux. Ni bénédiction, ni désespoir. La vie n'est pas bonne,

1. XXXVIII, 512, 513.

elle peut être améliorée. Comment? par le travail, mais par le travail social, par l'effort en commun où chacun trouve son compte. Raisonner sur la métaphysique ne sert à rien : l'action pratique doit se substituer à la creuse spéculation. *Il faut cultiver notre jardin.*

Voilà la conclusion, modérée, courageuse et claire, qui se prépare tout le long du conte, et qui est mise en lumière par les derniers épisodes, par la rencontre du bon Turc, par la réunion finale des principaux personnages dans la petite métairie des bords du Bosphore, où même le moine devient utile à la communauté.

Candide n'est ni désolant, ni désolé, ni purement négatif et critique : c'est la parabole essentielle de la philosophie voltairienne qui tend toute à l'augmentation du bien-être.

Pas un chapitre, pas un épisode, pas une silhouette qui ne découvre l'illusion ou le mensonge de l'optimisme, et, à mesure que le dénouement approche, l'utilité de l'action sociale. Les faits sont circonstanciés si clairement qu'ils font eux-mêmes saillir l'idée dont ils sont le symbole. Leur puissance démonstrative est en raison directe de leur netteté pittoresque ou comique.

C'est un lieu commun de dire qu'il n'y a pas de psychologie dans Voltaire. On a raison, si, par psychologie, on entend l'invention de Racine ou de Marivaux. Voltaire, comme Lesage, est moraliste plus que psychologue. Il utilise la psychologie faite pour construire les bonshommes composés de sentiments moyens ou possédés de manies intenses dont ses thèses ont besoin.

Il est artiste plus que psychologue, et c'est par là justement qu'il enrichit la psychologie. Il n'analyse pas des caractères, il dessine des silhouettes. Chacun des fantoches qui vont à la chasse au bonheur est saisi en son attitude expressive, qui révèle le ressort dont il est mu. Chacun a le pli, l'accent de son état ou de sa nation. Leurs noms révèlent leurs races : la marquise de Parolignac, Vanderdendur, le baron de Thunder-ten-tronckh, don Fernando d'Ibaraa y Figueroa y Mascarenes y Lampourdo y Souza, etc. Toutes les idées que Voltaire se fait de la société et des parties qui la composent, des gouvernements, de la religion et des mœurs des divers pays, s'inscrivent dans les croquis dont il remplit ses contes, déterminent le choix des actes et des propos qui expriment ses personnages. Il distingue l'Anglais, l'Italien, l'Allemand, le Français, le Turc, comme l'anabaptiste et le calviniste, le jésuite et le capucin, l'officier et le négociant. La psychologie des professions et la psychologie ethnique sont très observées et précises chez lui.

Les actions, comme les caractères, ne se présentent pas dans des formes abstraites et générales. Elles se réalisent en particularités locales. Nous savons les menus des repas que fait Candide dans tous les pays de l'ancien et du nouveau continent, du pain avec de la bière en Hollande, au Paraguay du jambon et du chocolat, en Italie des macaronis, des perdrix de Lombardie, des œufs d'esturgeon, arrosés de Montepulciano et de Lacryma-Christi, en Turquie des sorbets, du kaïmak piqué d'écorce de cédrat confit, des oranges, des citrons, des limons,

des ananas, des dattes, des pistaches, et du café de Moka : sans parler des perroquets et des singes rôtis qu'on déguste en Eldorado.

Les bonshommes de Voltaire payent, selon les lieux, en *écus*, en *louis*, en *sequins*, en *piastres*, en *maravedis*, en *pistoles*, en *moyadors*, en *livres sterling*. Leur voiture est tirée en Espagne par des mules attelées de cordes; en Angleterre, ils courent en chaise de poste; ils vont de Paris à Versailles en *pot de chambre*. Les caractéristiques des pays sont rapidement indiquées, le morcellement féodal de l'Allemagne, la désolation fiévreuse de la campagne romaine.

Mais le réalisme pittoresque de Voltaire n'est que la transposition du sensualisme dans l'art : sa fin est de procurer des idées justes. Il est soumis à la pensée philosophique qui crée l'œuvre, et demeure ainsi profondément symbolique. Tous ces petits traits, ces circonstances dessinent la chose et, avec la chose, le jugement de la « raison » sur la chose. Ils la déforment pour mettre dans son image la réaction de l'esprit de l'auteur ou le rapport à la thèse. Ces légers croquis sont des charges. La pitié même et l'indignation se traduisent en sarcasmes, en bouffonneries. L'art mondain de donner des ridicules est mis au service de la philosophie. Toutes les misères de l'homme et du monde sont traduites devant l'intelligence et apparaissent en sottises : sûre tactique pour révolter des esprits clairs contre les causes de la souffrance sociale. Les romans de Voltaire sont des démonstrations du progrès par l'absurde.

Le *dialogue* et la *facétie* entrent dans l'œuvre de Voltaire vers 1750. C'est en juin 1751 qu'il discute les mérites de Fontenelle et de Lucien : il veut que le dialogue soit naïf, vrai, utile [1]. Il ne se borne pas aux dialogues des morts. Il fait revenir les morts parmi les vivants, et Tullia, fille de Cicéron, se présente à la toilette de Mme de Pompadour. Il fait converser des gens de tout état et de toute nation, même une fois des animaux, le chapon et la poularde.

La facétie est un monologue, une lettre, ou un dialogue, ou une série de monologues, lettres ou dialogues, qui s'encadre dans une fiction fantaisiste ou bouffonne. La critique littéraire, la satire personnelle, et la satire des mœurs avaient mis à la mode ces formes libres : après Saint-Hyacinthe, Desfontaines, La Mettrie, etc., Montesquieu avait consacré cette bagatelle par sa *Très humble remontrance d'une jeune juive de dix-huit ans aux inquisiteurs d'Espagne et de Portugal.*

Addison et Swift avaient été maîtres dans ce genre d'inventions humoristiques. Voltaire les avait bien lus; et vers 1759 il se reprit à aimer Rabelais que jadis il avait un peu méprisé [2]. Mais il demeura original : cette partie de son œuvre ne ressemble qu'à lui.

Il multiplia avec une intarissable gaieté, avec une jeunesse étonnante d'imagination, ces *rogatons*, ces *petits pâtés*, qui faisaient digérer ses idées aux esprits les plus dégoûtés et les plus frivoles. Ce sont des lettres, des discours, des sermons, des

1. XXXVII, 284.
2. XXII, 174. VIII, 577. XXVI, 469, 491. XL, 192, 350.

plaidoyers, des édits, des mandements, des brefs, des extraits de journaux, des conversations, des relations, des biographies, des anecdotes : parfois tout se mêle étrangement, comme dans les *Questions sur les miracles* ou le *Pot Pourri*; parfois toute la fantaisie se ramasse dans un titre piquant.

Car le titre, en cette affaire, est capital : il faut qu'il réveille, qu'il attire.

Plaidoyer pour Genest Ramponeau, cabaretier à la Courtille, prononcé contre Gaudon, entrepreneur d'un théâtre des Bouleverts.

La Canonisation de Saint Cucufin, frère d'Ascoli, et son apparition au sieur Aveline, bourgeois de Troyes, mise en lumière par le sieur Aveline lui-même. A Troyes, chez M. et Mme Oudot.

Il n'y a rien chez Voltaire de plus exquis que beaucoup de ces bagatelles. C'est un mélange unique de folie et de raison, de fantaisie effrénée et de vérité fine. Le masque est pris et rejeté avec aisance. L'art, cette fois, est libre, sans entrave de règles. Seul persiste le goût qui retient la goguenardise, la canaillerie, la polissonnerie dans le ton de la bonne compagnie, de la bonne compagnie de 1760. C'est leste, effronté souvent, jamais débraillé, toujours élégant.

L'art, dans ces dialogues et facéties, est de filtrer, simplifier les questions, de les réduire à quelques faits lumineux, à quelques formules décisives. Toutes les difficultés, toutes les objections sont volatilisées, ridiculisées. Voltaire excelle à trouver la petite phrase qui réfute en énonçant, à la faire échapper ingénument de la bouche du personnage dont elle détruit ou démasque la prétention.

Nous serions les maîtres, sans ces coquins de gens d'esprit.
Tous les gens qui raisonnent sont la perte d'un Etat [1].
Nous aimons à prêcher, parce qu'on loue les chaises [2].
Je me serais battu contre lui, si j'avais été le plus fort [3].

Rien n'est souvent plus convenable que d'aimer sa cousine, on peut aussi aimer sa nièce. Mais il en coûte 18 000 livres payables à Rome pour épouser sa cousine, et 80 000 francs pour coucher avec sa nièce en légitime mariage.

Dans les courts dialogues, comme *le Plaideur et l'Avocat* ou *les Anciens et les Modernes*, Voltaire ne s'écarte pas : toutes les phrases vont au but, et chaque mot fait argument. Dans les amples conversations, comme celle de l'*Intendant des Menus en exercice avec l'abbé Grizel* sur l'excommunication des comédiens, l'allure est plus libre, en apparence plus capricieuse. De Louis XIV dansant ou de Marie-Thérèse chantant sur le théâtre, on passe aux enterrements de Molière et de la Lecouvreur, aux sorciers, aux invectives de l'Évangile contre les financiers, à l'histoire de l'Église, à l'excommunication des rois, à l'intolérance des convulsionnaires et des fanatiques, à la prépondérance du pouvoir civil, aux contradictions des mœurs des Welches, à toutes leurs sottises, à leur vraie supériorité parmi les nations, qui est dans l'art dramatique; et la conclusion se fait aux dépens du bâtonnier des avocats qui avait fait brûler le mémoire des comédiens.

C'est l'allure d'un chapitre de Montaigne. Mais toutes les digressions sont des suppléments de

1. XXIII, 272 et 273.
2. XXV, 451.
3. XXIX, 369.

lumière, relient la question particulière aux questions plus générales qui la dominent, en indiquent les origines historiques, la mettent en rapport avec les mœurs et la vie : le tout est saupoudré de sel et de piment, d'épigrammes, de bouffonneries, et d'actualités.

Les interlocuteurs des dialogues sont pourtant toujours retenus par la thèse qu'ils incarnent. Plus vivants, plus colorés, plus riches de réalité sont les acteurs des facéties. Voltaire imite tous les accents, parle anglais ou latin, silhouette tous les états et tous les peuples. La verve est plus large, la couleur est toujours fine, mais plus grasse, plus chaude que dans les romans. *Les Questions sur les miracles* sont un album d'amusantes caricatures genevoises. Et voici un coin du Paris du XVIIIe siècle :

Frère Triboulet, de l'ordre de frère Montepulciano, de frère Jacques Clément, de frère Ridicous, etc. etc. etc., et de plus Docteur de Sorbonne, chargé de rédiger la censure de la fille aînée du roi, appelée *le concile perpétuel des Gaules*, contre Bélisaire, s'en retournait à son couvent tout pensif. Il rencontra dans la rue des Maçons la petite Fanchon, dont il est le directeur, fille du cabaretier qui a l'honneur de fournir du vin pour le *prima mensis* [1] de messieurs les Maîtres.

Le père de Fanchon est un peu théologien comme le sont tous les cabaretiers du quartier de la Sorbonne. Fanchon est jolie, et frère Triboulet entra.... pour... boire un coup.

Quand Triboulet eut bien bu, il se mit à feuilleter les livres d'un habitué de paroisse, frère du cabaretier, homme curieux, qui possède une bibliothèque assez bien fournie.

Il consulta tous les passages par lesquels on prouve évidemment que tous ceux qui n'avaient pas demeuré dans le quartier de la Sorbonne, comme par exemple les Chinois, les Indiens, les Scythes, les Grecs, les Romains, les Germains,

1. Assemblée mensuelle de la Faculté de théologie.

les Africains, les Américains, les blancs, les noirs, les rouges, les têtes à laine, les têtes à cheveux, les mentons barbus, les mentons imberbes, étaient tous damnés sans miséricorde, comme cela est juste, et qu'il n'y a qu'une âme atroce et abominable qui puisse jamais penser que Dieu ait pu avoir pitié d'un seul de ces bonnes gens.

Il compilait, compilait, compilait, quoi que ce ne soit plus la mode de compiler; et Fanchon lui donnait de temps en temps de petits soufflets sur ses grosses joues, et frère Triboulet écrivait, et Fanchon chantait : lorsqu'ils entendirent dans la rue la voix du Docteur Tamponet et de frère Bonhomme, Cordelier à la grande manche, qui argumentaient vivement l'un contre l'autre et qui ameutaient les passants. Fanchon mit la tête à la fenêtre : elle est fort connue de ces deux Docteurs, et ils entrèrent aussi.... pour... boire [1].

Le mouvement alerte, le sautillement leste de la phrase sont une joie pour l'oreille. Même parfois on perçoit nettement un dessin musical : rien qui ressemble aux rythmes poétiques ou oratoires, mais un dessin fantaisiste, fait de rappels de sons et de parallélismes de tours. On connaît le petit conte de *Jeannot et Colin* : tout le début est construit sur les deux noms sans cesse ramenés de Jeannot et de Colin; il n'en reste rien, si on leur substitue des pronoms. Voici un morceau moins fameux.

Ce fut le 12 octobre 1759 que *frère Berthier* alla pour son malheur de Paris à Versailles avec *frère Coutu* qui l'accompagne ordinairement. Berthier avait mis dans la voiture quelques exemplaires du *Journal de Trévoux* pour les présenter à ses protecteurs, comme à la femme de chambre de madame la nourrice, à un officier de bouche, à un des garçons apothicaires du roi, et à plusieurs autres seigneurs qui font cas des talents. *Berthier* sentit en chemin quelques nausées; sa tête s'appesantit; il eut de fréquents *bâillements*. « *Je ne sais ce que j'ai*, dit-il à *Coutu*, je n'ai jamais tant

1. *Pièces relatives à Bélisaire*, Amsterdam, 1767, p. 9 (Moland, XXVI, 109).

bâillé. — Mon révérend père, répondit *frère Coutu*, ce n'est qu'un rendu. — Comment ? que voulez-vous dire avec votre rendu ? *dit frère Berthier*. — *C'est, dit frère Coutu, que* je *bâille* aussi, et je ne sais pourquoi, car je n'ai rien lu de la journée, et vous ne m'avez point parlé depuis que je suis en route avec vous. » *Frère Coutu*, en disant ces mots, *bâilla* plus que jamais. *Berthier* répliqua par des *bâillements* qui ne finissaient point. Le cocher se retourna, et les voyant ainsi *bailler*, se mit à *bâiller* aussi. Le mal gagna tous les passants ; on *bâilla* dans toutes les maisons voisines : tant la seule présence d'un savant a quelquefois d'influence sur les hommes !

Cependant une petite sueur froide s'empara de Berthier. « *Je ne sais ce que j'ai*, dit-il, je me sens à la glace. — Je le *crois bien*, dit le frère compagnon ? — Comment ? vous le *croyez bien, dit Berthier* : qu'entendez-vous par là ? — *C'est que* je suis gelé *aussi, dit Coutu*. — Je m'endors, *dit Berthier*. — Je n'en suis pas surpris, *dit* l'autre. — Pourquoi cela ? *dit Berthier*. — *C'est que* je m'endors *aussi* », *dit* le compagnon. Les voilà saisis tous deux d'une affection *soporifique* et *léthargique*, et en cet état ils s'arrêtèrent devant la porte des coches de Versailles [1].

L'art de Voltaire est fait de ces fines correspondances. On se tromperait en ne lui donnant que l'*esprit*, au sens français, le jeu des rapports imprévus d'idées : il a l'*humour*, cet *esprit* de l'imagination qui se joue des formes et des déformations de la réalité ; il a aussi une sorte d'*esprit* musical qui amuse l'oreille du caprice des entrelacements sonores.

Il y a pourtant chez Voltaire quelque chose de supérieur encore aux romans, dialogues et facéties : c'est sa correspondance. Elle rassemble et contient en soi tout le reste de l'œuvre, toute la biographie, tout le caractère, toutes les particularités d'humeur, toutes les idées littéraires, toutes les curiosités historiques et philosophiques, toutes les aspirations

1. XXIV, 95.

humanitaires de Voltaire. Il y vit devant nous, avec une ingénuité effrontée et charmante, étalant ses travers et ses prétentions, mais aussi son intelligence et sa générosité : il n'y a pas de visiteur de Cirey ou de Ferney qui nous le rende aussi « parlant » qu'il s'est peint dans ses *lettres*. Et leur valeur d'art est incomparable ; on y trouve tout le goût et tout l'esprit de Voltaire en leur forme la plus exquise. Le classicisme s'y dépouille, s'y atténue, s'y allège ; plus de pompe ni de solennité froide ; la *noblesse* à laquelle ne renonce jamais l'écrivain classique, n'est plus qu'une noblesse aisée de manières, une tenue élégante de l'expression. Les artifices et les conventions littéraires ont disparu : il n'est resté de toutes les règles et bienséances du temps, que ce qui a passé dans la nature de l'homme et en est devenu inséparable ; la correspondance de Voltaire atteint à cette perfection du naturel que Condillac définissait *l'art tourné en habitude*. Toutes les humeurs, passions, haines, rancunes, enthousiasmes, affections de l'homme éclatent et bouillonnent dans ces lettres, mais coulent dans les formes que leur ont préparées la culture et le goût de l'écrivain : on retrouve partout le fin et délicat lettré qu'est Voltaire. Mais tout est vif, rapide, léger, mesuré ; jamais de lourdeurs et jamais d'apprêt ; tout coule de source, limpidement, délicieusement. La nature et la culture se sont fondues dans le mélange le plus harmonieux qui puisse se concevoir. Et voilà pourquoi, aujourd'hui, le chef-d'œuvre de Voltaire le moins contesté, le plus lu, est cette correspondance dont les contemporains n'ont eu que par accident la jouissance.

CHAPITRE IX

LA PHILOSOPHIE DE FERNEY

On a souvent répété que l'œuvre de Voltaire était toute négative : c'est une vue très superficielle et très inexacte. Il a sans doute beaucoup critiqué, démoli : c'est visible; mais il a excité dans les esprits des sentiments, formé des convictions dont la valeur était toute positive. Il a voulu donner aux hommes des idées réalisables en bien-être.

Tous les abus présentaient leurs titres historiques : une revision était nécessaire. L'erreur et le mal avaient pour base des représentations du développement humain qu'il fallait remplacer. La philosophie voltairienne ne pouvait se passer d'un support historique. L'*Essai sur les mœurs* le lui avait donné pour les temps modernes : il se compléta et s'étendit par divers écrits qui éclairèrent philosophiquement tout le champ du passé.

I. — CRITIQUE HISTORIQUE ET CRITIQUE RELIGIEUSE [1].

Les ouvrages d'histoire réguliers que Voltaire composa après 1756 sont, dans notre rapide étude, négligeables : ce n'est pas par eux, mais par ses multiples pamphlets que Voltaire renouvelle le contenu historique des intelligences. Il n'y a point d'époque dont il n'ait disputé, point de problème devant lequel il ait reculé.

Il a une assurance étourdissante, il jongle avec les faits et les textes. On ne finirait pas de faire le compte de ses légèretés, de ses bévues, de ses inexactitudes, de ses fantaisies. Il n'a rien de la méthode prudente, de la sévérité scrupuleuse des érudits d'aujourd'hui. Il travaille trop vite, il juge d'un coup d'œil, et tranche avec plus d'autorité que de compétence. Il est pétri de préjugés et de passions. C'est un amateur et un journaliste. Mais il est curieux, il est intelligent, il a le désir du vrai, il a l'intuition des problèmes à poser, il a le sens de la critique et de la tâche qui lui incombe. Il a vu par-

1. *Des mensonges imprimés*, 1749. — *Philosophie de l'histoire*, 1765. — *La défense de mon oncle*, 1767. — *Examen important de Milord Bolingbroke*, 1767. — *Le Pyrrhonisme de l'histoire*, 1768. — *Fragments historiques sur l'Inde*, 1773. — *La Bible enfin expliquée*, 1776. — *Un chrétien contre six Juifs*, 1776. — *Dict. phil.*, art. ANTIQUITÉ, ANTIQUITÉ DES USAGES, CHRONOLOGIE, HISTOIRE, INCERTITUDE DE L'HISTOIRE, VÉRITÉ, etc. — Dom Calmet, *Dict. de la Bible*, 1722; *Hist. de l'anc. Test.*, 1737. — Larcher, *Supplément à la phil. de l'hist.*, 1767; *Réponse à la Défense de mon oncle*, 1767. — Guénée, *Lettres de quelques juifs portugais*, 1769.

fois ce que les érudits de métier ne savaient ou ne voulaient pas voir.

Il nous fait sourire aujourd'hui par ses réflexions sur la Chine et sur l'Inde. Mais il avait demandé son information sur l'Inde aux fonctionnaires de la Compagnie Anglaise des Indes, à Holwell, à Dow, au savant Français Le Gentil; il a fait siennes leurs assertions. Ce qui est plus fâcheux, il a cru, avec d'autres, à l'authenticité de l'*Ezour-Veidam* que le chevalier de Maudave avait rapporté de l'Inde. Il s'est enthousiasmé pour la sagesse et l'antiquité des Chinois sur les récits des jésuites, du P. Lecomte, du P. du Halde, de P. Gaubil : Isaac Vossius, les savants anglais de l'*Histoire universelle*, de Guignes n'ont pas été plus froids.

Seulement tandis que la plupart des érudits et des vulgarisateurs s'efforçaient de concilier les annales de l'Inde et de la Chine avec l'histoire sainte, Voltaire triomphait des contradictions chronologiques, et accueillait avec joie tous les calculs qui vieillissaient les civilisations d'Extrême-Orient. Au travers de ses erreurs, il apercevait et faisait voir au public un grand fait, toute une humanité et des sociétés puissantes antérieures à la Bible et en dehors du plan de la Bible; il ôtait des esprits non seulement le préjugé religieux, mais en même temps le préjugé occidental, qui ne cherche la civilisation que chez les peuples ayant recueilli le double héritage des traditions judéo-chrétienne et gréco-romaine.

Tout son effort fut de briser les cadres historiques dont on s'était jusque-là contenté. Il s'y appliqua avec une audace aventureuse, et parfois un peu à



l'étourdie. Il se fit ainsi des affaires avec les érudits, gens prudents et méticuleux, et qui n'aiment pas les incursions des profanes sur leurs domaines. Il fut en dispute courtoise pendant quinze ans avec Foncemagne sur le *Testament du cardinal de Richelieu*. Il eut le dessous, puisqu'il ne réussit pas à faire admettre sa thèse de l'inauthenticité de cet écrit. Mais ce que l'on ne remarque pas assez, c'est que son effort ne fut pas perdu pour la science. Avant lui, le *Testament de Richelieu* se présentait au public dans de fâcheuses conditions, entre les testaments très apocryphes de Colbert et de Louvois, sans garantie d'aucune sorte. Voltaire posa la règle que l'éditeur d'un ouvrage posthume doit « rendre un compte rigoureux de l'origine et du sort du manuscrit » : cette règle étonnait alors les érudits. « La loi est nouvelle », disait le savant Ménard. Mais Foncemagne n'eut raison de Voltaire que par ce qu'il satisfit à sa curiosité. Grâce à Voltaire aussi, l'affirmation de l'authenticité du *Testament* changea de sens. Foncemagne fut obligé d'établir, pour résoudre certaines objections, que le cardinal avait eu des collaborateurs, que la rédaction n'était pas toute de sa main. En somme, le doute de Voltaire amena la question du Testament de Richelieu à prendre une forme scientifique,

Avec Larcher l'engagement fut plus vif, et discourtois des deux côtés. Voltaire se moqua de lui cruellement, mais Larcher avait commencé par le traiter de *Capanée* et de *bête féroce* : il avait toujours joint les qualifications les plus dures à ses rectifications.

Il n'y a pas à douter que, sur le détail, Larcher

n'ait souvent raison, et il suffit de comparer la seconde édition de la *Philosophie de l'histoire* à la première pour en avoir la preuve, par toutes les corrections que fit Voltaire. Bévues géographiques, grammaticales (un certain *Basiloi*), traductions inexactes, citations fausses, sources mal employées : l'exact savant déniche toutes ces fautes que le brillant littérateur, dédaigneux des vérifications, entasse étourdiment. Mais à ce menu nettoyage s'arrête le triomphe de Larcher. Il a bien souvent tort sur le fond des choses, il chicane, il subtilise, il étale des citations qui ne prouvent rien ; il est étroitement, puérilement conservateur, et il n'a pas du tout l'impartialité critique : il se pose en défenseur de la religion, et n'admet aucun scepticisme dans l'histoire sacrée ou profane. Sarah inspirant à plus de soixante-dix ans de l'amour à un roi d'Égypte, est une vérité historique, et il confirme l'autorité de l'Écriture par l'histoire de Ninon de Lenclos qui, à pareil âge, récompensa, croit-il, un adorateur.

Dans toute la critique de Larcher, il n'y a qu'un point important où il ait bien l'avantage : c'est sur les prostitutions sacrées de Babylone. Il a raison ici avec bon sens autant qu'avec érudition, et le piquant est qu'il bat Voltaire, sans le dire, avec ses propres armes, avec un principe voltairien que Voltaire oubliait par galanterie pour les dames babyloniennes.

Dès que la superstition a autorisé un usage, disait Larcher, on n'y trouve plus rien qui répugne, ou du moins on sacrifie ses répugnances, ou même on s'en fait un nouveau mérite [1].

1. P. 88. — Comparez Voltaire, XXV, 120 : « Les hommes

Voltaire avait fait rire l'Europe aux dépens de Larcher : l'abbé Guénée donna une fois aux personnes pieuses la consolation de rire aux dépens de Voltaire, dans ses *Lettres de quelques juifs de Lisbonne*. Moins érudit que Larcher, mais assez instruit pour recueillir toutes les bévues de Voltaire, il avait de l'esprit, de la légèreté, du mordant ; Voltaire le trouvait « malin comme un singe », et se défendit mal.

Guénée n'a pas entendu la polémique autrement que Larcher. Il triomphe sur les minuties de l'érudition. Mais c'est un avocat plus qu'un philologue. Il nie les contradictions les plus évidentes de la Bible. Il donne autorité, selon le besoin de sa thèse, à la Vulgate, ou au texte hébreu. Pour défendre le récit du Veau d'or, il fait de Moïse un chimiste étonnant qui avait le secret de l'or potable. Il s'obstine dans la thèse la plus insoutenable sur l'authenticité du *Pentateuque*. Il émet avec une immoralité candide les plus atroces propositions pour légitimer les massacres bibliques.

Ni Larcher ni Guénée n'ont de vues d'ensemble ni de méthode générale. Ils escarmouchent sur le détail. Ils sont muets ou inintelligents sur les grandes questions qu'agite Voltaire : Qu'est-ce que la Bible ? Comment s'est-elle formée ? Composition et date des livres qui la constituent ? Valeur relative et autorité des rédactions en diverses langues ? Ils ne veulent rien connaître de ces questions, qui seront celles de la science du XIXe siècle ; et Voltaire, avec son assurance brouillonne, est moins éloigné de Harnack ou de

n'ont jamais de remords des choses qu'ils sont dans l'usage de faire. » Cf. aussi XXIII, 440.

Loisy que Larcher ou Guénée, avec leur exactitude.

Le mérite de Voltaire, qui n'est pas encore commun à cette date, c'est d'avoir compris qu'il n'y a pas d'histoire, surtout d'histoire ancienne, sans critique, critique des témoignages, critique des documents, discussions de date et d'authenticité des textes. Il se pose des questions, il a des doutes, que Montesquieu même, bien plus solidement instruit, ne concevait pas. Il a des idées sur la nature de la connaissance historique, sur les degrés et les instruments de la certitude. Il distingue les temps *fabuleux*, les temps *héroïques*, et les temps *historiques* : « l'histoire est née très tard ». Il veut qu'on aille aux sources, il sait combien les traditions orales s'altèrent vite. Il se défie des historiens qui ne sont pas contemporains des événements, et, chez ceux mêmes qui sont contemporains, de la crédulité, de l'intérêt, des passions. Il tâche d'évaluer la véracité d'Hérodote :

Presque tout ce qu'il raconte sur la foi des étrangers est fabuleux; mais tout ce qu'il a vu est vrai.

Il tâche de distinguer au travers de Tacite ses sources, Fabius Rusticus, Cluvius, et il se défie chez lui des séductions de la malignité et du style.

Plus on remonte dans l'antiquité, plus les certitudes sont rares. Il faut rechercher avec patience les indices sûrs.

Une étymologie avérée sert quelquefois à prouver les émigrations des peuples.

Je regarde un alphabet comme un monument incontestable du pays dont une nation a tiré ses premières connaissances.

Dans l'incohérence suspecte des traditions et des

théories, il faut prendre pour critériums la vraisemblance et la possibilité : tout ce qui répugne à la physique, à la raison, à la trempe du cœur humain est à rejeter [1]. Règle vague et dangereuse, et dont le préjugé et la passion peuvent trop aisément abuser. Seule l'impossibilité physique est un critérium sûr; encore faut-il se souvenir que le développement de la science déplace sans cesse les bornes de la possibilité physique. Quant à la raison, il ne faudrait entendre par là que le principe de contradiction. Voltaire n'a pas fait ces réserves, et sa règle plus d'une fois l'a trompé.

Cependant ces principes, en leur temps, furent un progrès. Ils étaient neufs, du moins pour le grand public : Voltaire faisait son éducation critique, l'habituait à demander aux historiens leurs preuves, à leur refuser sa créance, lorsqu'ils affirmaient traditionnellement des faits contraires aux lois de la nature, de la raison et de la conscience.

Mais, avec ces doutes et ces règles, il faisait œuvre positive. Il construisait un cadre de l'histoire destiné à remplacer les naïves représentations de Bossuet, de Rollin, et de don Calmet [2].

Rejetant hors de la science la doctrine de la création, il aperçoit dans le plus lointain passé des races d'hommes diverses, groupées en sociétés rudimentaires. Ces hommes stupides, brutaux, tout près de l'animalité, lentement, après des temps prodigieux, se sont fait un langage articulé, des vêtements, des

1. XXIII, 439. Cf. XXVII, 269; XI, 153, etc.
2. *Hist. de l'anc. Test.*, I, 121.

huttes; ils ont travaillé les métaux. Par ignorance de la physique, par peur, ils se sont fait des religions grossières : mille associations d'idées bizarres ont créé les rites et les cultes.

A la longue, de grandes sociétés se sont formées, gouvernées par des théocraties ou des dynasties issues des dieux. La Chine, l'Inde, la Perse, la Chaldée ont donné les premiers types de civilisation : quel est le plus ancien? il est difficile de le dire.

Là s'est fondée la science, astronomie et mathématiques. Là la vraie religion, le théisme, l'adoration d'un dieu unique, a été le fruit de la raison cultivée chez les prêtres philosophes, brames, mages, et chez les sages de la Chine.

Plus récents sont les Phéniciens, ces Vénitiens de l'antiquité. Plus récents les Égyptiens, qu'il serait dangereux de vieillir, à cause du voisinage des Juifs.

Enfin viennent les Grecs, civilisés par les Phéniciens et les Égyptiens, et qui eurent d'admirables législateurs; et ces Romains, les plus nouveaux des anciens peuples, nation petite et rude qui tire ses rites et ses lois des Toscans et des Grecs. Son histoire est obscure et douteuse pendant les quatre premiers siècles : Voltaire a lu, non pas Beaufort, mais du moins Levesque de Pouilly. Rome s'agrandit par le brigandage. Elle conquiert le monde par sa discipline et son patriotisme. Mais que sont les Romains, pillards de l'univers, auprès des Grecs, philosophes, artistes et civilisateurs?

Ce cadre, Voltaire le bâtit avec tous les préjugés de la philosophie et toutes les erreurs de la science

de son temps, tour à tour avec trop de doute et trop d'assurance. Il nous fait sourire quand il raisonne sur Ogygès ou sur les mystères, et quand il explique sommairement les phénomènes religieux par la fourberie des prêtres ou des législateurs et par l'imbécillité des peuples : c'était pourtant, comme l'a dit Hettner, la seule explication possible, la seule *raisonnable* au XVIIIe siècle, dans l'état des sciences philosophiques, médicales et sociologiques. C'était la première étape, une étape nécessaire, dans l'étude scientifique des religions.

A son heure, le cadre voltairien de l'histoire ancienne, comme celui de l'histoire moderne, ce cadre souple, où chacun logeait sans peine son information particulière, qu'on élargissait ou redressait à volonté, fut un véritable progrès. Il libéra les esprits de l'histoire théologique et de l'histoire puérile. Après avoir servi tel quel à une ou deux générations, c'est réellement encore lui sur lequel, plus ou moins modifié depuis Herder et Niebuhr, depuis Michelet et Quinet, tout le développement de la connaissance historique s'est déposé. Son introduction dans l'intelligence française et européenne est un moment notable de la culture générale.

Mais ne faut-il pas faire une exception pour la critique religieuse? Il n'y a rien de plus ordurier, de plus haineux, de plus bouffon dans l'œuvre de Voltaire, que ce qu'il a écrit sur les juifs et les origines chrétiennes. Renan en a prononcé la condamnation définitive. Ni la science ni le goût de notre temps n'autorisent à revenir sur cette condamnation. Mais il s'agit ici de comprendre Voltaire, non pas de

le réhabiliter. Il faut nous rendre compte de ce que valut en son temps cette critique forcenée et polissonne : elle fut plus sérieuse qu'on ne croirait.

On n'imagine pas aujourd'hui la naïveté, la puérilité, l'absurdité où pouvaient atteindre en France les commentateurs de la Bible, dans leur effort pour justifier le sens littéral du texte sacré et l'infaillibilité absolue des narrateurs inspirés. Il faut lire dom Calmet pour s'expliquer Voltaire : il faut le voir rendre compte de la métamorphose de la femme de Loth et de l'*avarie* de Job. Le ridicule dont Voltaire couvrit la Bible est tout entier dans dom Calmet : il ne demandait qu'à être exploité.

On voulait que tout fût divin dans la Bible, que tout y fût vrai, profond, respectable. Voltaire étale en ricanant toute l'humanité du livre, contradictions, ignorances, impossibilités, obscénités. Les actions et le langage des Prophètes ne l'étonnent pas, si c'est humain ; ce sont les mœurs d'un petit peuple grossier, c'est le goût oriental. Mais on veut que Dieu ait parlé dans ces symboles : alors Voltaire cite Osée et Ezéchiel largement.

On veut que l'Évangile soit divin : il y fait sentir les « racontars » de gens du peuple illettrés, crédules et fanatiques.

Humainement, la Bible est captivante comme Homère [1], et Jésus est un Socrate rustique [2]. Mais le temps de se tenir à ce point de vue n'est pas venu.

1. XL, 190. « Ce livre fait cent fois mieux connaître qu'Homère les mœurs de l'ancienne Asie ; c'est, de tous les monuments antiques, le plus précieux. »
2. XXVI, 353 ; XXVII, 69.

Il s'agit de détruire dans les âmes le préjugé de divinité, l'habitude de respect aveugle qui donne à la Bible et à l'Évangile une place à part parmi les monuments humains. Voilà la raison de la forme employée par Voltaire : et, en réalité, elle fut efficace.

Sur le fond des choses, il vulgarisa les résultats et les problèmes de l'exégèse biblique, de la critique des origines du christianisme. Il s'informa chez Bayle et Spinoza, chez les Anglais, chez quelques Français aussi, Gaulmin, Levesque de Burigny, Fréret. Il ne comprit pas la valeur du livre d'Astruc, lorsque Servan le lui envoya en 1767 : il avait passé l'âge de renouveler ses arguments.

Il mit dans les esprits l'idée qu'il y a une critique de la Bible, que l'histoire religieuse se fait par les mêmes méthodes que la profane, qu'on y est en présence des mêmes difficultés, des mêmes incertitudes, des mêmes causes d'erreurs, accrues de tout ce que la piété et l'autorité mettent d'obstacles à la recherche de la vérité dans ces matières. Il fit connaître à tous ce qu'un petit nombre savait, les doutes et les débats sur la composition des livres saints, sur leur date ou leur authenticité, sur l'histoire des premiers siècles de l'Église.

Il fit rentrer l'histoire sainte dans le plan de l'histoire universelle, non plus comme le centre et l'origine de tout, mais comme une vague dans l'Océan. Israël est tard venu dans la civilisation asiatique : une petite tribu d'Arabes pasteurs, grossiers, ignorants, superstitieux, féroces. Jehovah est son dieu national, égal et pareil à Chamos, le dieu des Moabites. Les juges, David sont des chefs de bandes ; Salomon, un roitelet.

Les juifs subissent l'influence des grandes sociétés qui les entourent : ils n'inventent rien. Tout leur vient de l'Égypte, de l'Assyrie, des Phéniciens, des Perses : même des Grecs, prétend Voltaire en retournant des interprétations aventureuses de Huet.

Très tard leurs légendes, leurs traditions furent écrites, puis rassemblées par Esdras. Ce qu'on appelle la Bible est un bizarre mélange où l'on trouve des contes moraux, des romans, des chroniques, des poèmes d'amour, des rituels, sans parler des apocryphes et des faux.

Conquis par tous les peuples, et souvent dispersés, ils se laissent après Alexandre pénétrer par l'hellénisme : c'est le commencement de la théologie.

Enfin, sous la domination romaine, paraît Jésus, un inspiré autour duquel se pressent les petites gens : une sorte de George Fox. Sa vie est toute légendaire. Les apôtres s'en vont parler de lui dans les synagogues. Saint Paul, le « juif chauve au grand nez », parcourt le monde romain; mais jamais saint Pierre ne vint à Rome. Les Évangiles sont ce qu'on racontait dans les petits groupes des sectateurs de Jésus. Chaque groupe eut son Évangile : on en connaît 54. Les canoniques sont tardivement rédigés; le quatrième est le plus récent[1].

Au début, il n'y a ni dogme ni hiérarchie. Ils se dégagent peu à peu, à grand renfort d'interprétations forcées, et de documents faux ou falsifiés. Au bout de plusieurs siècles, un canon des Évangiles est fixé. Des fidèles se distinguent les prêtres, qui ensuite se

1. Une fois, Voltaire a dit saint Luc au lieu de saint Jean.

subordonnent aux évêques, et parmi les évêques s'élèvent les patriarches. Parmi les patriarches, ceux des deux capitales de l'empire, Constantinople et Rome, prennent l'ascendant, et les circonstances de l'histoire profane grandissent peu à peu le siège de Rome.

Il ne faut pas croire aux accusations des païens sur les mœurs des chrétiens, ni aux accusations des orthodoxes contre les hérétiques. Il faut beaucoup rabattre des légendes sur les persécutions et sur le nombre des martyrs. Là surtout a fleuri le faux.

A travers les disputes religieuses se constitue le dogme. L'hellénisme a un rôle prépondérant, et la métaphysique platonicienne fournit les matériaux de la théologie chrétienne.

On rejoint ainsi l'*Essai sur les Mœurs*. Quoi que vaille dans le détail cette représentation, un homme d'aujourd'hui s'y trouve plus à l'aise que dans celle de Bossuet ou de dom Calmet, et, n'était le ton, les assertions qui révoltèrent le plus au XVIII[e] siècle les défenseurs de l'Église, ne seraient pas repoussées par certains catholiques savants de notre temps.

Au total, Voltaire a été, dans l'état des connaissances historiques de son temps, un très remarquable vulgarisateur, non seulement des faits, mais des problèmes et de la critique. Il fut un homme de bon sens hardi qui tâcha de se faire une idée de la manière dont l'histoire pouvait se faire.

L'esprit historique entre pour une part importante dans la composition de son esprit. Le point de vue historique domine dans toute sa philosophie. Il a bien compris que la contradiction de la théologie,

c'était l'histoire. Parmi toutes sortes de préjugés, d'*a priori* logiques et passionnés, on voit s'ébaucher chez lui une tendance corrélative à la tendance expérimentale, une habitude de poser les questions dans le temps, et de remonter plutôt aux origines qu'aux principes. Il résout ou fait évanouir plus d'un problème en le formulant historiquement. Notions métaphysiques, dogmes religieux, institutions sociales, il vérifie d'abord, bien ou mal, les titres historiques de tout ce qui se recommande à notre respect ou s'impose à notre obéissance. L'histoire est son auxiliaire efficace dans la guerre à tous les *absolus*.

II. — PHILOSOPHIE, MORALE ET RELIGION VOLTAIRIENNES [1]

Dans la période de Ferney, Voltaire continue de préférer la physique à la métaphysique. Mais la divine Émilie n'étant plus là, cette préférence reste théorique. Elle se réduit à causer de temps à autre légèrement des grands problèmes de la science du temps, des fossiles, de la formation de la terre, de la génération, et à couper la tête à quelques colimaçons. Il aime à publier la souveraineté de l'expérience, et à taquiner les systèmes, mais il intervient volontiers pour conserver à l' « éternel géomètre » ses attributions.

1. Dubois-Raymond, Saigey, ouvr. *cités*. — *Dict. phil.* — *Les singularités de la nature.* — *Le philosophe ignorant.* — *Dialogues d'Evhémère.* — *Profession de foi des théistes.* — *Les adorateurs.* — *Histoire de Jenny.*

La pure métaphysique ne l'occupe guère : c'est une partie négligeable dans son œuvre des vingt dernières années. Seules l'intéressent la religion et la morale, et il ne prend de la métaphysique que ce qui en est inséparable. Elle est pour lui le domaine où il n'est guère possible que d'ignorer : le vrai philosophe est *le Philosophe ignorant*. Il a résolument éclairci ses hésitations sur la liberté, et le voici maintenant tout déterministe, à la manière de Collins. Il ne sait plus rien de l'âme : ce n'est sans doute qu'un mot abstrait.

Il est déiste obstinément, chaleureusement, gravement : déiste contre les dogmes absurdes des religions intolérantes, déiste contre les négations dangereuses des athées téméraires. Il combat d'Holbach en ses dernières années plus que la Sorbonne.

A vrai dire, il évite d'éclaircir jusqu'au fond son idée de la divinité : toutes les fois qu'il essaye de la préciser, il tend au panthéisme; et il s'abrite derrière Malebranche plutôt que se compromettre avec Spinoza, dont la rigueur systématique et l'abstraction d'ailleurs le rebutent. Le monde est éternel et nécessaire. Dieu y est partout, comme la gravitation. Dieu fait tout en nous; « il y a du divin dans une puce[1]. » Il ne réduit plus son Dieu comme autrefois à l'office de vérité première de la physique, mais il en fait le fondement de la morale.

On a bien des fois cité sa formule du Dieu rémunérateur et vengeur, qu'il a répétée en cent endroits de ses ouvrages. Elle n'est pourtant chez lui qu'un

1. Art. IDÉE.

consentement provisoire à la foi populaire. Il accepte cette croyance, dont la fausseté n'est pas démontrable, et qui est actuellement utile pour la société. Il n'en use pas pour lui, et il admet que, dans l'avenir, des générations éclairées s'en passeront.

Dieu n'est vraiment nécessaire à la morale que comme fondement, non comme sanction. D'ailleurs, tout le service que lui demande Voltaire, est de garantir que le sentiment moral de justice et de bienveillance pour le prochain appartient à la vraie nature de l'homme, telle qu'elle a été divinement formée, et de répandre un peu du prestige de son nom sur les efforts parfois pénibles que la moralité exige. La morale est divine; cela veut dire pour lui qu'elle est naturelle. D'ailleurs la morale que Voltaire construit sur cette base, n'est à aucun degré religieuse. Dieu n'y a pas de place. Il ne donne pas de commandements : la morale n'est pas révélée. Divine comme la raison, elle se dégage lentement comme elle, dans l'humanité et dans l'individu, des instincts inférieurs. L'homme sort de l'animalité par sa seule activité, sous la pression des circonstances. Comme il n'y a pas de commandements, il n'y a pas de grâce : prier est inutile. La seule prière est la soumission. Dieu n'est pas objet d'amour. Il ne se communique à l'homme que par l'inexorable nécessité des choses. Dieu est une loi qu'on connaît et à laquelle on s'adapte.

Il n'y a pas de devoir qui ait rapport à Dieu. Il n'y en a pas davantage qui oblige l'être moral envers lui-même. Il n'y a de devoir que social; toute vertu est un rapport d'homme à homme. On ne peut être coupable qu'envers l'homme.

Les dogmes des religions diffèrent parce qu'ils ont été inventés par les hommes, mais la morale est universelle, parce qu'elle vient de Dieu. Ce n'est pas qu'on ne trouve toute sorte de contradictions et de différences dans les préjugés et les lois des divers peuples : mais partout, de Socrate à Jésus et de Confucius à Shaftesbury, lorsque l'homme a appliqué sa raison à la conduite de la vie, il a trouvé la même morale, la morale de la bienfaisance et de la justice, la vertu sociale, contrepoids de l'amour-propre naturel et indéracinable.

Cette morale ne promet pas un bonheur chimérique, elle permet le plaisir honnête et modéré, elle invite à accroître par l'action sociale, par l'accord des individus, le bien-être collectif, qui multiplie les plaisirs pour chacun. Elle n'étonne ni ne dépasse les honnêtes gens de 1760, et les invite, en acceptant l'homme, en s'acceptant eux-mêmes, à mettre un peu de bonté, de douceur, de ménagement pour autrui dans la quête du bonheur, à se soucier, en vivant bien pour eux, de rendre la vie un peu meilleure à tous. Elle n'effraie ni ne décourage, ni ne grise de chimères, et ne propose aux hommes que des actions si évidemment utiles, si visiblement à leur portée, qu'il y aurait encore plus de stupidité que de méchanceté à les refuser. C'est cette morale positive et indépendante, qui, avec l'affirmation de Dieu, est la religion naturelle, la seule vraie religion, le théisme, que toutes les Églises enveloppent des fantaisies ridicules ou inhumaines de leurs dogmes.

III. — LA RÉFORME VOLTAIRIENNE DE LA FRANCE[1]

S'il n'y a de vertu que dans l'acte social, la morale ne peut se concevoir sans la politique, et l'homme de bien sera celui qui sera bon pour tous en travaillant à améliorer la société. C'est à quoi Voltaire employa fiévreusement les années de sa vieillesse.

Ambitieux de résultats, défiant des systèmes, il ne s'appliqua point comme Montesquieu ou Rousseau à construire une théorie politique ou à dresser le plan de la société idéale. Il ne raffina point les principes abstraits. Il fut opportuniste au suprême degré, acceptant la France telle qu'elle était, les cadres sociaux, les conditions faites à l'activité réformatrice, s'efforçant de discerner le possible immédiatement possible, pour y limiter son effort. Il passa en revue toutes les parties du gouvernement et de l'administration, pour les critiquer à la lumière de deux ou trois grands sentiments moraux qui étaient tous ses principes; il dressa une liste des abus et des réformes, en cherchant toujours à heurter la réalité le moins possible, afin de la modifier plus sûrement.

Il prend la société comme un fait, et les gouvernements comme des pouvoirs de fait, qui, en durant, parviennent à déguiser la force en droit. Il n'y a de

1. *Dictionn. phil.* — *Mélanges*, éd. Moland, t. XXII-XXXII. — Ed. Hertz, *Voltaire und die französische Strafrechtspflege*, 1887. — Masmonteil, *la Législation criminelle dans l'œuvre de Voltaire.* — E. Faguet, *Politique comparée de Montesquieu, de Voltaire et de Rousseau.* — L. Robert, *Voltaire et l'intolérance religieuse.* — Les pages qui suivent sont le résumé d'une étude plus ample où toutes les références seront données.

droit pourtant que dans le consentement libre des hommes[1] : car naturellement les hommes sont libres et égaux. Il n'y a pas de droit divin, et la démocratie est le gouvernement le plus selon la raison. Mais comme elle ne peut subsister que dans de petits territoires, comme aussi la monarchie est anciennement établie en France, l'intérêt de l'ordre et de la paix ordonne d'être royaliste en France.

La régime constitutionnel et représentatif est bon en lui-même; mais pour la France, l'anarchie féodale a rendu utile la royauté absolue : la force du pouvoir royal sauve le peuple des petits tyrans. Mais de la royauté absolue elle-même, il faut exiger le respect des lois, et ces lois doivent avoir pour objet la conservation de la liberté, seule « loi fondamentale de toutes les nations[2] ». Mais la liberté, dans la pratique, ce sont des libertés, qui doivent être garanties aux citoyens par les lois.

Voici la liste des libertés nécessaires, selon Voltaire : 1° *Liberté des personnes*, l'esclavage est contre nature. 2° *Liberté de parler et d'écrire*, même sur les matières de politique et de religion. C'est la sauvegarde et la base de toutes les autres libertés. La diffamation contre les individus, les outrages contre l'autorité et les lois, même les libelles séditieux, seront punis. 3° *Liberté civile* : introduction de l'*habeas corpus*. 4° *Liberté de conscience*. 5° *Sécurité de la propriété* : expropriation avec indemnité pour raison d'utilité publique; droit pour tous les

1. XXVII, 197.
2. XXVII, 388.

citoyens d'avoir accès à la propriété; mais point d'égalité des biens. 6° *Liberté du travail*, et de vendre son travail au plus offrant : le travail est la propriété de ceux qui n'en ont pas.

La propriété confère l'obligation de participer aux charges publiques et le droit de participer aux affaires publiques. En France, dans l'état actuel, la bourgeoisie éclairée gouverne les grands et les petits, et dispose de la force de l'opinion. D'ailleurs il n'y a point d'autre garantie de la liberté que la volonté des gouvernés. On est libre quand on veut, et tant qu'on veut[1].

Il est inutile de rappeler que Voltaire hait la guerre. Mais il doute qu'elle disparaisse si tôt de l'humanité. Il faut donc des armées. La meilleure serait une milice : une armée de métier et permanente est toujours une tentation de conquête extérieure ou une menace à la liberté du peuple. Puisqu'il est impossible actuellement de s'en passer, il faut la réduire aux besoins de la défensive : c'est folie de se ruiner sous le prétexte de se conserver. Avec cinquante mille soldats mariés, bien payés, qui seraient retraités à cinquante ans avec demi-solde, la France aurait l'armée qu'il lui faut, avec le minimum d'inconvénients.

Le patriotisme, au XVIIIe siècle, n'avait rien à voir avec la guerre et l'armée. Voltaire était patriote, comme Montesquieu et comme Rousseau, parce qu'il s'intéressait au bien public. Il attachait la patrie, à la manière anglaise, à la liberté et à la propriété, *liberty and property*; et il lui semblait que ceux-là

1. Cf. plus haut, p. 151.

seuls ont une patrie qui, possédant quelque chose, se sentent des intérêts communs, et interviennent d'une manière ou d'une autre dans la gestion de ces intérêts communs. Il croyait que, dans de grands États, il y avait encore des millions d'hommes qui n'avaient point de patrie.

En principe, il voudrait faire de l'instruction publique une fonction de l'État. Mais en pratique, il accepte la liberté, c'est-à-dire l'Université et les congrégations sous le contrôle de l'État.

Il ne croit pas possible ni désirable que le peuple soit instruit[1] : qui ferait les besognes rebutantes et dures? Mais il restreint le peuple à la dernière classe des manœuvres. Il veut, par l'enseignement, élargir l'ordre moyen; il souhaite que les manufacturiers, les artisans, un maçon, un charpentier, un forgeron, que les cultivateurs soient instruits, éclairés, qu'ils voient au delà de leur métier et connaissent les intérêts publics. L'école ainsi sera essentiellement l'école du citoyen.

Voltaire ne veut pas séparer l'Église de l'État. Son idéal est le régime anglais : en France, c'est *le catholicisme* qui sera la *religion de l'État*, mais l'Église sera subordonnée au pouvoir civil et respectueuse de la loi civile. Suppression de la juridiction romaine et de toutes les taxes payées à la chancellerie romaine. Les biens ecclésiastiques seront soumis à l'impôt, comme ceux de tous les autres citoyens. L'État aura la surveillance de ces biens, et inter-

1. Il entend l'instruction, comme nous dirions, secondaire, celle qui mettrait à même de lire « les meilleurs chapitres de l'*Esprit des Lois* ». Il ouvrit une école primaire à Ferney.

viendra dans leur répartition pour assurer à tous les prêtres un salaire suffisant. Dans ce sens Voltaire marche jusqu'à l'idée d'un clergé rétribué par l'État, de sorte que l'État pourrait limiter le nombre des prêtres et disposer de l'excédant des revenus ecclésiastiques.

Institution du mariage civil. Contrôle de l'État sur tous les rituels, sur les catéchismes, sur les livres de dévotion et d'enseignement, et sur la prédication : le pouvoir civil n'intervient pas dans le dogme, mais il doit veiller à ce que l'ordre public, les lois, la morale soient respectés. Les curés gardent l'enseignement de la religion et de la morale, et l'exercice de la charité.

Suppression de la sépulture dans les églises. Réduction du nombre des fêtes chômées.

Surveillance des communautés religieuses. Recul des vœux monastiques à l'âge de vingt-cinq ans. Diminution progressive pour arriver à la suppression totale des congrégations et couvents. Affectation de leurs biens aux œuvres d'assistance.

Il veut la liberté de conscience, mais non l'égalité des cultes. Des libres penseurs, des athées, Voltaire ne dit rien : leurs croyances sont des états individuels dont l'État ne s'occupe pas. Mais les autres églises que la catholique ne seront pas officiellement reconnues : *tolérance* et *test*, c'est le régime anglais qu'il désire pour la France. Il réclame pour les protestants la liberté du culte privé, la validité de leurs mariages, le droit pour les enfants d'hériter de leurs pères, la franchise des personnes, le droit d'exercer le commerce et tous les métiers. Aux juifs, qu'il

méprise, il offre la sécurité, la condition d'étrangers domiciliés, et l'invitation de se décrasser, de se cultiver.

A la grande politique de gloire et de conquête, Voltaire préfère l'administration économe et pacifique. Il ne veut pas de grands ministres, mais de bons administrateurs. Que le gouvernement se propose par-dessus tout de favoriser le peuplement et le travail; et malheureusement, la plupart des règlements gênent le travail et causent la dépopulation. Le régime financier est détestable.

L'impôt doit être proportionnel, sans restriction ni privilège. Le système exclusif des physiocrates est aussi absurde que l'exemption du clergé ou de la noblesse.

L'impôt doit porter sur les riches : il est odieux de prendre au travailleur une partie du pain qu'il gagne.

Le système des fermes est mauvais. La régie directe serait moins onéreuse au trésor, moins vexatoire et ruineuse pour le peuple.

Altérations des monnaies, suppressions de rentes, créations d'offices, loteries, gabelle, douanes intérieures : autant de moyens abusifs ou détestables de prendre l'argent des sujets. La liberté du commerce des blés, du moins à l'intérieur, est nécessaire.

Il faut prendre l'impôt là où est l'argent; il faut augmenter la recette en diminuant l'impôt. Il faut faire rentrer l'impôt avec le moins de frais possible. Il faut organiser l'impôt de façon qu'il excite, au lieu de la paralyser, l'activité économique de la nation.

Abolition aussi des droits féodaux, des corvées, des dîmes.

Pour l'agriculture, le commerce, l'industrie, tout

se résume en un mot : liberté, c'est-à-dire affranchissement des entraves, suppression des règlements tyranniques ou ruineux, des jurandes et maîtrises, de l'obligation de ne vendre qu'au marché, des tracasseries de la régie des vins, etc. Ce libéralisme admet pourtant la protection contre la concurrence étrangère, mais de façon que le blé, c'est-à-dire le pain, reste à bas cours.

L'établissement de l'unité des poids et mesures est désirable.

Voltaire voit surtout l'agriculture et le commerce, la grande propriété et le gros négociant. Il n'aperçoit guère l'industrie, quoiqu'il ait créé des fabriques et qu'il se rende compte de la misère du tisserand lyonnais. Il se borne à demander pour l'ouvrier le droit de porter son travail au plus offrant, et un salaire qui lui permette de vivre et d'élever ses enfants. Il ne propose, pour lui faire gagner plus, que l'augmentation du nombre des journées de travail ! et pourtant il croit que le travail de manufacture fait dégénérer la race. Toute son économie se ramasse au fond dans sa théorie du luxe. Dépenser ses revenus est un devoir social. Le riche, par ses plaisirs comme par ses besoins, fait vivre le pauvre; sa dépense excite le commerce, l'industrie, l'agriculture. Toutes ses jouissances s'écoulent en salaires dans le peuple, et y font circuler le bien-être.

Les nations prospères et bien administrées peuvent payer de lourds impôts : mais les impôts ne sont pas faits pour être gaspillés par la cour et nourrir des parasites. L'impôt est d'abord une assurance; il sert à établir l'ordre et la sécurité. Il doit être aussi

une coopération : il est destiné à subvenir aux entreprises d'utilité publique. De l'eau et des marchés dans les villes, des canaux et des chemins à travers le pays, voilà les objets pour lesquels l'argent serait mieux employé qu'en guerres. Les dépenses productives sont celles qui protègent la santé publique, et qui facilitent l'activité agricole et commerciale.

Aux postes, Voltaire ne demande que le secret des lettres : c'est le plus urgent.

L'assistance publique est un devoir de l'État. Répression de la mendicité, réforme des hôpitaux, création d'hôpitaux et spécialement de maternités, de maisons d'enfants trouvés, d'hospices pour les vieillards et les travailleurs invalides. Il faut employer à ces établissements nécessaires, avec le *droit des pauvres* sur les spectacles, les biens disponibles du clergé et des couvents.

Enfin l'administration de la justice est toute à réorganiser. Là sont les pires abus. Voltaire applaudira à la suppression des Parlements, parce qu'il espère voir réaliser par elle deux réformes capitales qu'il réclamait depuis longtemps : l'abolition de la vénalité des charges, et la séparation de l'ordre judiciaire et du pouvoir politique. Il souhaitait aussi la diminution des frais de justice, et des délais de la justice; pour cela, la diminution du ressort du Parlement de Paris. Il demandait l'unité de législation, la composition d'un code civil et d'un code criminel qui fissent disparaître l'incohérence et l'arbitraire des jugements.

Dans la législation civile, il voulait introduire le divorce. Mais au criminel il exigeait une réforme

générale. La justice criminelle est atroce, absurde, aveugle, encore embarrassée d'idées théologiques; elle frappe au hasard; dure aux petits, elle laisse échapper les grands coupables.

Il ne faut punir que les délits qui atteignent les hommes et blessent l'ordre social. L'offense à Dieu, sacrilège, sorcellerie, suicide, hérésie ou sodomie, n'est pas du ressort de la justice. Il faut définir avec soin les cas de répression légale, distinguer les délits des crimes, proportionner les peines aux délits, et ne pas abuser des galères ni surtout de la mort. Il faut ôter au supplice de la mort les raffinements de cruauté dont on l'a enrichi. Il faut que la peine soit personnelle, et ne pas l'étendre à une famille innocente par des confiscations de biens, ou autrement.

La procédure méconnaît tous les droits de la personne humaine. L'accusé ne doit pas être traité en coupable. On ne doit pas emprisonner à la légère des innocents pour les relâcher après de longs mois, flétris, ruinés, sans indemnité aucune. Suppression des monitoires, qui ne font appel qu'aux témoins à charge et excitent la délation. Suppression de la torture. Suppression des procédures secrètes. Il ne faut ni intimider ni écarter les témoins. L'accusé doit être confronté avec les témoins. Il a droit d'être assisté d'un avocat, au criminel comme au civil.

Il faut renoncer au système barbare et puéril des demi-preuves, des quarts de preuve, à cette addition d'incertitudes dont on composait une certitude légale. Il faut motiver les arrêts au criminel comme au civil.

Voilà, bien sèchement, le tableau des réformes que Voltaire, pendant vingt années, demanda avec

une verve infatigable, tour à tour sarcastique et indignée, auxquelles il s'efforça de convertir la raison et l'humanité du public.

Leur ensemble ne fait pas une belle construction philosophique qui se développe dans l'abstrait, pour la gloire de l'esprit humain. C'est une série de corrections, de réparations du vieil édifice social, qui ne peuvent se juger séparées de la réalité où elles s'appuient. Voltaire se demande quelles retouches exigent dans chaque partie du gouvernement et de l'administration les sentiments de liberté, d'égalité, d'humanité qui composent à ses yeux la conscience sociale et la raison de son temps.

Nous sommes tentés aujourd'hui de méconnaître et de rapetisser l'importance de cette critique, parce qu'elle n'est pas organisée en système, et parce que la plupart des réformes qu'elle indique ou sont réalisées depuis longtemps, ou bien ont été déclassées, dépassées par l'évolution de nos institutions et de nos mœurs. Les contemporains savaient gré à Voltaire de cette précision réaliste qui désignait les améliorations actuellement possibles dans toutes les parties du corps social.

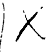
Et si nous voulons y penser un peu, si nous nous représentons la France du roi Louis XV, avec le despotisme capricieux de son gouvernement, la cour égoïste et gaspilleuse, les grands corps, magistrature, clergé, plus soucieux de leurs privilèges que du bien général, le désordre des finances et l'absurdité oppressive du système fiscal, l'énormité scandaleuse des revenus ecclésiastiques, et la misère des curés de paroisse, le chaos des lois, l'enchevê-

trement et le conflit des autorités, l'intolérance qui condamnait les protestants au concubinage ou à l'hypocrisie, et qui envoyait leurs pasteurs aux galères, la multitude des privilèges et des règlements qui se tournaient en vexations et en misère pour la masse du peuple : — si nous appliquons là-dessus les réformes de Voltaire, et que nous introduisions dans cette France de l'ancien régime, qui reste catholique et monarchique, la tolérance, la liberté de la presse, l'impôt proportionnel, l'unité de législation, la réforme de la procédure criminelle, le clergé soumis et salarié, l'assistance développée, les principes de gouvernement pacifique et libéral, d'administration appliquée, honnête, et uniquement soucieuse de favoriser la prospérité publique : — alors nous comprendrons la portée de la transformation que la critique de Voltaire opérait, et combien il s'en faut qu'elle ait été négative, et timide. C'est toute une autre France qu'elle dégageait de l'ancien chaos féodal et monarchique, romain et ecclésiastique, anarchique et tyrannique : une France bien moderne, quelque chose, sous le très chrétien Bourbon, comme ce qu'a été notre pays aux minutes pacifiques du Consulat ou du second Empire. Plus justement encore, la réforme voltairienne est, dans ses lignes principales, aux Chambres près, le dessin de la France bourgeoise de Louis-Philippe. C'est celle qu'on eût vu sortir, si Turgot avait pu rester vingt ans au ministère, et faire ce qu'il voulait. Voltaire a été, en gros, le journaliste de l'œuvre dont Turgot était l'homme d'État.

On se tromperait d'ailleurs sur l'esprit de Voltaire, si l'on croyait que ses vues n'allaient pas au

delà de ces réformes. Il n'est pas révolutionnaire, ni chimérique. Il est opportuniste et réaliste. Il indique ce qu'on peut obtenir tout de suite par la pression de l'opinion. Ce n'est pas qu'il renonce, cela obtenu, à demander autre chose. Il ne se dit pas républicain. Il ne demande pas une constitution à l'anglaise. Il ne demande pas expressément la participation directe des propriétaires et des industriels à la direction des affaires publiques. Il ne demande pas pour les protestants l'accès aux charges ni la liberté du culte public. Il ne demande pas la nomination de tous les professeurs par l'État. Ce sont choses pourtant qu'il estime raisonnables. Il se contente de poser le droit de l'État sur les communautés : il n'en demande pas tout de suite la suppression, qu'il désire et qu'il espère.

Voltaire sans nul doute est conservateur. Mais il l'est comme l'est tout libéral. Il ne veut pas de bouleversement violent. Il ne détruit ni les classes ni l'inégalité des richesses. Il remet la France aux mains de la bourgeoisie éclairée, dont il étend la limite du côté du peuple par l'instruction. Mais son programme, précisément parce qu'il est pratique, n'a rien d'absolu ni de définitif. Il est conforme à son esprit de prévoir, après les améliorations immédiatement réalisables sur lesquelles tout son effort se concentre, d'autres améliorations que les premières, en s'effectuant, rendront possibles : et ce sera ainsi tant que l'on pourra apercevoir du mal dans la réalité et concevoir du mieux par la raison, tant que l'humanité et la justice seront blessées quelque part, que la société ne sera pas parfaite et l'homme heureux.



CHAPITRE X

LA FORMATION DE LA LÉGENDE VOLTAIRIENNE. LES DERNIÈRES ANNÉES ET LA MORT[1]

La caractéristique de l'action de Voltaire, c'est de n'être pas seulement littéraire. Par là, il diffère de Montesquieu, de Diderot, de Rousseau qui se contentent d'éclairer ou d'enflammer les esprits par leurs ouvrages. Voltaire, maintenant qu'il est tranquille, ou à peu près, pour lui-même dans son canton de Gex, s'occupe des autres, non des hommes en général, mais de tous les cas individuels où il peut voir un effet ou un indice des abus sociaux.

C'est d'abord en 1759 l'affaire petite et peu bruyante des six frères de Crassy, dont il arrache l'héritage aux jésuites d'Ornex.

1. Desnoiresterres, t. VIII. — Eug. Asse, *Lettres de Mmes (de Graffigny...), Suard*, etc., 1883. — *Voltaire, Recueil des particularités curieuses de sa vie et de sa mort* (par Harel), 1782. — (Longchamp et) Wagnière, *Mémoires sur Voltaire et ses ouvrages*. — Ath. Coquerel, *Jean Calas et sa famille*, 1858 (2e éd., 1869). — C. Rabaud, *Sirven, étude historique sur l'avènement de la tolérance*.

C'est, en 1762, l'affaire Calas. Le 10 mars, Jean Calas, marchand d'indiennes, rue des Filatiers, à Toulouse, fut roué après un long procès instruit d'abord par les capitouls, puis par le Parlement. Il était accusé du meurtre de son fils aîné, Marc-Antoine, qui, le 13 octobre 1761, avait été trouvé pendu dans la boutique paternelle : on rendait compte du crime par l'horreur de la famille calviniste à l'idée que Marc-Antoine voulait se faire catholique. Jean Calas mourut en protestant de son innocence.

Voltaire, averti dès le 22 mars par le négociant Audibert, crut d'abord à un excès du fanatisme huguenot. Mais bientôt convaincu d'être en présence d'une erreur judiciaire, il prit en main la cause de Calas. Il se heurta à l'indifférence, au scepticisme ou à l'hostilité du ministère, des courtisans, des parlementaires. Il se tourna vers le public : par toute sorte d'écrits, discutant les charges et les faits de la cause, développant les principes de tolérance, il remua la grande force de l'opinion. Il appuya, dirigea de Ferney toutes les démarches de Mme Calas, assista les avocats Élie de Beaumont et Loyseau de Mauléon. Dès le 7 mars 1764, un premier arrêt du Conseil engageait la revision; le 4 juin 1764 le jugement de Toulouse était cassé. Le 9 mars 1765, les 40 juges des requêtes de l'Hôtel, à l'unanimité, réhabilitèrent Calas.

De temps à autre, depuis, on a essayé d'infirmer cette réhabilitation, soit par passion catholique, soit pour l'honneur de la magistrature, soit par aversion pour Voltaire : on n'a rien produit qui démontrât la culpabilité de Calas; et l'on n'a pu, en négligeant

toutes les preuves à décharge, que faire valoir quelques circonstances obscures, qui, sans justifier la sentence, font comprendre que des juges prévenus, mais qui n'étaient pas des scélérats, aient trouvé dans la cause matière à rouer un innocent. Rien, absolument rien n'a valeur de preuve contre Calas.

Le public en fut convaincu. Il applaudit à la réhabilitation avec enthousiasme. De là date la transfiguration de Voltaire dans l'esprit de ses contemporains. Il fut le « défenseur de Calas ». On commença à voir en lui autre chose que de l'esprit, et dans sa gloire prodigieusement multipliée par cette affaire, se mêlèrent des sentiments de chaude dévotion et de respect que Voltaire jusque-là n'avait jamais inspirés.

Après les Calas, les Sirven : c'était la même histoire. Une fille huguenote se jette dans un puits; le père est condamné par le procureur fiscal de Mazamet (1764). Heureusement il a pu fuir, ainsi que sa femme et ses deux filles survivantes. Voltaire, avec sa netteté pratique, ne veut pas marcher pour Sirven, tant que l'affaire Calas n'est pas terminée. Il s'en occupe alors avec chaleur, et finit par faire réhabiliter Sirven et sa femme en 1771 par la Tournelle de Toulouse, par quelques-uns des juges de Calas.

Ce sont encore des protestants qu'il veut tirer des galères ou dont il s'occupe de faire valider les mariages. C'est l'affaire La Barre : un crucifix mutilé à Abbeville (9 août 1765), quelques jeunes gens soupçonnés, le chevalier d'Étallonde en fuite, le chevalier de La Barre arrêté, et convaincu seule-

ment de ne pas s'être découvert devant la procession du Saint-Sacrement, d'avoir chanté des chansons impies et obscènes, d'avoir récité la *Pucelle*, et possédé des livres tels que la *Religieuse en chemise* ou le *Dictionnaire philosophique portatif*. Pour cela, des haines privées s'en mêlant, la sénéchaussée d'Abbeville le condamna à avoir la langue coupée et à être décapité. La sentence fut confirmée par le Parlement de Paris. On lui épargna la mutilation de la langue; le corps et la tête furent brûlés sur un bûcher où l'on jeta aussi le *Dictionnaire philosophique*. Voltaire fut atterré. Il appela au public. Il s'intéressa à l'Étallonde, le fit entrer au service de Prusse. Il essaya plus tard de faire casser l'arrêt qui le condamnait par défaut. Il ne réussit pas. Il ne put que maudire dans tous ses écrits, et il n'y manqua pas, les juges d'Abbeville.

Le 9 mai 1766 le comte de Lally, ancien commandant de Pondichéry, était décapité en place de Grève, bâillonné pour qu'il ne pût faire entendre sa protestation. Le vague des termes de l'arrêt inquiéta Voltaire : il s'enquit, se convainquit de l'innocence de Lally, et prêta sa plume et sa popularité au fils du condamné. Il vit, avant de mourir, la réhabilitation de Lally assurée.

Il s'occupait encore en 1769 de faire réhabiliter Martin, un cultivateur du Barrois roué pour un assassinat dont l'auteur avait ensuite avoué. En 1770, c'était la méprise d'Arras : une vieille ivrognesse qu'on accusait ses enfants d'avoir tuée. Montbailli fut roué; sa femme se déclara enceinte. Voltaire la fit reconnaître innocente, et innocent aussi le roué.

En 1772, il prenait en main la cause de Mlle Camp, une protestante que le vicomte de Bombelles avait épousée au désert, devant un pasteur, et qu'il laissait pour faire un riche mariage catholique, après en avoir eu un enfant : il soutenait la nullité de sa première union. Voltaire ne put réussir qu'à faire obtenir quelque argent à la victime.

Moins heureux et moins clairvoyant fut-il quand il se prit à défendre le comte de Morangiés contre ses créanciers. Le public, cette fois, fut rebelle. Il ne s'agissait que d'argent, et, si les créanciers avaient bien mine de fripons, le débiteur n'était certainement pas un honnête homme. Il fut d'ailleurs parfaitement ingrat pour son officieux défenseur.

Quoique Voltaire se défendît d'être le « Don Quichotte de tous les roués et de tous les pendus », il ne savait guère résister aux apparences d'injustice et de cruauté. Il criait et faisait crier.

Lorsqu'il apprit qu'il y avait encore des mainmortables en France et qu'à quelques pas de chez lui, 12 000 hommes étaient les serfs de vingt chanoines de Saint-Claude, il fut stupéfait. Depuis 1770, il assiégea de ses requêtes le conseil du Roi, Turgot; il soutint et encouragea l'avocat Christin, de Besançon, qui avait pris en main la cause des habitants du mont Jura; il travailla l'opinion. Ses clients ne furent affranchis que par la Révolution.

De la même ardeur, ne pouvant libérer la France de la gabelle, il s'occupa d'en décharger son petit pays de Gex, où les commis et les contrebandiers étaient également des fléaux pour les gens paisibles. Il négocia longuement afin d'obtenir des fermiers

généraux un abonnement pour le sel et le tabac. Il travailla Trudaine et Turgot; il fit agir l'abbé Morellet, Dupont de Nemours, cette Mme de Saint-Julien qu'il appelait Papillon-philosophe. Il excitait et calmait tour à tour les syndics et les États du pays de Gex Il leur prêchait les concessions nécessaires. Enfin il aboutit. Il offrait 20000 livres par an pour l'abonnement, les fermiers en voulaient 60000 : on convint de 30000.

Une scène extraordinaire eut lieu, lorsque les États de Gex se réunirent à l'hôtel de ville pour discuter la convention. Voltaire s'y rendit le 12 décembre 1775, « bien empaqueté ». On le fit asseoir; il fit « un bon discours », lut des lettres de Turgot et de Trudaine : les trois ordres du pays de Gex approuvèrent le traité. « Alors il ouvrit la fenêtre et cria : *Liberté!* » On lui répondit par des cris *Vive le roi! Vive Voltaire!*

> Il avait avec lui douze dragons de Ferney qui se tinrent sur la place devant la maison où était l'assemblée... Les douze dragons mirent l'épée à la main pour célébrer notre ami, qui partit tout de suite et fut de retour pour dîner. En passant dans quatre ou cinq villages, on jetait des lauriers dans son carrosse. Il en était couvert. Tous ses sujets se mirent en haie pour le recevoir, et le saluèrent avec des boîtes, pots à feu, etc. Il était très content et ne s'apercevait pas qu'il avait quatre-vingt-deux ans [1].

Toutes ces interventions généreuses, la prospérité croissante de Ferney, tant d'écrits consacrés au bien public prenaient peu à peu le dessus dans l'imagi-

1. Lettre de Mme de Gallatin (*Zeitschrift f. fr. Sp. u. L.*, VII, 207). Cf. la lettre de M. Hennin (Desnoiresterres, VIII, 76).

nation des contemporains, effaçaient l'impression des travers d'humeur, des querelles sans dignité, des singeries avilissantes. Malgré la haine irréconciliable de l'Église et des croyants, malgré l'antipathie mal déguisée des athées, la grande masse du public était bien conquise, et vénérait le vieillard de Ferney. Mme Necker, en 1770, prenait l'initiative d'une souscription pour lui élever une statue; mais Pigalle, en modelant ce vivant squelette, fit un chef-d'œuvre de réalisme anatomique qui représentait mal l'idéal de la dévotion voltairienne. En 1772, Mlle Clairon, chez elle, devant des amis, couronnait le buste du philosophe en récitant une ode de Marmontel.

A Genève même il triomphait. Il n'y pouvait plus venir sans qu'une foule immense l'entourât : en 1776, il pensa y être étouffé. La défense de Calas prévalait sur la *Guerre de Genève*.

Rien ne donne une plus vive idée de la transfiguration légendaire du patriarche de Ferney que les lettres de Mme Suard. Cette jeune femme de vingt-cinq ans éprouve devant le malin et pétillant vieillard « les transports de Sainte-Thérèse ». Elle ne ressent près de lui que de l'attendrissement et de l'enthousiasme. Elle lui demande sa bénédiction. Elle nous montre un Voltaire, bon, indulgent, attendri, adouci, le Voltaire des âmes sensibles.

Il mourait d'envie d'aller jouir de sa gloire. Le gouvernement n'était pas réconcilié : sur le bruit de sa maladie (en juillet 1774), l'intendant de Bourgogne recevait ordre de Versailles de saisir tous ses papiers, aussitôt qu'il serait mort. Mais on n'osait rien contre lui, tant qu'il vivait. La reine pleurait à *Tan-*

crède et manifestait le désir d' « embrasser » l'auteur. D'Argental, le marquis de Villette l'appelaient à Paris; Mme Denis avait envie d'y revenir. Le 5 février 1778, il partit « dans sa dormeuse, avec un petit poêle dedans ».

Il arriva à Paris le 10 février sur les trois heures et demie du soir, et se logea chez le marquis de Villette, rue de Beaune, à l'angle du quai des Théatins. On sait ce qui advint : il se grisa de sa gloire, et il en mourut.

Si le roi trop dévot ne permit pas à la reine de le voir, Paris l'en consola. Les visites affluaient rue de Beaune : les amis, les écrivains, les députations de l'Académie et de la Comédie-Française, Gluck, Mme Necker, la comtesse de Polignac, Mme du Barry, l'ambassadeur d'Angleterre, la loge maçonnique des Neuf-Sœurs, Franklin dont il bénissait le petit-fils en disant : *God and liberty*, toute sorte d'hommes et de femmes de tous les états. Le 16 mars avait lieu la première représentation de sa tragédie d'*Irène*, devant la reine et le comte d'Artois.

Remis d'une maladie qui avait fermé sa porte pendant trois semaines, il sortait en voiture au milieu d'une foule enthousiaste qui acclamait « l'homme aux Calas ». Il allait voir Turgot. Il se rendait le 30 mars à l'Académie, et de là, en magnifique habit, avec sa grande perruque, enveloppé de la pelisse que lui avait envoyée l'impératrice de Russie, il allait à la Comédie assister à la sixième représentation d'*Irène*. Un des acteurs lui posait sur la tête une couronne de laurier, et, à la fin de la pièce, toute la troupe assemblée sur la scène, son buste était

couronné par Brizard en robe de moine, et baisé par les comédiennes. Il sortait à pied. Il visitait les princes d'Orléans, Sophie Arnould, et la marquise de Gouvernet, cette jolie Suzanne de Livry qui lui avait été infidèle cinquante ans auparavant.

Au milieu de toute cette agitation, il travaillait. Il avait fait adopter à l'Académie un nouveau plan du dictionnaire, et s'était mis aussitôt à l'exécution. Il absorbait 25 tasses de café en un jour, perdait le sommeil, se bourrait d'opium, délirait. Le 25 mai il était perdu. Il ressuscita un instant pour féliciter Lally-Tollendal de l'arrêt du Conseil qui cassait la sentence portée contre son père.

Les médecins Lorry et Tronchin n'avaient plus d'espoir. Tronchin épiait malignement comment le philosophe passerait ce « fichu moment ». Le philosophe voulait vivre. Il enrageait de n'avoir pas suivi le conseil de retourner à Ferney, il suppliait Tronchin de le « tirer de là ». Il souffrait d'horribles douleurs. Il avait peur de ce qu'on ferait de lui après sa mort. Il se souvenait de la Lecouvreur : il voulait éviter la voirie. Des prêtres s'agitaient : un abbé Gautier, le curé de la paroisse, qui était Saint-Sulpice. Il signa une confession de foi, et une rétractation qui fut ensuite jugée insuffisante : on lui apporta une autre déclaration. « Laissez-moi mourir en paix », dit-il.

Dès le 28 février à la première alerte, il avait mis sa vraie confession aux mains de Wagnière :

Je meurs en adorant Dieu, en aimant mes amis, en ne haïssant pas mes ennemis, et en détestant la persécution.

Il semble qu'il se soit rassóréné, quand il comprit

que c'était bien fini, et qu'il ait accepté la nécessité. Il mourut le 30 mai 1778, sur les onze heures du soir.

L'archevêque de Paris et le curé de Saint-Sulpice lui refusèrent la sépulture. Le roi dit ou passa pour avoir dit : « Laissez faire les prêtres »; ni le ministère ni le Parlement ne voulurent intervenir. Voltaire avait désigné pour sa sépulture l'étoile de la charmille de Ferney. Mais Ferney était loin : l'évêque d'Annecy était à craindre. Il fallait agir vite, prévenir la vengeance ecclésiastique. L'abbé Mignot mit le corps dans un carrosse, enveloppé de sa robe de chambre et coiffé d'un bonnet de nuit. Il l'emporta à l'abbaye de Scellières en Champagne dont il était abbé commendataire. Là, Voltaire fut mis en bière et enseveli (1er-2 juin). Le prieur qui l'avait permis fut destitué par l'évêque de Troyes.

Voltaire n'attendit pas longtemps sa revanche. La Révolution le ramena à Paris en juillet 1791. Un cortège triomphal, — municipalité, députés, magistrats, Académiciens, jeunes filles vêtues de blanc, canonniers et chœurs de l'opéra, — le conduisit au Panthéon au milieu de l'enthousiasme universel. Déjà pourtant l'évolution politique de la France laissait Voltaire en arrière : mais le peuple se souvenait du défenseur de l'humanité. C'était Calas qui conduisait Voltaire au Panthéon dans une apothéose.

CHAPITRE XI

L'INFLUENCE DE VOLTAIRE

L'influence de Voltaire sur son siècle et sur le XIXe siècle est certaine, mais impossible à déterminer avec quelque précision. Je ne sais s'il sera jamais possible de le faire : Voltaire reçoit sûrement de son temps la plupart des suggestions qu'il renvoie, et son influence en beaucoup de cas est celle d'un agent de transmission qui met la puissance contagieuse de sa passion et la puissance séductrice de son talent au service des idées qu'il sert et qu'il n'a pas créées. Il devient malaisé de distinguer son action du mouvement collectif et des autres efforts individuels qui vont dans le même sens.

Peut-être a-t-il servi surtout en son temps à fixer l'*ordre du jour* de l'opinion. Par les coups de cloche ou les pétards de ses écrits, il rassemblait tous les esprits, et en faisait converger toutes les forces vers un même point. Il disciplinait, coordonnait les aspirations que ses contemporains avaient en commun avec lui; et l'on ne pourrait pas aisé-

ment décider s'il était le général de l'armée du progrès, ou s'il en était le tambour.

La difficulté s'accroît de toute l'aversion de Voltaire pour les constructions systématiques. La présence de Montesquieu et de Rousseau dans une intelligence est vite décelée par les traces des partis pris doctrinaux qui leur sont propres. Voltaire souvent ne fait que fouetter des sentiments sans imposer aucune préférence dogmatique.

Peut-être parviendra-t-on un jour à se tirer de ces embarras : en tout cas, actuellement, il serait vain de s'en flatter. L'histoire des idées, de leur formation et de leurs modes de propagation, aux XVIIIe et XIXe siècles, n'est pas suffisamment faite; on n'a point jusqu'à ce jour étudié assez exactement la relation des faits politiques et sociaux aux faits moraux et littéraires. Il serait nécessaire de regarder de près la formation et le développement de beaucoup d'individus, distingués ou médiocres, illustres ou obscurs. Mais on n'a point rassemblé encore un assez grand nombre d'observations de ce genre pour qu'il soit possible de dégager des conclusions générales. Ce n'est pourtant que lorsque tout ce travail sera fait, qu'il pourra être question de définir l'influence de Voltaire.

Sans donc prétendre à une précision ni à une certitude actuellement illusoires, je présenterai quelques remarques sur ce qui me paraît le plus vraisemblable.

Et d'abord, si l'on ne peut établir rigoureusement le détail ni la mesure de l'influence voltairienne, on ne peut guère mettre en doute la réalité de cette

influence. Voltaire a été la nourriture intellectuelle de beaucoup d'hommes pendant plusieurs générations, et s'est ainsi mêlé dans une multitude de consciences.

Dans la dernière génération du XVIII[e] siècle, presque personne ne lui échappe, et des chrétiens comme Joseph de Maistre et Chateaubriand ne feront souvent que retourner contre lui ce qu'ils auront appris chez lui.

Il serait intéressant de savoir combien il a été lu aux diverses époques. La bibliographie peut nous renseigner sur ce point. De 1740 à 1778 il se fit 19 recueils des œuvres, sans compter les éditions séparées, très nombreuses pour les principaux écrits[1]. De 1778 à 1815, Quérard indique 6 éditions des œuvres complètes, sans compter deux éditions incomplètes et déjà copieuses. Enfin, pour la période de 1815 à 1835, en vingt ans, Bengesco rencontre 28 éditions des œuvres complètes[2]. Puis rien de 1835 à 1852. De 1852 à 1870, 5 éditions, dont l'édition de propagande du journal *le Siècle*.

Depuis 1870, une édition, celle de Moland, de caractère purement littéraire et historique, et tout à fait sans rapport avec la conservation ou la diffusion du voltairianisme.

Au total, grande consommation jusqu'à la Révolution, puis ralentissement jusqu'en 1815. Prodigieuse recrudescence de la demande sous la Restauration,

1. Bengesco, t. IV, nos 2122-2141.
2. T. IV, nos 2145-2174.

puis de nouveau ralentissement. Reprise sensible sous le second Empire. Cette courbe correspond assez à celle des mouvements libéraux; on imprime ou réimprime Voltaire surtout aux époques où ces mouvements rencontrent le plus de résistance et prennent le plus de violence. Cependant il faut aussi tenir compte du fait que, sous la Révolution, après l'édition encadrée de 1775 et les deux éditions de Kehl, et sous Louis-Philippe, après les 28 éditions qui se succédaient depuis vingt ans, le marché put être encombré : il fallut donner au public le temps d'absorber la production de la librairie. Toujours est-il que l'abondance même de l'offre, de la part des éditeurs, indique une demande considérable de l'opinion libérale.

Il faudrait connaître le tirage de ces éditions. Le gouvernement de la Restauration a essayé de se rendre compte de la diffusion des « mauvais livres ». D'un rapport officiel qui fut alors analysé par les journaux [1], il résulte que, de 1817 à 1824, douze éditions de Voltaire se sont imprimées, formant un total de 31 600 exemplaires et de 1 598 000 volumes. En même temps, 13 éditions de Rousseau donnaient 24 500 exemplaires et 480 500 volumes. Les éditions séparées d'écrits de l'un et de l'autre jetaient sur le marché 35 000 exemplaires et 81 000 volumes. Au total c'étaient 2 159 500 volumes philosophiques qui étaient lancés en sept ans contre la réaction légitimiste et religieuse, et de ce nombre effrayant de projectiles, Voltaire fournissait plus des trois quarts.

1. *L'Étoile*, jeudi 9 juin 1825.

Essayons d'entrevoir quelques-unes des applications de cette force incontestable.

Voltaire agit comme artiste et comme philosophe : l'un portant l'autre le plus souvent, mais cependant l'un sans l'autre quelquefois. Les deux actions doivent s'étudier séparément.

Sur la littérature, il agit en général par son goût et sa langue : comme excitateur d'abord et initiateur, mais bien vite, et dès avant sa mort, comme gardien et conservateur des principes classiques. Les esprits qu'il forme ont le goût étroit et fin, la phrase claire et sèche; ils sont méticuleux sur la correction et la pureté du langage, s'alarment des nouveautés ou des hardiesses d'images. Ils sont prompts à jeter du ridicule sur le détail de l'expression des ouvrages dont la pensée les étonne ou les choque. Les voltairiens s'effareront de Chateaubriand et détesteront le romantisme. Il y aura de ces voltairiens de goût pendant tout le XIX[e] siècle, en particulier dans l'Université et la magistrature. Thiers représenterait assez bien cet esprit.

Pour la tragédie, Voltaire sera mis par ses contemporains à côté de Racine et de Corneille. Toute une génération de tragiques, hélas! médiocres, sortira de lui : Marmontel, La Harpe, Lemierre, etc. Ses meilleurs disciples seront à l'étranger, et l'on a le droit d'y compter le *misogallo* Alfieri, qui s'est approprié le cadre de la tragédie voltairienne. Mais son influence sera mise en échec, d'une part par les partisans du théâtre anglais et du drame bourgeois, qui dépasseront ses audaces, puis par les classiques purs de l'époque révolutionnaire et impériale, qui,

au nom de Racine et des Grecs, réagiront contre ses innovations. Cependant les tentatives modérées qui se feront sous la Restauration pour incorporer à la tragédie quelques éléments romantiques, — ainsi chez Casimir Delavigne, — continueront l'effort voltairien.

Voltaire demeurera le maître de la poésie légère : mais Delille se substituera à son autorité pour la poésie didactique, et J.-B. Rousseau restera avec Malherbe le patron de l'ode. L'action de son clair et ironique génie sera limitée surtout par le progrès de la mélancolie et de l'ossianisme, qui feront dominer la note élégiaque dans la poésie entre 1770 et 1820. Mais, malgré les essais de Delille et de Roucher, le vers fluide, égal et monotone de Voltaire conservera toute sa séduction et se transmettra jusqu'à Lamartine.

En histoire, l'influence de Voltaire a rayonné hors de France. Il a créé une école d'historiens philosophes à qui l'on reproche d'avoir sacrifié les faits aux réflexions, et les recherches critiques aux partis pris dogmatiques : il y a du vrai dans ce reproche, et Mably ni Raynal ne sont pour nous satisfaire aujourd'hui. Mais il faudrait faire ici la part de Montesquieu et de ses *Considérations*. Voltaire, avec toutes ses rapidités et ses légèretés, avec toutes ses passions et ses préjugés, conseillait l'étude sérieuse et l'exposé véridique des faits. Il avait donné des modèles de composition et de simplification, des chefs-d'œuvre de narration. On retrouve sa leçon et sa manière dans les historiens anglais, Robertson et Gibbon ; en France, à vrai dire, dans tous les meilleurs

ouvrages qui précèdent l'histoire romantique ou n'en relèvent pas. Beaucoup ont tâché de lui prendre sa claire méthode d'exposition et d'expression, en lui laissant sa philosophie, ou en lui ajoutant de l'érudition. Si Rulhière sort tout entier de Voltaire, il a passé quelque chose de Voltaire dans Anquetil, dans Daunou, dans Daru, et dans Thiers. Michelet même, qui l'a bien lu, se souvient de lui dans sa jeunesse, lorsqu'il veut faire un *précis* sommaire et net de l'histoire moderne; et il transporte même sans changement dans son œuvre un chapitre de l'*Essai sur les mœurs*, n'espérant pas faire mieux.

Dans le roman, ses contes philosophiques ont été imités au XVIIIe siècle. Mais la *Nouvelle Héloïse* et *Werther*, et le torrent de la sensibilité ont fait que réellement Voltaire a très peu modifié le développement du genre. Même dans le conte, on voulut autre chose que du sarcasme, et il fallut écrire pour les âmes sensibles : Marmontel lui-même échappa à Voltaire.

Au XIXe siècle, Chateaubriand, George Sand et Balzac entraînèrent le roman dans des voies de plus en plus éloignées de *Candide* et de l'*Ingénu*. Stendhal, qui se rattache nettement au XVIIIe siècle, a plus de rapport à Laclos et Duclos qu'à Voltaire, et Mérimée, peut-être, ne lui doit pas sa sobriété artistique. La trace de Voltaire pourtant se suit dans des conteurs de style leste et piquant, comme Mme de Girardin, ou comme l'auteur nivernais de *Mon oncle Benjamin*, ce Tillier qu'on ne connaît pas encore assez chez nous, ou bien encore comme Edmond About et son ami Sarcey. A la fin du XIXe siècle, le roman voltai-

rien a un renouveau inattendu par un grand artiste, Anatole France, et par un certain nombre d'écrivains plus jeunes qui, entre le naturalisme, le lyrisme et le symbolisme, tâchent de conserver l'expression légère, spirituelle, mordante, un peu sèche et très claire; je nommerai Veber, Hermant et Beaunier.

Mais où l'influence de Voltaire a été immense, évidente et continue, c'est sur le pamphlet et le journalisme, sur toutes les formes de la polémique. Il a été le maître de l'ironie agressive et du ridicule meurtrier. Il a enseigné les tours malins, les fictions imprévues, les transpositions facétieuses qui forcent l'inattention du public; il a montré comment une question considérable se désosse, se simplifie, se réduit à quelques vérités de bon sens, comment les thèses des adversaires se traduisent en propositions absurdes qu'on n'a pas besoin de réfuter, comment on se répète sans lasser pour faire entrer l'idée dans la tête du lecteur en se répétant, par l'inépuisable renouvellement des formes piquantes et des symboles drôles qui la manifestent. Il a été un grand artiste dans des écrits d'où la note d'art, à l'ordinaire, était absente, et c'est de lui que procèdent les polémistes du XIXe siècle qui ont relevé l'actualité par l'invention artistique. Il a formé Paul-Louis Courier sous la Restauration, Tillier sous Louis-Philippe; Prévost-Paradol l'a étudié, et sans doute aussi Henri Rochefort. About et Sarcey, dans leur *XIXe Siècle*, sous la troisième République, sont aussi voltairiens de style que d'esprit. Et lorsque Anatole France, en ces dernières années, est passé du pur roman à la satire sociale et politique, il a encore

accentué la physionomie voltairienne de son œuvre, dans ces dialogues exquis de l'*Orme du Mail* et de l'*Anneau d'améthyste* où la critique des idées rejette à l'arrière-plan l'action dramatique.

Polémique à part, on peut dire qu'au XIXe siècle Voltaire a été le principal maître de style des Français lettrés que leur tempérament ne portait pas à s'assimiler les procédés romantiques ou parnassiens, et qui ne cherchaient ni l'effervescence sentimentale, ni l'intensité pittoresque ou le relief plastique. Partout où le style est surtout intellectuel, sans devenir oratoire et dialectique (je fais cette réserve pour M. Brunetière, qui n'a certes rien pris à Voltaire), on y aperçoit aisément des éléments voltairiens : Cherbuliez, M. Boissier, M. Lemaître et M. Faguet, beaucoup d'universitaires en fourniraient la preuve. Voltaire, sans le créer, a confirmé le besoin français d'aisance, de légèreté, de netteté, de finesse, de « gaieté » claire dans l'expression : sa prose est devenue le symbole des qualités que nous appelons françaises, et dont elle a consacré l'obligation pour les écrivains : on peut leur ajouter tout ce qu'on veut, mais il faut les avoir d'abord. Flaubert ne reniait pas Voltaire en admirant Chateaubriand et Hugo, et tandis qu'il réalisait dans son style une beauté si peu voltairienne, il prenait garde d'éviter les défauts que Voltaire ne pardonnait pas. Un peu de Voltaire, — c'est-à-dire du goût qui se résume en lui, — se mêle encore dans Renan, et fait apparaître dans sa prose frémissante et colorée, parmi les jeux aventureux de la métaphysique subtile et de l'imagination mystique, le sourire lumineux du bon sens

alerte qui garde toujours la mesure, et qui sait éviter la pesanteur et l'obscurité. Plus d'un voltairien s'est converti à la foi chrétienne en restant voltairien de style et d'intelligence, et plus d'un catholique s'est trouvé en affinité de goût avec lui.

Longtemps toutefois, et le plus souvent, la séduction littéraire de Voltaire a été le véhicule de ses idées et de ses sentiments. Mais ici, pour le XVIIIe siècle, il est particulièrement difficile de préciser. La force de Voltaire a été en grande partie de donner la forme charmante de son esprit aux opinions et aux aspirations de ses contemporains. La duchesse de Choiseul nous explique très bien ce qui fait que son action est aussi malaisément discernable que certainement considérable.

Malgré les défauts qu'on peut reprocher à Voltaire, écrivait-elle le 21 septembre 1779, il sera toujours l'écrivain que je lirai et relirai avec le plus de plaisir, à cause de son goût et de son universalité. Que m'importe qu'il ne me dise rien de neuf, s'il développe ce que j'ai pensé, et s'il me dit mieux que personne ce que d'autres m'ont déjà dit? Je n'ai pas besoin qu'il m'en apprenne plus que ce que tout le monde sait, et quel autre auteur pourra me dire comme lui ce que tout le monde sait?

Il y a là un peu d'illusion, et c'était une partie de l'art de Voltaire de faire croire à son lecteur que tout le monde, que lui-même savait et pensait ce que Voltaire voulait l'amener à savoir et à penser. Mais, tout de même, il y a beaucoup de vrai dans le propos de Mme de Choiseul. On peut estimer que Montesquieu, Rousseau, Buffon, Diderot sont de plus grands génies : Voltaire est l'individu le plus largement représentatif, celui en qui le génie de la

société française du XVIIIe siècle se ramasse le plus complètement et se porte à sa plus délicate perfection. Il en rassemble le bien et le mal, les grâces et les tares, la largeur et les limites, les élans et les reculs.

Les mémoires de Bachaumont nous montrent fort bien jusqu'où va cet accord de Voltaire et de la société, qui donne à celui-là tant de prise sur celle-ci. Les gens du monde ne suivent pas Voltaire dans ses violences antichrétiennes : ils sont trop indifférents au vrai, trop détachés de la foi, pour s'échauffer contre les dogmes. En bons Français, il ne leur coûte rien d'aller à la messe, de se marier devant le prêtre, et de faire baptiser leurs enfants : toutes cérémonies sans importance, qui sont des convenances respectables.

Voltaire a déchristianisé beaucoup d'esprits sans leur inoculer la virulence de sa haine. Il y eut, au XVIIIe siècle et au début du XIXe, même des femmes voltairiennes, tranquillement, sereinement incroyantes, et qui se passaient fort bien d'émotion religieuse et de foi : la duchesse de Choiseul, la vicomtesse d'Houdetot, Mme Quinet, Mme Dumesnil (l'amie de Michelet), etc. Je ne sais si l'espèce en fut jamais nombreuse : Rousseau sans doute fit plus de prosélytes parmi les femmes.

Mais où toute la France, ou à peu près, applaudit et suit Voltaire, c'est quand il établit le déisme et rejette l'athéisme; quand il combat les abus de l'Église, les privilèges financiers et la tyrannie de Rome, quand il veut soumettre le clergé à l'impôt, diminuer ou abolir les moines, quand il s'indigne contre le fanatisme et la persécution : là même

beaucoup d'ecclésiastiques et de moines, même les plus légers des gens du monde sont avec lui.

On marche encore derrière lui quand il accepte le système de la monarchie absolue, à condition qu'elle se mettre au service de la nation; quand il dénonce tous les abus de la justice et en secourt les victimes; quand il combat les abus de l'administration et signale des réformes utiles; quand il déteste la guerre, et veut une royauté pacifique, qui développe la prospé rité publique par de bons règlements en faveur du commerce de l'agriculture.

En général, Voltaire agit sur son temps par le développement de l'esprit critique dans le public. Il porte devant lui toutes les questions d'administration et de gouvernement, questions religieuses, politiques, judiciaires, économiques : il habitue le bon sens public à se déclarer compétent sur toutes les matières, et il fait de l'opinion une des forces directrices des affaires publiques. Sans doute le mouvement ne date pas de lui, et n'a pas été renfermé en lui. Dans les affaires de la Constitution *Unigenitus* et dans les conflits du Parlement et du ministère, on entendait depuis la Régence les mêmes appels à l'opinion, les mêmes voix de l'opinion; et tous les « philosophes » auront pour principale fonction ce maniement, cette excitation des sentiments collectifs de la nation. Cependant, ici, Voltaire me paraît avoir le rôle le plus actif et le plus caractérisé. C'est lui qui, par excellence, comme je l'ai dit, fait l'office d'un journal, de toute une presse. Il forme, par ses innombrables écrits, l'esprit qu'on appelle alors *patriotique* ou *républicain*, et qui consiste dans

l'intérêt que prend le citoyen, le simple particulier, à tous les objets d'utilité commune, à tous les moyens de la prospérité publique, dans sa participation active, même en monarchie absolue, aux affaires de l'État, par la critique incessante des abus et l'infatigable recherche des améliorations pratiques.

C'est en très grande partie le voltairianisme qui a désarmé la noblesse en 1789, et l'a livrée à la Révolution, complice par l'esprit de sa propre dépossession. Montesquieu était pour une élite : Rousseau trop paradoxal et excessif. Voltaire donnait aux privilégiés ce qu'ils aimaient, en bien et en mal, et ainsi il les imprégna, les pétrit si bien qu'il leur fit une raison qui d'avance adhérait aux entreprises de leurs ennemis. Il faudra l'émigration pour refaire une noblesse conservatrice, catholique, défiante de la critique et des idées.

Évidemment, l'influence de Voltaire fut suspendue par la Révolution. Les choses allèrent d'un tel train que toutes les idées de Voltaire furent vite dépassées. Les abus qu'il avait combattus furent déracinés avec les institutions qu'il conservait, et les réformes qu'il croyait réalisables vers 1760 ou 75, ou furent vite faites, ou n'eurent plus d'application dans la France nouvelle. Peut-être a-t-il contribué à la définition des nouveaux rapports de l'Église et de l'État, à l'établissement du mariage civil, de l'unité de poids et mesures, de l'unité de législation. La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen ne vient pas de lui plus que d'un autre : elle est le produit de tout le mouvement du siècle. On peut seulement remarquer que si Montesquieu y paraît

davantage à l'article 16, les articles 7, 9, 10, 11 correspondent aux objets qui ont le plus occupé Voltaire. Mais, encore une fois, les parts ici ne peuvent se faire.

Sous la Révolution aussi, l'esprit voltairien est hors d'usage. Il faut alors de l'enthousiasme, de la passion, des sentiments et un langage excessifs : Rousseau est, mieux que Voltaire, monté au ton des circonstances et des âmes.

Le Consulat et l'Empire rappellent l'esprit voltairien à l'activité. Toute une partie de Voltaire, sans nul doute, n'a pas d'emploi sous Bonaparte : le contrôle et la critique de l'autorité publique, et la haine de la guerre. Mais, dans le journaliste d'opposition qu'était Voltaire sous Louis XV, il y avait l'étoffe d'un préfet de l'Empire : scepticisme éclairé, haine de l'idéologie métaphysique et des systèmes politiques, conception du despotisme bienfaisant et actif qui met en valeur les ressources du pays, matérialisme administratif qui s'applique aux améliorations pratiques et à l'accroissement du bien-être, indifférence religieuse et maxime précise sur la subordination de l'Église au pouvoir civil. Le Concordat, avec les articles additionnels, n'est pas contradictoire aux aspirations de Voltaire.

Mais c'est de 1815 à 1830, sous la Restauration, que le voltairianisme triomphe. Il mène la lutte contre la réaction légitimiste et catholique. Il fournit des armes, une tactique, des arguments, un arsenal de faits, de vues, de plaisanteries aux journalistes et pamphlétaires libéraux. Il est la lecture favorite de la bourgeoisie libérale qui y trouve des idées à sa

mesure et un esprit à son goût. Comme l'Église s'est faite la protectrice et la directrice de la monarchie, le libéralisme tend à se confondre avec le voltairianisme. Et dans le voltairianisme une partie émerge, et finit par le constituer à elle seule, c'est la haine de l'Église et le mépris de la religion. D'ailleurs, depuis la Révolution, presque toute la politique de Voltaire est inutile, sauf en ce qui regarde la liberté de la presse : l'état de la France nouvelle rétrécit Voltaire au voltairianisme anti-clérical.

Ce sera pendant tout le reste du XIXe siècle le rôle de Voltaire, de nourrir l'anticléricalisme. Aussi sa faveur correspondra-t-elle aux époques où le cléricalisme paraîtra le plus menaçant. Le voltairianisme gouvernera après 1830, instruira la jeunesse par l'université. Mme Ackermann, née en 1828, s'en imprégnera auprès de son père.

1848, comme la grande révolution, rejettera Voltaire, qui n'est pas suffisant pour la situation. Mais, sous le second Empire, sous la troisième République, on le retrouvera dans les polémiques du *Siècle* et du *XIXe Siècle*.

Cependant l'influence voltairienne, après 1850, ira s'affaiblissant, se perdant dans la masse de la tradition du XVIIIe siècle, qui elle-même s'amincit et s'use. Par la Révolution, Voltaire avait perdu la noblesse. La loi Falloux, la peur du socialisme, en ramenant la bourgeoisie à la religion, lui ôtent au XIXe siècle les lecteurs qui le sentaient le mieux, et pour qui il était exactement fait. Plus l'anticléricalisme descend de la bourgeoisie dans le peuple,

moins il devient capable de s'alimenter dans Voltaire et de s'armer de l'esprit voltairien : il lui faut une nourriture moins fine, et des armes plus brutales.

Même dans la classe lettrée que l'Église n'a pas reprise, Voltaire a perdu du terrain. La riche et forte littérature du XIXe siècle nous a donné des besoins de goût, un idéal d'art que Voltaire ne satisfait plus ; son influence sur nos esprits a diminué de toutes les prises qu'ont le romantisme, le Parnasse, le symbolisme, et les écrivains d'aujourd'hui. Mais surtout un homme instruit de nos jours, et qui sait les conditions de la recherche de la vérité, ne se munit plus de connaissances chez Voltaire. Outre les inadvertances et les erreurs matérielles auxquelles nos méthodes exigeantes ne pardonnent plus, le progrès des sciences philosophiques et historiques, celui de la psychologie et de l'exégèse religieuse en particulier, ont fait apparaître des aspects des questions que Voltaire n'a pas soupçonnés. Si Renan, qui le remplaçait, le déclassait déjà, à plus forte raison ne pouvons-nous plus considérer comme il faisait le phénomène de la croyance et l'histoire des religions, et nous ne pouvons plus en parler comme il faisait. Ainsi, tout en nous rendant compte que nous continuons Voltaire, que nous faisons en notre temps ce qu'il a fait dans le sien, nous ne voyons plus dans toute sa polémique antichrétienne, arguments et forme, qu'un musée historique. Cela pouvait servir à combattre l'Église en 1770 : cela n'a plus guère d'usage en 1906.

L'Église, d'ailleurs, n'est plus ce qu'elle était alors.

Son organisation a changé. Ses positions ne sont plus les mêmes; elle a, dans une certaine mesure, renouvelé son apologétique, abandonné certaines thèses, réformé son érudition. Même contre les théologiens conservateurs, ceux qui, par exemple, défendent encore l'authenticité du Pantateuque, il faut autre chose que la polémique voltairienne.

De tout cela il résulte qu'on lit moins Voltaire, ou qu'on le lit autrement. Il y a pourtant encore, en dehors des lettrés, un certain nombre de lecteurs qui chez Voltaire ne séparent pas la forme du fond, qui ne s'embarrassent pas non plus du point de vue historique, et qui appliquent tout Voltaire à la vie d'aujourd'hui. Il y en a : mais combien y en a-t-il? que représentent ces voltairiens dans l'ensemble du mouvement des esprits de notre temps?

Il me paraît hors de doute que si Voltaire a encore quelque action à exercer dans notre France, ce doit être surtout une action littéraire et intellectuelle de pure forme. Les définitions et les servitudes du goût de Voltaire ne reprendront jamais autorité; mais à mesure que se dissipera et s'éloignera le romantisme, il se pourra que l'on reprenne le désir des idées claires et bien filtrées, l'amour de l'expression simple et fine, et qu'on demande quelques leçons d'analyse et de style aux parties de l'œuvre voltairienne les plus dégagées des règles et des ornements classiques, aux *Mélanges*, aux *Romans* et à la *Correspondance*. Il semble que depuis la chute du naturalisme et la crise symboliste, l'évolution de la prose se fasse vers

l'aisance et la lumière, c'est-à-dire vers le XVIII[e] siècle et Voltaire.

Dirai-je un mot de l'étranger? Là aussi on ferait plus aisément l'histoire de la réputation de Voltaire que celle de son influence[1]. Il faudrait d'ailleurs que l'action de la civilisation française en Europe au XVIII[e] et au XIX[e] siècles fût exactement connue, pour qu'on pût se flatter de distinguer nettement la part de Voltaire.

Si je m'aventure à indiquer ce qui m'apparaît actuellement, je me représente l'influence de Voltaire comme très faible en Angleterre, sauf en ce qui regarde la littérature historique. La pensée philosophique en ce pays a devancé Voltaire, et n'a pas eu grand'chose à prendre chez lui. Il choquait aussi par trop de côtés la conscience et la décence anglaises. Enfin le temps où nos formes classiques marquaient de leur empreinte la littérature anglaise, finissait au moment où Voltaire débutait, et l'Angleterre se rendait à son propre génie. Ce n'est pas qu'on ne lui ait fait justice en ce pays, peut-être mieux que chez nous : mais on l'a plutôt jugé que suivi.

Sur le continent, au contraire, en tout pays, même en Espagne et Portugal, il y eut vers le milieu et dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle une nombreuse génération d'esprits voltairiens, princes, grands seigneurs et bourgeois d'esprit sceptique, railleur et mordant, étrangers au sentiment du respect et charmés de l'expression claire et légère.

1. V. Rossel, *Histoire des relations entre la France et l'Allemagne*. — Eug. Bouvy, *Voltaire et l'Italie*.

Frédéric II est le plus illustre représentant de cette catégorie d'hommes dans la formation desquels Voltaire eut une part qui semble prépondérante : on retrouve le même type intellectuel chez toute sorte de gens, Allemands, Hongrois, Russes, Italiens, etc.

La naissance et le développement de la littérature nationale en Allemagne barra la route au voltairianisme dans ce pays, et par rayonnement, dans d'autres pays de l'Europe orientale. C'était Voltaire que les « bardes » de Gœttingue honnissaient en Wieland. Le romantisme vint ensuite grossir l'obstacle.

Comme en France, le libéralisme et la nécessité de lutter contre la puissance de l'Église prolongèrent en certains pays l'influence voltairienne.

Elle fut forte en Italie, où les aspirations aux réformes sociales, à la liberté et à l'unité, la haine des moines et des prêtres trouvèrent chez Voltaire leur nourriture. A des degrés divers, et de façons diverses, en dépit de toute sorte de divergences, Gorani, Beccaria, Pietro Verri, plus tard et au XIXe siècle, Foscolo, Monti, nombre d'écrivains et de journalistes, reçoivent et transmettent des empreintes de l'esprit voltairien.

On trouverait en Espagne, chez les libéraux « afrancesados », des polémistes formés à l'école de Ferney, qui cultivèrent la phrase nette, troussée et caustique : je ne nommerai que Mariano de Larra.

En général, à l'étranger, à mesure que les circonstances historiques s'éloignent davantage de celles où naquit en France l'œuvre de Voltaire, son influence ne reste aisément perceptible que sur cer-

taines intelligences lucides en désharmonie avec leur groupe social, en révolte contre ses exigences et ses préjugés. En Allemagne, c'est le sceptique Wieland, c'est plus tard l'ironiste Henri Heine, qui s'appelle un « rossignol allemand niché dans la perruque de Voltaire ».

Et n'y a-t-il pas aussi un peu d'humeur voltairienne dans le sarcasme de Byron? Il ne voulait pas qu'on dît du mal de Voltaire, « le plus grand génie de la France, l'universel Voltaire » : il lui donnait une stance de *Childe Harold* où il dessinait son portrait avec une sympathie qui atteste une connaissance précise et familière de l'homme comme de l'œuvre :

The one was fire and fickleness, a child,
Most mutable in wishes, but in mind
A wit as various, — gay, grave, sage or wild, —
Historian, bard, philosopher combined;
He multiplied himself among mankind,
The Proteus of their talents : but his own
Breathed most in ridicule, — which, as the wind,
Blew where it listed, laying all things prone,
Now to o'erthrow a fool, and now to shake a throne [1].

« 1. L'un n'était que feu et caprice : un enfant, mobile à l'excès dans ses désirs, mais l'esprit aussi le plus divers, gai, grave, sage, fou, à la fois historien, poète et philosophe; il se multipliait parmi les hommes, Protée de tous leurs talents; mais le sien s'épanouissait surtout dans la raillerie; c'était un vent qui soufflait où il lui prenait fantaisie, renversant tout, tantôt pour culbuter un sot, et tantôt pour ébranler un trône. » (I, 106).

BIBLIOGRAPHIE

Éditions générales de Voltaire.

Il y en a trois qui comptent :

1. ŒUVRES COMPLÈTES DE VOLTAIRE. *De l'imprimerie de la société littéraire typographique.* Kehl, 1784 et 1785-1787, 70 vol. in-8, ou 92 vol. in-12. (Édition de Beaumarchais, qui n'a aujourd'hui qu'un intérêt historique.)
2. ŒUVRES DE VOLTAIRE, *avec préfaces avertissements, notes,* etc., par M. BEUCHOT, 1828 et années suiv., 70 vol. in-8. *Tables,* 1840, 2 vol. in-8. (Édition excellente.)
3. ŒUVRES DE VOLTAIRE, *nouvelle édition* (par LOUIS MOLAND). Paris, Garnier frères, 1883, 52 vol. in-8, dont 2 vol. de *Tables.* (Reproduction de l'édition Beuchot avec quelques enrichissements : la correspondance surtout (t. XXXIII-L) a reçu des accroissements considérables ; c'est là la principale nouveauté de l'édition, et ce qui lui assure une supériorité sur Beuchot.)

Ouvrages a consulter.

Je n'indique ici que les ouvrages non mentionnés dans les notes particulières de chaque chapitre.

G. BENGESCO, *Voltaire, Bibliographie de ses œuvres,* Paris, 4 vol. in-8, 1882-1890.

QUÉRARD, *la France littéraire,* t. X, p. 396-436 : écrits relatifs aux ouvrages et à la personne de Voltaire.

NICOLARDOT, *Ménage et finances de Voltaire,* 1854.

E. CAMPARDON, *Documents inédits sur Voltaire,* 1880 et 1893.

VINET, *Histoire de la littérature française au XVIII*e *siècle,* 1853.

BERSOT, *Etudes sur le XVIII*e *siècle,* 1855.

L'ABBÉ MAYNARD, *Voltaire, sa vie et ses œuvres,* 2 vol., 1862.

D. FR. STRAUSS, *Voltaire,* six conférences, tr. Narval, 1876.

J. MORLEY, *Voltaire,* 1874.

E. FAGUET, *XVIII*e *siècle,* 1890.

E. CHAMPION, *Voltaire, études critiques,* 1892.

CROUSLÉ, *la Vie et les Œuvres de Voltaire,* 2 vol., 1899.

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT 5

CHAP. I. — La jeunesse de Voltaire 9
— II. — Voltaire en Angleterre. — Les « Lettres philosophiques » 39
— III. — Voltaire à Cirey. — Physique et métaphysique 53
— IV. — Voltaire courtisan (1744-1753). — Versailles-Berlin 75
— V. — Le goût de Voltaire. — Poésies et tragédies 84
— VI. — Voltaire historien 107
— VII. — Voltaire aux Délices et à Ferney 133
— VIII. — L'art de Voltaire : Contes, dialogues, facéties 147
— IX. — La philosophie de Ferney 162
— X. — La formation de la légende voltairienne. Les dernières années et la mort 192
— XI. — L'influence de Voltaire 202

BIBLIOGRAPHIE 223

744-06. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 10-06.